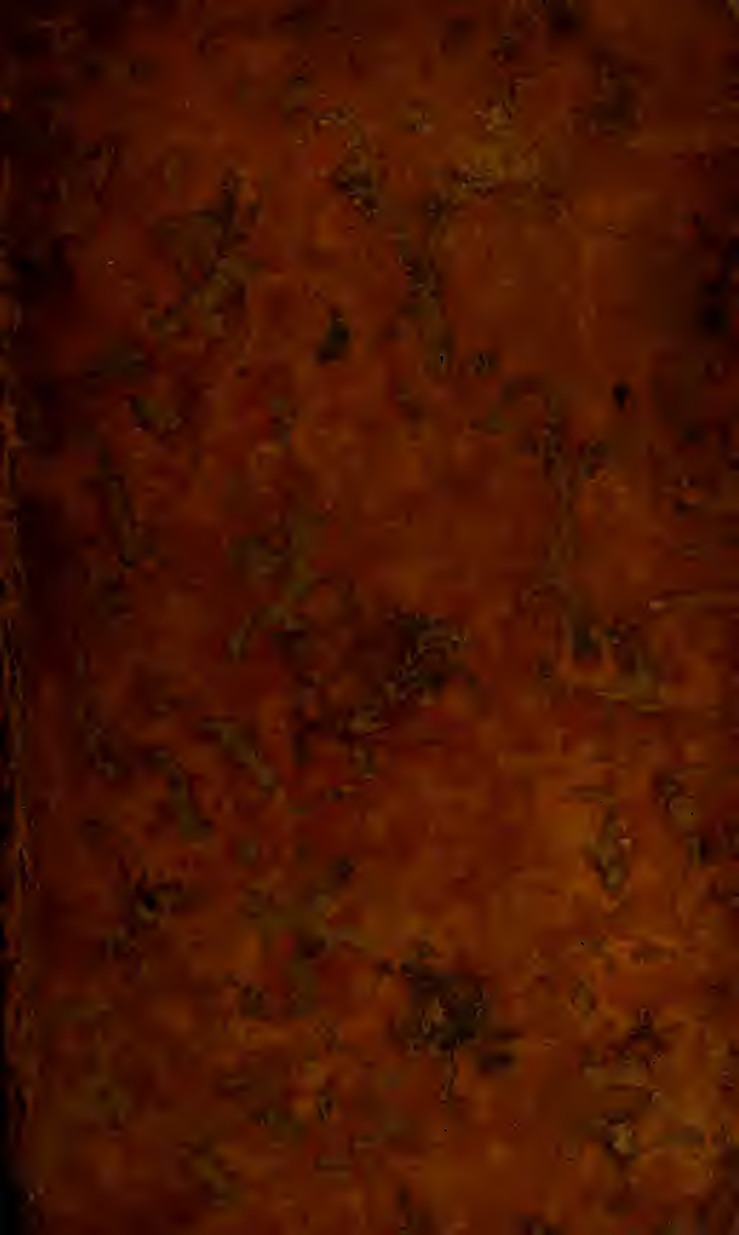


LE

CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.



CE VOLUME CONTIENT

MINET-BLEU ET LOUVETTE, par MADAME FAGNAN.

ACAJOU ET ZIRPHILE, par M. DUCLOS, de l'Académie Françoise.

AGLAÉ OU NABOTINE, par M. COYPEL.

CONTES DES FÉES, par Madame LEPRINCE DE BEAUMONT.

SAVOIR:

Le Prince chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince charmant. La veuve & ses deux Filles. Le Prince Désir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince spirituel. Bellote & Laidronette.

LE PRINCE DESIRÉ, par M. SELIS; Professeur d'éloquence au collège de Louis-le-Grand, Censeur royal, &c. &c.

CONTES CHOISIS, extraits de différens recueils.

SAVOIR:

Les Trois Epreuves. Les Souhaits. Ardostan. Roxane Mirzah. Bozaldab. Nahamir, ou la Providence justifiée. L'Aveugle & son Chien. Jupiter justifié. Les Ames. Le Songe merveilleux. Féradir. L'Epreuve ou Améïde.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-CINQUIEME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Le premier conte de ce volume est *Minet-bleu & Louvette*, féerie par Madame Fagnan. Cette dame a cultivé les lettres dans le silence & l'obscurité, tellement qu'on ne sait aucun détail de sa vie privée ; nous ignorons même le terme de sa naissance & celui de sa mort ; nous savons seulement qu'elle écrivoit il y a environ trente-cinq ans, & que la féerie, genre alors très à la mode, est le seul auquel elle se soit livrée.

Le premier ouvrage de Madame Fagnan est le conte de *Minet-bleu & Louvette* que nous imprimons ; ce conte a paru d'abord dans les Mercures. L'abbé de la Porte l'en a tiré, pour le faire entrer dans une collection de contes de fées qu'il a publiés

en 1765, ſous le titre de *Bibliothèque des Fées & des Génies*. Tous les contes de ce recueil ſont bien choiſis, & ont trouvé leur place dans notre collection ; nous aurons ſoin ſeulement de les reſtituer chacun à leur auteur ; c'eſt ainſi que nous avons imprimé le *Prince des aigues-marines* & le *Prince inviſible* (tome 24) à l'article de *Madame Levêque*, & que nous avons réunis aux autres contes de M. de *Moncrif* (tome 25) *Alidor & Therſandre* & les *Voyageuſes*, qui faiſoient partie du recueil de l'abbé de la Porte.

Minet-bleu & Louvette nous a paru le meilleur ouvrage de Madame Fagnan; elle a compoſé, depuis, deux féeries très-longues ; l'une intitulée *Kanor*, l'autre le *Miroir des Princeſſes orientales*, dont nous n'avons pas voulu ſurcharger notre recueil ; ce ſont des idées communes & rebattues, écrites avec la plus grande prolixité.

Le conte d'*Acajou* qui ſuit eſt connu ; & , malgré la frivolité du

genre, cet ouvrage eſt l'un de ceux qui a fait le plus d'honneur à M. Duclos. On prétend que quelques deſſins de M. Boucher, mort il y a quelques années, premier peintre du roi, ont ſervi de canevas à ce conte. Ces deſſins, dit-on, avoient été compoſés pour un conte de M. le comte de Teſſin, intitulé *Jaunillane* ou l'*Infante jaune*, mais ils ſont reſtés entre les mains du peintre, on ne ſait trop pourquoi. Celui-ci, pour tirer parti des gravures qu'il en avoit fait faire, pria M. Duclos de compoſer un conte auquel elles puſſent s'adapter. Quoiqu'il en ſoit de cette anecdote, *Acajou* eſt une féerie très-agréable, & qui n'avoit pas beſoin pour plaire de l'ornement que lui a prêté M. Boucher. Ce conte a eu un ſuccès complet; il en a été fait en peu de temps pluſieurs éditions, & on l'a traduit en pluſieurs langues, entr'autres en Anglois & en Italien. M. Favart a jugé ce ſujet propre à être mis ſur la ſcène; il en a fait un opéra

comique qui a eu dans ſon temps le plus grand ſuccès, & ſe voit encore aujourd'hui avec plaiſir.

La premiere édition d'*Acajou* eſt accompagnée d'une préface que nous ſupprimons. Le ton qui y règne ne nous paroît pas fait pour plaire. M. Duclos a pu ſe moquer de ſes lecteurs, & traiter avec dédain un public auquel il étoit redevable de ſa gloire. Sans prétendre blâmer un procédé auſſi extraordinaire, nous croyons inutile de réimprimer cette préface.

On ſait que M. Duclos eſt mort ſecretaire de l'académie françoiſe; il eſt auteur de deux autres romans: l'*Hiſtoire de la baronne de Luz* & les *Confeſſions du comte de****. L'ouvrage qui fait le principal fondement de ſa réputation, eſt ſes *Conſidérations ſur les mœurs du ſiècle.*

Aglaë ou *Nabotine* eſt de feu M. Coypel, peintre célèbre, mort en 1752, âgé de 58 ans.

Charles-Antoine Coypel étoit d'une

famille illuſtre dans la peinture ; trois de ſes ancêtres avoient rendu ſucceſſivement leur nom célèbre dans cet art. M. Coypel ne ſe montra pas indigne d'eux ; à vingt ans il fut reçu de l'académie, & il parvint, en 1747, à la place de premier peintre du roi.

Outre ſes talens pour la peinture, M. Coypel aimoit les lettres, & les cultivoit dans le ſilence. Mais, quoiqu'il les cultivât avec ſuccès, jamais ſa modeſtie n'a permis qu'il parût aucun de ſes ouvrages dans le public ; il les compoſoit pour une ſociété d'amis, & ne vouloit pas qu'ils en ſortiſſent. Le petit conte que nous donnons n'a été imprimé que plus de vingt ans après ſa mort, il donnera une idée de la manière de M. Coypel, & fera peut-être regretter que l'on n'ait pas livré au public pluſieurs ouvrages de cet artiſte célèbre qui a beaucoup écrit.

L'auteur eſtimable dont nous donnons enſuite les contes, a joui d'une réputation plus ſolide que brillante ;

& ſes ouvrages, vraiment utiles, compoſés pour les enfans, mis à leur portée par la naïveté du ſtyle, auront un ſuccès plus durable que beaucoup d'autres productions du même genre, qui ſe ſont montrées avec plus d'éclat.

Madame Leprince de Beaumont, née à Rouen en 1711, & morte depuis quelques années à Londres, s'eſt entiérement conſacrée à l'éducation des enfans. Non contente de donner ſes ſoins & ſon temps à ſes jeunes élèves, elle leur a ſacrifié juſqu'à ſes loiſirs; elle n'a écrit que pour eux; & quoique ſes ouvrages ſoient en grand nombre, il n'en eſt pas un qui n'ait pour but leur amuſement & leur inſtruction.

Celui qui a eu le plus de ſuccès, & qui ne ceſſera d'être de la plus grande néceſſité aux enfans du premier âge, eſt le *Magaſin des Enfans*. L'auteur leur donne la première notion de tout ce dont ils doivent être inſtruits un jour, & tout cela eſt préſenté d'une manière nette, ſimple, & tellement

propre à leur âge, que l'enfant de l'intelligence la plus commune le comprend aisément.

C'est du Magasin des Enfans que nous avons tiré les contes de ce volume ; ils sont tous de l'invention de Madame Leprince de Beaumont ; on y trouvera cependant des réminiscences, & sa mémoire a quelquefois suppléé à la stérilité de son imagination ; cependant, pour ne pas nous répéter, nous avons supprimé la *Belle & la Bête* (1) & le *Prince Titi* (2), contes qui ont été déjà employés, & que notre auteur s'est contenté de réduire.

Le *Prince Désiré*, petite féerie allégorique de M. Sélis, présente des objets trop intéressans à nos cœurs pour ne pas recevoir un accueil distingué. L'Auteur, en nous permettant d'en orner notre collection, nous fait un vrai cadeau, & nous ne doutons pas que ce conte agréable & ingénieux ne

(1) Voyez le Cabinet des Fées, tome xxvj.

(2) Voyez le Cabinet des Fées, tom. xxvij & xxviij.

faſſe aujourd'hui autant de plaiſir qu'il en a fait dans ſa nouveauté.

Enfin, pour rendre cette collection complette autant qu'il eſt poſſible, nous avons fait choix des meilleures féeries que nous avons trouvées répandues dans différens recueils. Si nous avons été exacts dans nos recherches, nous nous ſommes piqués d'être délicats dans notre choix. Les contes qui terminent ce volume ont été lus tous avec attention, & n'ont été employés que lorſque nous les avons jugés propres à l'amuſement ou à l'inſtruction de nos lecteurs; nous nous flattons qu'aucun d'eux ne déſapprouvera le jugement que nous en avons porté. Ces contes ne ſont pas préciſément des féeries; mais ils contiennent tous des aventures merveilleuſes, & rentrent conſéquemment dans notre plan.



MINET BLEU
ET
LOUVETTE,
CONTE.

C'EST peu de chose que l'esprit sans la figure : la beauté sans esprit, est moins encore. La fée Louvette étoit, comme tout le monde sait, (tout le monde, c'est-à-dire, ceux qui ont quelque connoissance de la cour des fées) ; elle étoit cinq jours de chaque semaine, une fort petite personne d'une laideur effrayante : les deux autres jours, elle étoit d'une taille majestueuse & d'une beauté ravissante. Ce n'est pas tout perdre que d'avoir deux beaux jours par semaine, lorsqu'on peut en tirer parti ; mais un inconvénient lui rendoit cet avantage inutile, c'est qu'en changeant de figure, elle changeoit d'ame, de caractère, de sentimens : les cinq jours de laideur

elle étoit tendre, bonne, douce, paſſionnée, aimable ſi l'on pouvoit l'être avec des dehors qui révoltent & une figure qui déplaît; mais malheureuſement l'écorce décide. Elle employoit ces cinq jours de laideur à obliger, à flater, à chercher à plaire; elle n'épargnoit rien pour trouver un génie, un enchanteur, ou un ſimple mortel, capable de s'attacher à ce que l'on appelle le vrai & le ſolide mérite, celui du cœur & des ſentimens; elle faiſoit des tentatives auprès de tout le monde, & rien ne lui réuſſiſſoit. Cependant ſi cette bonne petite fée faiſoit ainſi des agaceries & des avances, ce n'étoit pas qu'elle fût coquette; il eſt bon d'en avertir, parce que cela y reſſemble un peu; mais c'eſt qu'il étoit écrit qu'elle ne recouvreroit ſa première figure qui avoit été fort aimable, que lorſqu'elle ſe feroit fair aimer véritablement dans ſa laideur. Cet arrêt étoit tracé dans le livre du deſtin que tout le monde connoît de nom, quoique perſonne n'y ait jamais lu.

On ſe doute bien comment elle s'étoit attiré cette diſgrâce; c'étoit en dédaignant les ſoupirs, & mépriſant les vœux d'un enchanteur déteſtable, malfaiſant, laid, & plus puiſſant qu'elle: ce ſont de ces événe-

mens si ordinaires, qu'on n'auroit pas besoin de les dire; cependant si vous ne les dites pas, il y a toujours quelqu'esprit bouché qui ne veut rien deviner, & qui vous en fait un crime.

Louvette avoit, comme on l'a dit, deux jours d'une beauté ravissante; elle réunissoit dans ce court intervalle tous les charmes, toutes les grâces qui peuvent attirer & plaire aux yeux; si elle eût été maîtresse de conserver les mêmes sentimens, qui ne lui produisoient rien dans sa laideur, elle eût captivé & charmé l'univers; elle n'eût point trouvé de cœur fait pour lui résister. Mais en devenant belle, elle devenoit sotte, fière, dédaigneuse, insoutenable: ses hauteurs, ses mépris, son peu de sentiment & de goût; en un mot, toutes ses façons écartoient ceux que sa figure avoit attirés: il suffisoit de lui parler & de l'entendre, pour perdre aussitôt cette opinion & ce désir si naturel de trouver une belle personne accomplie. La beauté seule commence par le placer dans le cœur de tous les hommes; mais il faut que quelque chose l'y soutienne; or dans Louvette tout concouroit pour l'en bannir.

Elle ne pouvoit instruire ni ceux qui l'ado-

roient belle, ni ceux dont elle auroit bien voulu se faire aimer laide ; on voyoit qu'elle étoit la même personne sous ces deux formes si différentes ; c'étoit une des conditions de sa métamorphose, & du retour à son premier état. On pensoit à la cour qu'il y avoit deux Louvettes : une belle & une laide. C'étoit à la cour des fées que cela se passoit ; je ne sais si je l'ai dit ; mais comme il faut le dire, il vaut autant que ce soit ici qu'ailleurs. Cette cour est un pays, où quelquefois on voit tout, & où quelquefois aussi on ne fait attention à rien ; de sorte qu'on fut longtemps sans remarquer que les deux Louvettes ne paroissoient jamais ensemble.

Cependant la petite fée avoit le chagrin, pendant cinq jours, de se voir le jouet & le rebut des mêmes amans qui avoient pendant deux autres jours, une disposition à l'adorer, qu'elle rendoit inutile par ses façons & son peu de goût & de retour pour eux. La situation est assez triste ; aussi Louvette l'étoit beaucoup, & même elle l'étoit davantage dans ses jours de beauté que dans ceux de laideur, ce qui prouve qu'il vaut encore mieux être laide avec de l'esprit & des sentimens, que d'être belle en manquant de tout le reste.

Tel étoit ſon état, lorſque le deſtin lui offrit un perſonnage auſſi maltraité qu'elle & par les mêmes raiſons. C'étoit un jeune prince; on s'y attend bien : ce à quoi on ne s'attend pas de même, c'eſt qu'il s'appeloit Minet-bleu; ce qui venoit non-ſeulement du bleu ſingulier dont étoient ſes yeux, mais auſſi des habits de taffetas bleu changeant qu'il portoit tout l'été, & dont il avoit le premier amené la mode, qui fut empaumée bruſquement par tous les agréables de la cour, y compris même les violons & autres gens à talens. Il avoit été originairement un des adonis dont toutes les femmes ſe donnent le mot pour devenir folles, ſans trop ſavoir pourquoi. Lorſqu'il paroît de ces univerſels, de ces hommes du jour, les vieilles fées ne ſont pas les dernières à y courir : elles ſont ſi mal reçues de ces meſſieurs, qu'elles devroient bien s'en corriger; mais ſe corrige-t-on des défauts que l'on aime? La fée qui éprouva les rigueurs du beau Minet-bleu, l'en punit ſur le champ; ce ſont dettes d'honneur, pour leſquelles jamais fée outragée ne demande un inſtant de crédit. Elle le traita comme l'enchanteur avoit traité Louvette: peut-être ces deux méchantes gens ſe con-

noiſſoient-ils ; peut-être s'étoient-ils donné le mot. Toute la différence, c'eſt que Minet-bleu fut doué, pour deux jours ſeulement, d'une laideur rebutante, accompagnée de tout le mérite du cœur & de tous les charmes de l'eſprit ; & conſerva les cinq autres jours ſa première beauté, dépourvue de tout ce qui pouvoit la mettre en valeur : plus d'ame, plus d'eſprit, plus de goût ni de ſentimens ; indifférent & froid comme un automate, il ne regardoit que pour voir, & ne parloit que pour parler, ſans avoir jamais l'air de penſer, ni de ſentir.

Les deux jours de laideur & de ſenſibilité de Minet-bleu étoient préciſément les mêmes où Louvette étoit belle & indifférente ; & les cinq jours où elle étoit laide & ſenſible, étoient les mêmes où le prince jouiſſoit de tous les charmes de ſa belle figure froide & inanimée. C'étoit dans ce dernier état, qu'il devoit ſe faire aimer, pour en ſortir. Il étoit même condamné à inſpirer une vraie paſſion à une femme de mérite ; en quoi il étoit encore plus maltraité que la fée qui pouvoit ſe faire aimer dans ſa laideur, étant plus difficile de plaire lorſqu'on eſt incapable d'aimer, que lorſqu'on n'eſt pas d'une figure aimable.

La conformité des deux avantures de Louvette & de Minet-bleu, produisit l'effet qu'elle devoit tout naturellement produire. Le prince, dans ses deux jours de laideur, devint éperdument amoureux de Louvette qui étoit justement alors dans ses deux jours de beauté. Il en fut reçu avec tous les outrages & le mépris dont elle étoit capable; mais aussi ces deux jours passés, le prince prenoit sa revanche. La pauvre Louvette rentroit dans son temps de laideur achevée; le beau Minet-bleu reprenoit ses glaces & ses mépris avec sa belle figure. La fée perdoit à son tour auprès de lui des regards & des soupirs qui sembloient la rendre plus laide encore. C'est le privilège de la laideur confirmée; tout lui nuit & l'augmente, principalement les mêmes choses qui servent le mieux la beauté.

Cependant la cour du prince fut bientôt déserte. Les coquettes qui avoient d'abord été amusées de la jolie figure, les prudes qui en avoient été éblouïes, se lassèrent de son sang froid impoli & trop égal; la seule Louvette, qui n'avoit point à choisir, lui demeura attachée.

Les hommes sont plus incorrigibles; ils ont un amour-propre plus aveugle & plus

tenace ; de ſorte que, quoiqu'ils ne fiſſent pas plus de progrès ſur la fée, lorſqu'elle étoit belle, que les femmes n'en faiſoient ſur le prince en beauté, ils furent bien plus longtemps à ſe le tenir pour dit. A peine il ſe retiroit deux amans rebutés de cette belle inſuportable, qu'il en reparoiſſoit de nouveaux tout prêts à mieux augurer de leurs talens & de leur mérite ; au moyen de quoi Louvette, dans ſa laideur, jouiſſoit auprès de ſon amant d'un avantage & d'un plaiſir qu'il n'avoit pas auprès d'elle, lorſqu'elle étoit dans ſa beauté. Ce plaiſir conſiſtoit à être preſque toujours ſeule auprès de ce qu'elle aimoit, à n'avoir point de rival pour témoin de l'indifférence dont elle étoit l'objet : ce n'eſt pas une petite conſolation. Si cette indifférence ne diminuoit point, du moins elle ne paroiſſoit pas augmenter ; c'eſt une conſolation encore : tout ce qui nourrit l'eſpérance, eſt le bien & le charme le plus réel de l'amour.

Minet-bleu, au contraire, étoit le jouet des inſultes & des mépris de ſa belle : en préſence de ſes rivaux, il étoit toujours le plus maltraité. Quel tourment ! Par bonheur il avoit tant d'eſprit, qu'il ſe retiroit moins

mal qu'un autre de tous ces mauvais pas, mais en ſouffroit-il moins ?

Cette cour orageuſe ſe renouveloit ſouvent : Minet-bleu en étoit le doyen : nul outrage n'avoit pu le rebuter, ni le bannir. D'abord perſonne n'y faiſoit attention; mais après un longtemps, on le remarqua, on l'en badina; il tint bon. Sa conſtance parut un prodige; les femmes y firent quelques réflexions : on réſolut d'en avoir pitié, & de tâcher pour cela d'oublier ſa figure, dût-on lui donner audience les yeux fermés. On comprit qu'il falloit qu'il fut quelque choſe d'extraordinaire; la mode s'y mit, & en moins de rien il n'y eut pas une femme du bel air, qui ne ſe fît une affaire ſérieuſe d'enlever cet amant à *la belle inſupportable*; car Louvette, dans ſes deux jours de beauté, étoit plus connue ſous ce nom que ſous aucun autre.

L'hiſtoire ne dit point ſi le prince répondit de la façon dont on l'avoit eſpéré, à toutes les bontés dont tout le monde voulut l'accabler à la fois. Louvette, qui le trouvoit déteſtable dans ſes aſſiduités, le trouvoit encore tel dans ſes abſences, & le puniſſoit également des unes & des autres; tout lui étoit bon pour le tourmenter.

Il eſt à propos de remarquer en paſſant, que quand une fois un magot devient à la mode, il a le talent de s'y mieux ſoutenir qu'un autre ; le goût qu'on y prend devient une fureur en moins de rien.

Une certaine fée que l'on nommoit Confidente ſe trouva la ſeule de la cour, qui n'eût pas encore eu de converſations particulières avec Minet-bleu : cette fée Confidente étoit auſſi belle pour le moins que Louvette ; mais elle étoit encore plus inſenſible ; de ſorte qu'en faveur de ſon inſenſibilité reconnue, les autres fées lui paſſoient ſa beauté : quoique ce ſoit une mauvaiſe qualité pour une confidente, elles ne laiſſoient pas que de s'y fier beaucoup ; aucune n'y avoit encore été attrapée : c'étoit bien le meilleur cœur, le meilleur eſprit de fée qui fût à la cour. Dans tout un jour, on ne pouvoit pas lui reprocher plus de deux ou trois indiſcrétions, & autant de caprices : des caractères auſſi égaux ſont bien rares ; auſſi le ſien la faiſoit aimer généralement de toutes ſes compagnes. Elle ſut donc tout ce qu'elles ſavoient de plus particulier touchant le mérite du laid Minet-bleu ; elle en ſut tant que la curioſité qui eſt la fille & la mère de tous les maux qui

arrivent ici bas, vint lui donner le mauvais conſeil d'enlever le prince à toutes ſes conquêtes.

De tous les tyrans qui ſe mêlent de gouverner la tête d'une belle, la curioſité eſt le plus abſolu, quoiqu'il y en ait d'ailleurs de fort puiſſans; mais quand celui-là parle, tous les autres ſe taiſent pour l'écouter & le ſervir ſur le champ. La fée Confidente avoit à chaque inſtant des occaſions de parler à Minet-bleu : elle étoit chargée pour lui de tous les riens, de tous les petits ſecrets de ſes compagnes. Dès qu'elle eut pris ſon parti, elle fit ſa charge, c'eſt-à-dire, qu'elle parla pour ſon compte, & laiſſa deviner ce qu'elle vouloit que le prince entendît. Il avoit acquis plus d'expérience dans un mois de bonheur, qu'on n'en acquiert en dix années d'étude; de ſorte qu'il devina plus qu'on ne voulut; & cela s'appelle deviner juſte.

Ceux qui ſe font un plan ſuivi de ce qu'on nomme caractère, demanderont peut-être comment cette Confidente ſi peu ſenſible devint tout-à-coup ſi différente d'elle-même, ſi paſſionnée pour un magot? Mais, ai-je dit qu'elle l'aimoit? Point du tout. Elle étoit curieuſe, & rien de plus. La

curiosité ressemble à tout, & n'est rien : elle ressemble à l'amour, à la haine, à toutes les passions ; elle en fait prendre le masque, comme elle le fait quitter.

Confidente ne jouït pas longtemps de la confiance & de l'erreur de ses compagnes : elles s'accordèrent toutes à la détester & à en dire du mal. Elles se liguèrent pour lui enlever son Minet-bleu ; & cet enlèvement ne fut plus traité comme une affaire de goût, mais d'honneur, de politique, de vengeance. On s'y appliqua donc fort sérieusement, & Confidente, que la curiosité n'auroit peut-être pas retenue plus de vingt-quatre heures auprès du petit vilain, s'y trouva engagée par pique, par amour-propre, & pour paroître faire une belle défense.

Ses ennemis regardèrent la belle insupor-table, qui étoit Louvette, comme celle qui devoit les venger : la passion du prince pour elle leur étoit connue ; elles travaillèrent donc à inspirer à cette fée, non pas de la curiosité, ni de l'amour pour Minet-bleu, mais de l'aversion & de la jalousie pour sa rivale.

Ceux qui pensent que la jalousie ne peut naître sans amour, se trompent lourdement. Elle peut venir d'aversion pour une rivale d'orgueil

d'orgueil, d'amour-propre, du désir d'une préférence dont on ne veut point user, sans pouvoir se résoudre à voir un autre en profiter. Ce fut de cette espèce de jalousie que les fées soufflèrent au cœur de Louvette. Elles ne furent pas longtemps à l'y produire : une femme seule viendroit à bout de l'impossible en ce genre sur une autre femme; il est aisé de juger de quoi sont capables beaucoup de fées réunies.

Louvette se conduisant par leurs conseils, haït bientôt sa rivale aussi parfaitement qu'on put le désirer. Elle n'aimoit pas encore Minet-bleu; mais elle avoit un goût vif pour rendre Confidente & lui très-misérables. Elle se faisoit un plaisir & une étude de faire à l'un & à l'autre des tours sanglans, & d'employer contr'eux ce qu'on appelle les ruses de guerre. Elle rompoit tous leurs entretiens & leurs rendez-vous. Tantôt elle affectoit des airs de langueur & de passion, qui faisoient naître des espérances dans le cœur du prince; une autre fois elle y portoit le désespoir & le trouble; bien entendu que le tout se faisoit à contre-temps pour les intérêts de sa rivale. Dans les momens où Minet-bleu auroit pu voir Confidente, elle l'occupoit; elle paroissoit vou-

loir l'entendre, & commencer à l'aimer: dans les momens où elle ne redoutoit point cette rivale, & où Minet-bleu efpéroit la récompenfe des facrifices qu'on avoit exigés de lui; elle le traitoit avec une dureté défefpérante. Quoiqu'il en foit, elle le voyoit plus longtemps; elle étoit plus fouvent & plus feule avec lui depuis ce projet de vengeance. Je ne fais fi quelqu'un devine ce qui en arriva. Le voici. Tout ce jeu de jaloufie & de vengeance produifit fur elle le même effet, que la curiofité avoit produit fur Confidente: en croyant ne faire qu'imiter la jaloufe & la paffionnée, elle le devint d'autant plus, qu'elle avoit eu d'abord un deffein tout contraire: c'eft ainfi que l'amour fe joue de nos projets; c'eft ainfi que tous fes jeux finiffent.

Dès que Louvette s'apperçut de fon mal, elle commença à prendre foin de le cacher; foin inutile, qui ne fait que nous trahir devantage! Heureufement Minet-bleu aimoit trop pour s'appercevoir de fon bonheur auffi promptement qu'il l'auroit fait s'il eût moins aimé. Ce changement en produifit un autre: la laideur du prince commença peu-à-peu à diminuer. Cette métamorphofe fe faifoit fi lentement, qu'elle

étoit presqu'insensible pour les autres; mais elle alloit à grands pas dans le cœur & dans les yeux de Louvette. Chaque fois qu'elle le revoyoit, elle le trouvoit plus aimable : c'étoit justement ce qu'il falloit pour qu'il le devînt encore davantage.

Les fées se doutèrent bientôt de cet amour naissant; il les avoit à peu-près vengées de Confidente; elles comptèrent qu'il les vengeroit encore du prince, vu le caractère qu'elles connoissoient à Louvette; comme si l'amour ne savoit pas faire des caractères tout neufs, quand il en a besoin.

A cette laideur du prince, qui n'étoit déjà plus laideur, puisqu'elle devoit cesser, & cesser par l'amour, succédoit, comme on sait, pendant cinq jours la laideur de Louvette, qui jusqu'alors avoit paru croître, au lieu de diminuer; mais un heureux hasard vint la secourir. Le beau Minetbleu, en promenant son indifférence & ses charmes dans un bois voisin, fut assailli par une troupe de brigands : on juge bien qu'il se défendit avec beaucoup de valeur, qu'il blessa dangereusement les plus mutins, & dissipa le reste; mais il revint avec la main gauche percée d'une fléche : la blessure étoit légère, mais le fer étoit empoi-

ſonné, ce qui eſt de la dernière conſéquence, lorſqu'on n'eſt pas immortel. Le chirurgien qui viſita la plaie, dit ce qu'il en penſoit avec tout le ménagement qui convient en pareil cas; cependant, il laiſſa entrevoir qu'il n'y avoit point d'autre remède, que de trouver promptement quelqu'un dont la bouche fît ſortir le venin de la plaie, en tirant le ſang. Il ajouta qu'il y avoit du danger pour celui qui voudroit l'entreprendre.

A peine eut-il ceſſé de parler, que Louvette fondant en larmes, s'empara de la main de ſon amant; elle appliqua ſes lèvres ſur la plaie, & quelqu'effort qu'il fît pour retirer ſa main, elle ne la quitta plus, qu'elle n'eût fait ſortir le poiſon, en tirant tout le ſang avec lequel il pouvoit s'être mêlé.

Le prince, plus ému & plus troublé de l'action de Louvette, que de ſon mal & du danger qu'il avoit couru, la regardoit ſans avoir la force de lui parler, ni de retenir ſes larmes. Y eut-il jamais de la laideur, où il y a de l'ame, du ſentiment, de la véritable tendreſſe? Non, ſans doute; auſſi Louvette en cet état devoit paroître bien belle à ſon amant; elle l'étoit en effet.

Quand nous faisons une belle action, nous n'avons pas notre figure ordinaire, nous avons la figure & les traits propres à l'action.

L'estime, la pitié, la reconnoissance entrèrent en ce moment dans l'ame du prince, pour n'en jamais sortir. Il vit Louvette avec de tout autres yeux; & à compter de cet instant, elle ne fut plus la même. Heureuse erreur, que celle qui occasionne une réalité! Elle perdit de sa difformité, & reprit de ses premiers charmes, & à proportion qu'elle les reprit, il s'y attacha davantage, de façon qu'en moins de rien, elle devint la plus belle des fées, & lui le plus tendre des princes. Il devint aussi le plus beau dans ses deux jours critiques, à mesure que la belle insupportable perdoit de ce nom, pour devenir aimable & tendre.

Les choses furent conduites de part & d'autre à un tel degré de perfection, qu'ils se reconnurent pour être les mêmes qui s'étoient causé tant de maux sous cette double forme. Chacun les reconnut aussi, en disant qu'il s'en étoit bien douté, quoique personne n'y eût pensé.

C'étoit à ce point que le destin vouloit qu'ils arrivassent avant de les unir. Comme c'étoit la seule chose qui restoit à faire, &

que tous deux la ſouhaitoient ſincèrement ; rien n'y mit obſtacle. La reine des fées en fit la cérémonie, & en ordonna les fêtes qui furent des plus brillantes, au rapport de tous les connoiſſeurs. Louvette communiqua l'immortalité à ſon amant, ſuivant le privilège de la féerie. Il en fit un très-bon uſage, & au moment où j'écris ceci, ils ſont encore auſſi heureux que le premier jour.



ACAJOU
ET
ZIRPHILE.

Par M. DUCLOS, de l'Académie Françoise.

ACAJOU ET ZIRPHILE.

CONTE.

L'Esprit ne vaut pas toujours autant qu'on le prise, l'amour est un bon précepteur, la providence fait bien ce qu'elle fait; c'est le but moral de ce conte : il est bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagèrent ; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions : c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous & celui de Minutie, une race de génies malfaisans qui faisoient la honte de ceux de leur espèce, & le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite ; la plupart périrent d'une

mort tragique, il n'en reftoit plus que le génie Podagrambo & la fée Harpagine; mais il fembloit que ces deux derniers euffent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'efprit: la qualité de génie ou de fée ne donne que la puiffance; & la méchanceté fe trouve encore plus avec la fottife qu'avec l'efprit. Podagrambo, quoique très-noble, très-haut & très-puiffant feigneur, étoit encore très-fot; Harpagine paffoit pour avoir plus d'efprit, parce qu'elle étoit plus méchante: ces deux qualités fe confondent encore aujourd'hui; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu, c'eft qu'elle étoit ennuieufe, quoique médifante. Pour le génie, il étoit affez méchant pour ne défirer que le mal, & affez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien, fans qu'il s'en fût apperçu: il avoit une taille gigantefque avec toute la mauvaife grace poffible. Harpagine étoit encore plus affreufe, grande, féche, noire; fes cheveux reffembloient à des ferpens: &, lorfqu'elle fe transformoit, c'étoit ordinairement en araignée, en chauve-fouris, ou en infecte.

Ces deux monftres n'en avoient pas moins

de présomption. Harpagine se piquoit d'agrémens, & Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maison élégamment meublée, où l'on voyoit des magots de la Chine, des vernis de Martin, des chaises longues & des coussins ; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuier : ils menacèrent enfin le public de se marier, pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands ; ils aiment leur postérité, & ne se soucient point de leurs enfans. La proposition du génie & de la fée fut reçue comme une déclaration de guerre.

Le grand conseil de féerie crut l'affaire assez importante pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée ; on parla, on délibéra beaucoup, & cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo & Harpagine ne pourroient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer : cet arrêt sembloit condamner l'un & l'autre au célibat ; ou s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeassent de caractère : & c'étoit tout ce qu'on désiroit.

Ils cherchèrent aussitôt dans leur colombat quelle maison ils honoreroient de leur

choix ; mais il ne leur suffisoit pas de trouver un parti, il falloit qu'ils se fissent aimer; ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais, sans un artifice singulier. Quelqu'aveugle que soit l'amour propre, on connoît bien-tôt ses défauts quand l'intérêt s'en méle.

Harpagine, plus inventive que le génie, lui tint à peu près ce discours : » mon dessein est de prendre des enfans si jeunes, » qu'ils n'ayent encore aucunes idées : nous » les élèverons nous-mêmes ; ils ne verront » jamais d'autres personnes : & nous leur ,, formerons le cœur à notre gré : les pré- ,, jugés de l'enfance sont presqu'invinci- ,, bles. Mon parti, ajouta-t-elle, est déjà ,, trouvé : le roi des Acajous n'a qu'un fils qui a environ deux ans, je vais lui de- ,, mander de m'en confier l'éducation ; il ,, n'oseroit me refuser, il craindroit mon ,, ressentiment : & l'on fait plus pour ceux ,, que l'on craint, que pour ceux que l'on ,, estime. J'aurai soin d'en user ainsi pour » vous à l'égard de la première petite prin- » cesse qui naîtra.

Podagrambo approuva un plan si bien concerté, & la fée partit sur son grand dragon à moustache, arriva chez le roi

des Acajous, & lui fit sa demande, que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou, repartit, & ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, & dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin de ce palais à servir de promenade au petit prince, y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devint amoureux; & comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que son sexe seul ne lui tint lieu de beauté, & que les desirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu, contraria d'abord son dessein, & l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu en naissant le don de la beauté, il devoit être le prince le mieux fait de son temps; cela flattoit merveilleusement les espérances de la fée, qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent

de droit à des vieilles : mais ce qui la chagrina, fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'eſprit. Harpagine ſentoit qu'il n'en feroit que plus difficile à ſéduire; elle réſolut ſur le champ de corriger par l'art ce que ſon pupille avoit reçu de la nature, & de lui gâter l'eſprit ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle compoſoit ſes drogues; les paroles les plus efficaces, les charmes les plus puiſſans furent employés; elle compoſa deux boules de ſucre magique; dans l'une il y avoit des paſtilles dont la vertu étoit d'inſpirer le mauvais goût, & de rendre l'eſprix faux; l'autre renfermoit des dragées de préſomption & d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux, raiſonner de travers, ſoutenir ſon ſentiment avec opiniâtreté, & donner dans tous les ridicules : de ſorte que la maligne fée avoit tout lieu d'eſpérer que ſi le prince en mangeoit, il ſentiroit pour elle une paſſion d'autant plus forte, qu'elle ſeroit plus extravagante. Elle vint auſſitôt préſenter les bonbons à l'enfant; mais comme elle l'engageoit par ſes careſſes à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une ſi affreuſe

grimace, que l'enfant en eut peur, & lui rejeta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables, auroit été plus aisé à séduire; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. Les dragées de présomption étoient celles que la fée regrettoit le moins; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez: mais jamais elle ne put lui faire goûter ni des unes ni des autres. Elle les donna à un voyageur comme une curiosité très-précieuse, en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir; on se les envoyoit en présent, chacun en portoit sur soi dans des petites boëtes; on se les offroit par galanterie, & cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu, mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au prince Acajou, que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main que la reine de Minutie étoit prête d'accoucher, & que toutes les fées étoient convoquées pour assister aux couches; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoucha d'une fille qui étoit, comme on doit le supposer, un miracle de beauté, & qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation; mais la fée Ninette l'avoit déjà prévenue, & s'étoit chargée d'élever la princesse.

Ninette étoit la protectrice déclarée du royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds & demi de haut; mais sa petite figure réunissoit tous les agrémens & toutes les grâces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême, il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante, & toujours en action, sa pénétration l'emportoit souvent au-delà des objets, & l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante & sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les sots s'efforcent d'imiter, & qu'ils

appellent étourderie, pour ſe conſoler de n'y pas réuſſir, le conſeil des fées avoit fait préſent à Ninette d'une paire de lunettes & d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit en affoibliſſant la vue, de tempérer la vivacité de l'eſprit par la relation de l'ame & du corps. Voilà la première invention des lunettes; on les a depuis employées pour un uſage tout oppoſé: & c'eſt ainſi qu'on abuſe de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuiſent à l'eſprit, c'eſt de voir que de vieux ſurveillans ſont tous les jours trompés par de jeunes amans ſans expérience, & l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille, elle ſervoit à rendre la démarche plus ſûre en la ralentiſſant. Ninette ne ſe ſervoit du préſent des fées que lorſqu'il étoit queſtion de conduire une affaire délicate; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir; l'ame ouverte, le cœur tendre, & l'eſprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les fées qui aſſiſtoient à la naiſſance de la princeſſe, ſongeoient à la douer, ſuivant la coutume, & en vraies femmes commencèrent leurs dons par la beauté, les grâces, & tous les dehors ſéduiſans, quand Harpagine dont la

malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit, en grommelant entre ses dents : « Oui, oui, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'une belle bête, c'est moi qui vous en réponds, car je la doue de la bêtise la plus complette ». Elle dit & part. Les fées ne furent pas longtemps à s'appercevoir de leur négligence; mais Ninette ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléeroit par l'éducation à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'esprit. Les autres fées ajoutèrent, que pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas absolument détruire, l'imbécillité de la princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour. Une femme qui n'a besoin que de ce remède-là, n'est pas absolument sans ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporta dans son palais, malgré tous les pièges de la méchante fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa plus que du soin de donner à son pupile la plus mauvaise éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture; comme elle espéroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile, elle ordonna aux gou-

erneurs du petit prince de ne lui parler
ue de revenans, de fantômes, de la grande
ête, & de lui lire des contes de fées pour
i remplir la tête de mille fadaises. On a
onservé de nos jours par sottise ce que
fée avoit inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand,
fée manda des maîtres de tous côtés,
comme en fait de méchanceté elle ne
stoit jamais dans le médiocre, elle chan-
ea tous les objets de ces maîtres. Elle fit
enir un fameux philosophe, le Descar-
s ou le Newton de ce temps-là, pour
ontrer au prince à monter à cheval & à
er des armes. Elle chargea un musicien,
maitre à danser, & un poëte lyrique
lui apprendre à raisonner; les autres
rent distribués suivant ce plan, & ils en
ent d'autant moins de difficulté, que tous
piquent particulièrement de ce qui n'est
s de leur profession. Qu'il y a de gens
i feroient croire qu'on a pris les mêmes
ins pour leur éducation!

Avec tant de précautions, Harpagine ne
utoit point du succès de son projet; ce-
ndant, malgré les leçons de tous ses
aîtres, Acajou réussissoit dans tous ses exer-
es; il n'acquéroit, à la vérité, aucune

connoiſſance utile, mais les erreurs ne prenoient point ſur ſon eſprit. Heureux dédommagement! Après les bonnes leçons, ce qu'il y a de plus inſtructif, ſont les ridicules, & ceux des maîtres d'Acajou le mettoient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'amour, il étoit fait à peindre, toutes ſes grâces ſe développoient. Harpagine prétendoit que tout cela croiſſoit pour elle : il faut la laiſſer prétendre, & voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute ſa force pour faire un ſot d'Acajou, la fée Ninette perdoit l'eſprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite fée raſſembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit appartement, rien n'étoit ſi brillant que la converſation. Ce n'étoit point de ces diſcours où il n'y a que du ſens commun; c'étoit un torrent de ſaillies; tout le monde interrogeoit; perſonne ne répondoit juſte, & l'on s'entendoit à merveilles, ou l'on ne s'entendoit pas, ce qui revient au même pour les eſprits brillans; l'exagération étoit la figure favorite & à la mode; ſans avoir de ſentimens vifs, ſans être occupé d'objets importans, on en par-

oit toujours le langage. On étoit *furieux* d'un changement de temps; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde*; entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différences*; il n'y avoit rien dont on ne fût *comblé* ou *confondu*; on épuisoit enfin les expressions outrées sur les bagatelles, de sorte que si par hasard on venoit à éprouver quelques passions violentes, on ne pouvoit se faire entendre, & l'on étoit reduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe: *Les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa cour ne dût à la fin triompher de sa stupidité; mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle & la plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penser, & n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, & trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevoit leurs éloges comme une grâce, & leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pour-

tant pas ce qu'ils vouloient, ils rioient de ſes naïvetés, & cherchoient à ſéduire ſon innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les pièges. Zirphile étoit la candeur même, & la candeur n'eſt point du tout la ſauvegarde de la vertu, mais Ninette veilloit attentivement ſur ſa chère pupile. Elle la mit parmi ſes filles d'honneur, où il y avoit ſouvent des places vacantes; la plupart en ſortoient avant que leur temps fût fini; il n'y avoit point à la cour de corps plus difficile à recrûter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple, c'étoit envain que les jeunes courtiſans s'empreſſoient auprès d'elle. Un trop grand déſir de paroître aimables, les empêche ſouvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leurs hommages, tous leurs diſcours lui paroiſſoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs, les hommes ſont gouvernés par leurs ſens avant de connoître leur cœur; mais la plûpart des femmes ont beſoin d'aimer; & feroient rarement ſéduites par les plaiſirs, ſi elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoiqu'il en ſoit, il n'arriva point d'accident à Zirphile, parce que, pour plus de ſûreté, Ninette ne la laiſſoit approcher d'aucun homme pour ſon

nneur, ni même de certaines femmes
ur son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la cour de
inette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine.
étoit déjà dans sa quinzième année; son
prit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il
étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui
ntouroit. Il commençoit à ressentir ces
ésirs naissans de la nature, qui sans avoir
objet déterminé, en cherchent un par-
ut; il s'appercevoit déjà qu'il avoit un
œur dont les sens ne sont que les inter-
rètes. Il éprouvoit cette mélancolie qu'on
ourroit mettre au rang des plaisirs, quoi-
u'elle en fasse désirer de plus vifs; il sou-
roit après quelqu'un qui pût dissiper ce
ouble, & cherchoit cependant la solitude.
se retiroit dans les lieux les plus écartés
u parc; c'étoit-là qu'en cherchant à dé-
rouiller ses idées, il faisoit quelquefois une
ssez sotte figure.

Harpagine qui connoissoit le mal d'Aca-
u, se flattoit d'en être bien-tôt le remè-
e; mais elle voyoit avec chagrin que tou-
s les caresses qu'elle vouloit lui faire, ne
rvoient qu'à le revolter & lui donner de
humeur. Les caresses offertes réussissent ra-
ment, & il est encore plus rare qu'on

les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des fées avoit prononcé que le prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le roi des Acajous & celui de Minutie attendoient avec impatience cet heureux instant, pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le génie n'eut pas plutôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe, & se rendit à la cour de Ninette. Il y fut reçu avec cette espèce de politesse qu'on a pour tous les grands, & qui n'oblige point à l'estime.

Pour ne point perdre de temps en complimens superflus, il déclara d'abord à Zirphile les sentimens, c'est-à-dire, les désirs qu'elle lui inspiroit. La petite princesse qui n'avoit point appris à dissimuler, ne le fit point languir, & lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoit pour lui : il en fut très-étonné; mais, au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à chercher tous les moyens de plaire : malheureusement

heureufement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour; mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faifoit paroître plus mauffade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes fortes de figures, il y en a même de compatibles avec les grâces; & Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là, plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un fot. Enfin, car je n'aime pas les hiftoires alongées, après avoir fort ennuyé la cour par fes fottifes, & encore plus fatigué Zirphile par fes fadeurs, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour; on le trouvoit le plus plat génie qu'on eût encore vu: c'étoit un difcours qu'on répétoit depuis les appartemens jufqu'au grand commun.

Podagrambo foupçonna qu'il étoit la fable de la cour; ce n'étoit pas par pénétration: mais un tic affez ordinaire aux fots eft de penfer fort avantageufement d'eux-mêmes, & de croire que les autres en parlent mal. Dans fon dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, & pour concerter avec Harpagine les moyens d'enlever la princeffe. Ninette ayant prévu les entreprifes qu'on pouvoit former contre fa

chère Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit, & Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils se promenoient souvent seuls; & lorsque le hasard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les jardins de Ninette & d'Harpagine (car j'ai dit, ou j'ai dû dire, qu'elles étoient voisines) ils se sentoient attirés par une force inconnue, ils se trouvoient arrêtés par un charme secret: chacun refléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu, le plus négligé du parc; ils y revenoient tous les jours; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le prince étoit plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir: la jeune princesse qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit; elle en fut émue; elle recueille toute son attention, elle écoute. Acajou soupire encore. Zirphile qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable; elle répondit aussi-tôt par un pareil soupir.

Ces deux amans, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur eſt univerſelle ; il ne faut que de la ſenſibilité pour l'entendre, & pour la parler. L'amour porta dans l'inſtant un trait de flamme dans leurs cœurs, & un rayon de lumière dans leur eſprit. Les jeunes amans, après s'être entendus, cherchent à ſe voir pour s'entendre mieux. La curioſité eſt le fruit des premières connoiſſances. Ils avancent ; ils ſe cherchent ; ils écartent les branches ; ils ſe voyent. Dieux, quels tranſports ! Il faut leur âge, la vivacité de leurs déſirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs ſens, peut-être même leur ignorance, pour comprendre leur ſituation. Ils reſtent quelque-temps immobiles ; ils ſont ſaiſis d'un temblement que la nouveauté du plaiſir porte dans des ſens neufs. Ils ſe touchent ; ils gardent le ſilence ; ils laiſſent cependant échapper quelque mots mal articulés. Bientôt ils ſe parlent avec vivacité, ils ſe font enſemble mille queſtions, ils n'y répondent rien de juſte ; cependant ils ſont ſatisfaits de ce qu'ils ſe diſent, & ſe trouvent éclaircis ſur leurs doutes ; ils comprennent du moins qu'ils ſe déſiroient ſans ſe connoître, qu'ils ont trou-

vé ce qu'ils cherchoient, & qu'ils ſe ſuffiſent. Acajou, qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine, ſe trouve tranſporté dans un monde nouveau; & Zirphile qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la cour, crut voir un nouvel être. Acajou baiſa la main de Zirphile. La pauvre enfant qui ne croyoit pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laiſſa faire. Acajou qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les careſſes puſſent offenſer perſonne, redoubloit les ſiennes, & Zirphile les lui rendoit naïvement; n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'aſſirent ſur l'herbe: c'eſt là qu'ils s'embraſſent. Ils ſe ſerrent étroitement. Zirphile ſe livre à tous les tranſports de ſon amant, elle le reçoit dans ſes bras. Acajou porte la main ſur la gorge naiſſante de ſa chère Zirphile; il appuie ſa bouche ſur la ſienne: leurs ames volent ſur leurs lêvres; elles ſe confondent; elles ſont plongées dans une ivreſſe divine; elles nagent dans les plaiſirs, & ſont emportées par un torrent de délices; leurs déſirs s'enflammoient, & ils ne comprenoient pas qu'ils puſſent être auſſi heureux, & déſirer encore. Ils jouiſſoient de toutes les beautés

qu'ils voyoient ; ils ne s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me ſemble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfans étoient ſi enivrés de leur félicité, qu'ils oublioient toute la nature, & ne ſongeoient point à ſe ſéparer. Mais comme ils tardoient plus longtemps à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume, Harpagine & Ninette allèrent pour les chercher, & les appeloient chacune de leur côté. Nos amans furent effrayés de leurs voix, & ſe ſéparèrent à regret ; ils craignoient qu'on ne troublât leur union, ſi on venoit à la ſoupçonner. L'amour eſt confiant dans ſes déſirs & timide dans ſes plaiſirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fût obligée de ſuſpendre le plaiſir de voir Acajou, celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à ſa beauté, & répandoit un air de ſatisfaction ſur toute ſa perſonne. Le plaiſir embellit, & l'amour éclaire. Rien n'égale la ſurpriſe que l'eſprit de Zirphile cauſa à toute

la cour ; il y avoit ce ſoir-là même grand appartement chez Ninette, on voulut faire quelqu'une de ces mauvaiſes plaiſanteries, ſi familières aux gens médiocres, qui croyent avoir quelque ſupériorité ſur d'autres un peu plus ſots ; la pauvre Zirphile en étoit ſouvent l'objet : elle y répondit dès ce ſoir-là avec tant de juſteſſe, de fineſſe, & ſi peu d'aigreur, que les mauvaiſes plaiſantes, (car c'étoit ſûrement des femmes) furent étonnées de la ſageſſe de ſes réponſes, & humiliées des égards même qu'elle y apportoit ; les hommes étoient charmés & applaudiſſoient ; Ninette en pleuroit de joie ; & les femmes en rougiſſoient de dépit. Elles avoient juſque-là bien de la peine à pardonner la beauté Zirphile en faveur de ſa ſottiſe ; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir ; elle n'avoit plus d'autre reſſource que d'être méchante. Cette dernière qualité en ſe faiſant haïr, ſe fait ſouvent reſpecter ; la petite princeſſe étoit trop bien née pour ſe ſervir de ce vilain moyen là.

Cependant nos deux jeunes amans s'étoient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour, pour ne pas retourner à ſon école. Quel bonheur de s'inſtruire par les plaiſirs !

Les amans comme les voleurs prennent d'abord des précautions ſuperflues, ils les négligent par dégrés, ils oublient les néceſſaires, & ſont pris. Voilà préciſément ce qui arriva à nos petits imprudens, & ce fut le génie qui les ſurprit. Les ſots ne vivent que des fautes des gens d'eſprit. Il apperçut un ſoir ces jeunes amans qui ſe retiroient, il en fut outré de rage; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire ſans demander conſeil, quoiqu'il n'en fît enſuite qu'à ſa tête, il réſolut de conſulter Harpagine. La méchante fée en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit. Le génie lui dit, qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſe venger que d'enlever la princeſſe.

Quoique la fée fût auſſi furieuſe que lui, elle aimoit encore mieux écarter ſa rivale que de la voir dans le même lieu que ſon amant; elle cacha donc ſon inquiétude, & dit au génie, qu'il falloit qu'il ſe chargeât de cette entrepriſe, ſe flattant qu'il n'auroit jamais l'eſprit d'y réuſſir.

Dès le matin Podagrambo ſe cacha derrière un arbre, auprès de la paliſſade, où nos amans venoient ſe chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger

leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois, l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientoit, la tendre Zirphile vint à la palissade : elle fut inquiéte de n'y pas trouver son amant, qui avoit coutume de la prévenir. Elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine, & passe auprès du génie. A son aspect la frayeur la saisit, elle voulut fuir, mais ce fut avec si peu de précautions, que son écharpe resta attachée à une branche. Le génie la saisit à l'instant par sa robe : Ah, ah, dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un marmouzet, & c'est pour lui que vous me méprisez ? La pauvre Zirphile se voyant trahie par sa frayeur même, qui lui avoit fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé elle n'eût pas été si habile. Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes, on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le génie. Je suis

étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité, c'eſt elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne ſuis pas moins ſurpriſe que vous vous ſerviez de la violence, vous qui pouvez tout attendre de votre naiſſance, & plus encore de votre amour.

Le génie ſe radoucit un peu à ce diſcours flatteur ; mais quoique la princeſſe lui conſeillât d'eſpérer tout de ſon mérite, & qu'il en fût très-perſuadé, il ne vouloit point la laiſſer échapper. Si votre cœur, reprit-il, eſt ſi ſenſible pour moi, vous ne devez pas faire de difficultés de venir dans mon palais. Tous ces petits ſoins d'amans vulgaires ſont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaiſir ſans le rendre plus vif. Eh bien, repliqua Zirphile, je ſuis prête à vous ſuivre ; & pour vous prouver ma ſincérité, rendez-moi mon écharpe, afin qu'il ne reſte ici aucun témoin de mon évaſion & de votre violence. Le génie penſa ſe pâmer de plaiſir & d'admiration pour la préſence d'eſprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'eſprit aux femmes ; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là, & je m'en allois

comme un ſot. Il détache auſſitôt l'écharpe & la remet à la princeſſe, en lui baiſant la main ; mais elle n'ayant plus rien à craindre, le repouſſa avec mépris. Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des fées, cette écharpe eſt pour moi le gage de leur protection ; en achevant ces mots, elle s'éloigna, & laiſſa le génie confondu & arrêté par une force à laquelle il ſentoit que ſon pouvoir étoit forcé de céder. Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait la préſence d'eſprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas ſans doute celle qui l'occupa le plus. Après être reſté quelque-temps immobile, il revint, confus & déſeſperé, trouver Harpagine, & lui raconta par quel charme ſon pouvoir avoit été inutile.

Si la fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu conſolée par le mauvais ſuccès de l'entrepriſe du génie ; elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenoit, & comme ces conſolateurs ne ſont jamais plus éloquens, que lorſqu'ils ne ſont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe, & de le rendre maître de la princeſſe.

La fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même. Tandis qu'elle délibéroit avec le génie ſur les moyens de rétablir leur puiſſance, Acajou courut à la paliſſade ; après avoir quelque-temps attendu Zirphile, l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette ; &, partagé entre la crainte & le déſir, il étoit inſenſiblement parvenu juſqu'au palais.

La nouvelle de ſon arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui, ſuivie de toute ſa cour. Acajou s'avança reſpectueuſement vers la petite fée, & baiſa le bas de ſa robe ; auſſitôt que Zirphile & lui s'apperçurent, ils coururent l'un à l'autre, & la préſence de toute la cour ne les empêcha pas de ſe donner mutuellement les temoignages les plus vifs du plaiſir qu'ils avoient de ſe revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru ; le prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hazardé, plus elles ſont prêtes à ſacrifier encore. Ninette, naturellement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amans, il ſuffiſoit que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine ayant appris la fuite d'Acajou ; entra dans la plus horrible colère, & vint le redemander ; mais heureusement pour lui il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septième année, & le décret des fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage, qu'elle en perdit son amour, qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur, & ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la fée envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître, ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile, perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté, & toutes devinrent en secret rivales de son amante. Acajou étoit si rempli de son amour, qu'il n'appercevoit souvent pas les agaceries dont il étoit l'objet ; on lui en fit de toutes les espèces ; mais lorsqu'il fut bien avéré que les cœurs de ces amans étoient fermés à tout autre sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit,

qu'elle ne l'étoit auparavant ; que la beauté d'Acajou étoit ſans phiſionomie , qu'elle n'avoit rien de piquant , que leur amour étoit auſſi ridicule que nouveau à la cour, & que cela ne faiſoit pas une ſociété.

On ne fit donc plus aucune attention ſur lui , & ils étoient ſi occupés l'un de l'autre, qu'ils n'apperçurent pas plus la déſertion que l'empreſſement de la cour.

Ninette qui veilloit auparavant avec tant de ſoin ſur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour, la laiſſoit ſans inquiétude avec Acajou ; elle croyoit que le véritable amour eſt toujours reſpectueux , & que plus un amant déſire , moins il oſe entreprendre. La maxime eſt délicate , mais j nee la crois pas abſolument sûre ; cependant elle ne fut pas démentie par l'événement.

On n'attendoit que les rois d'Acajou & de Minutie pour célébrer le mariage ; leurs ambaſſadeurs étoient arrivés , & avoient déjà tout reglé : les livrées étoient faites ; on finiſſoit les habits , il n'y manquoit pas un pompon ; on avoit fait venir les dernières modes de Paris , de chez du Chapt ſur des poupées de la grandeur de Ninette, En un mot, tout l'eſſentiel étoit prêt ; il ne

reſtoit plus à regler que ce qui regardoit les loix des deux états, & l'intérêt des peuples.

Les deux amans ne ſe quittoient pas un inſtant; ſouvent, pour ſe dérober au tumulte de la cour, ils paſſoient les jours dans les boſquets les plus écartés du parc. Ils ſe faiſoient mille careſſes innocentes; ils ſe diſoient continuellement ces riens ſi intéreſſans pour les amans, qu'on répète ſans ceſſe, qu'on n'épuiſe jamais, & qui ſont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter ſon écharpe pour cauſer avec plus de liberté. Harpagine, qui s'étoit rendue inviſible pour les ſurprendre, parut à leurs yeux eſcortée par la fée Envieuſe, montée ſur un char tiré par des ſerpens, & entourée d'une quantité prodigieuſe de cœurs percés de traits; c'étoient autant de talismans qui repréſentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie; & les fléches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel ſupplice des envieux.

Harpagine frappa à l'inſtant Zirphile de ſa baguette, & l'enleva au milieu d'un nuage, dans le moment même que le tendre Acajou lui baiſoit la main. Ce malheu-

reux prince se prosterna devant la fée, en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance, & d'épargner la princesse ; il lui dit en vain tout ce que l'amour & la générosité inspirent. La cruelle fée le regardant avec des yeux enflammés : » » Ose-tu, lui dit-elle, espérer aucune grâce ? » Mon cœur n'est plus sensible qu'à la haine. „ Je veux, d'un seul coup, exercer ma ven- „ geance sur toi & sur ton amante, elle „ va passer dans les bras de ton rival qui „ lui est odieux „.

A ces mots, le char vole, & laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de féerie de ce qui venoit d'arriver ; mais le malheur de ces gens qui savent tout, est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince ; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosoit de ses larmes. La petite fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré-lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, & consulta ses grands livres, pour savoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnoit diversement ;

les uns en parloient beaucoup, & ne s'en foucioient guères; d'autres, fans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes furtout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile; plufieurs fe flattoient de confoler le prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle fans rien favoir, où l'on raconte des circonftances en attendant qu'on fache le fait, & où l'on dit tant de paroles & fi peu de chofes; lorfqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aifément tirée d'entre les mains du génie; chacun s'empreffoit pour favoir quel moyen on employeroit. Ecoutez-moi, dit la petite fée: » Je viens de découvrir que toute la puiffance de Podagrambo & d'Harpagine dépend d'un vafe enchanté qu'ils poffédent dans un lieu fecret de leur château; il eft gardé par un génie fubalterne qui eft transformé en chat des Chartreux. Il n'eft pas néceffaire d'employer de grands efforts pour s'en emparer, il fuffit que l'aventure foit entreprife par une femme d'un honneur irréprochable, chofe qui ne doit pas être rare à la cour. Elle ne trouvera point d'obf-

tacle ; mais toute autre perſonne tenteroit inutilement l'aventure ».

Voilà, dit un petit-maître, une heureuſe découverte ! Je ſuis très-preſſé d'en faire compliment au prince Acajou. « Taiſez-vous, reprit la fée, vous êtes un étourdi ; s'il falloit un homme raiſonnable, on ne vous choiſiroit pas ». Je ne plaiſante pas, repliqua le jeune fat d'un ton ironique ; je crains réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile. J'ai prévu cet inconvénient, repartit Ninette ; ainſi je veux que l'on tire au ſort, pour prévenir tout ſujet de jalouſie. Les billets furent faits à l'inſtant, & le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune perſonne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, circonſpecte dans ſa conduite, faiſant continuellement des agaceries, & toujours aſſiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, ſans paroître ni plus fière, ni plus embarraſſée qu'à l'ordinaire ; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroiſſoit pas un applaudiſſement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le ſuccès ; c'eſt pourquoi

elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée & plus belle que sa compagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu & de médisance: on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère, que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilège de la vertu!

Quoiqu'il en soit, elles partirent toutes deux, & se rendirent, suivant leurs instructions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchoit en avant. Elles ne trouvèrent aucun obstacle; elles passèrent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes. Elles parvinrent enfin à une chambre où elles apperçurent sur une table de marbre un vase dont la forme n'étoit pas recommandable, il ressembloit même assez à un pot-de-chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût là le trésor qu'elles cherchoient, si Ninette ne le leur eût désigné.

Si la forme du vase étoit vile, la vertu en étoit admirable; il rendoit des oracles, & raisonnoit sur tout comme un philosophe:

c'étoit alors un très-grand éloge de lui être comparé pour le raifonnement.

Amine & Zobéïde trouvèrent auffi le chat dont on leur avoit parlé ; elles voulurent le careffer, mais il égratigna Zobéïde, au lieu qu'il fe laiffa flatter par Amine, fit patte de velours, hauffa le dos, & enfla fa queue de la façon la plus galante.

Amine, charmée d'un fi heureux début, prit le vafe, & l'enlevoit déjà, lorfque Zobéïde voulut y porter la main. Il en fortit tout-à-coup une épaiffe fumée qui remplit la chambre. Un bruit affreux fe fit entendre. La frayeur faifit Amine; elle laiffa retomber le vafe fur la table, où elle venoit de le prendre ; & le génie parut à l'inftant avec Harpagine. Ils fe faifirent d'Amine & de Zobéïde, & ne leur firent grâce de la vie, que pour les enfermer dans une tour ténébreufe.

Ninette fut bientôt inftruite, fuivant la coutume, du mauvais fuccès de l'entreprife ; elle en chercha la raifon, & apprit à toute la cour qu'Amine étoit auffi fage que coquette ; au lieu que Zobéïde goûtoit les plaifirs d'un commerce fecret avec un amant obfcur, dans le temps qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de fa fauffe vertu.

Ninette déclara auſſi que le vaſe s'étant fêlé, lorſqu'Amine l'avoit laiſſé retomber ſur la table, la puiſſance du génie, ſans être totalement détruite, étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou n'écoutant plus alors que ſon déſeſpoir, fit vœu, pour ſe venger du pot enchanté du génie, de caſſer tous les pots-de-chambre qu'il rencontreroit, & dès ce moment exécuta ſon ſerment ſur ceux qu'il trouva dans le Palais; c'étoit un déſordre effroyable. Le ſcandale fut ſi grand, que Ninette voulut lui faire entendre raiſon ſur tant de vaſes innocens; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au conſeil des fées. L'affaire parut très-importante, & il fut arrêté que le pouvoir du génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la perſonne de Zirphile, que, ſans qu'elle perdît la vie, ſa tête ſe ſépareroit de ſon corps, & ſeroit tranſportée dans le pays des Idées, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays, & la déſenchanter. Ninette repréſenta qu'il étoit encore plus à propos de laiſſer la tête que le corps de la princeſſe au pouvoir du génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire

aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête ; & l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté, & ordonnèrent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive, qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussi-tôt exécuté que prononcé. Le génie voulut aller tenter l'aventure, sans pouvoir jamais approcher du pays des Idées. Les fols y parviennent aisément, mais les sots n'y sauroient aborder. Pour Acajou qui étoit fol d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Les pays des Idées est très-singulier, & la forme de son gouvernement ne ressemble à aucun autre. Il n'y a point de sujets, chacun y est roi, & règne souverainement sur tout l'état, sans rien usurper sur les autres dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connoît point de jalousie, ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, & de vouloir la partager : c'est ainsi qu'ils font les conquêtes.

Les limites de tant de royaumes renfermés dans un seul, ne sont pas fixées, chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le royaume des Idées, à la multitude de têtes qu'il rencontra ſur ſon paſſage : elles s'empreſſoient au-devant de lui, & parloient à la fois toutes ſortes de langues & ſur différens tons. Il cherchoit la tête de Zirphile, & ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui, après avoir réſiſté au malheur, s'etoient perdues dans la proſpérité; les unes par la fortune, d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues, d'une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre; des têtes d'auteurs perdues par une réuſſite, d'autres par des chûtes, pluſieurs par des apparences de ſuccès, & une foule par l'envie & le chagrin du ſuccès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues *incognito* qu'il n'a jamais voulu nommer, & que je ne veux pas deviner. Que de têtes de philoſophes, de myſtiques, d'orateurs, de chymiſtes, &c. Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiſcrétion, & tour à tour par le libertinage & la ſuperſtition. Les unes excitoient ſa compaſſion, il écartoit les autres comme importunes, & fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre ; mais quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des têtes de coquettes, ou de jaloux ſans amour. Le prince fatigué de tant de recherches, déſeſpéré de leur peu de ſuccès, étourdi de toutes les ſottiſes qu'il entendoit, ſe retira dans un boſquet, pour ſe dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit aſſailli. Il s'étendit ſur le gazon, & ſe mit à réfléchir ſur ſon malheur. Comme il portoit la vue autour de lui, il apperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuiſement, qu'il eut envie de manger une poire ; il la cueillit : mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en ſortit une tête, qu'il reconnut pour celle de ſa chère Zirphile. Rien ne peut exprimer l'étonnement & le plaiſir du prince. Il ſe levoit avec empreſſement pour embraſſer une tête ſi chère, lorſqu'elle ſe retira à quelques pas, & ſe plaça ſur un buiſſon de roſes pour ſe faire une eſpèce de corps : arrêtez, prince, lui dit-elle, reſtez tranquille, & m'écoutez : tous les efforts que vous feriez pour me ſaiſir, ſeroient inutiles : je me jetterois moi-même dans vos bras, ſi le deſtin le permet-

toit; mais comme je ſuis enchantée, je ne puis être priſe que par des mains qui le ſoient auſſi. Hélas! je ſoupire après mon corps, & j'ignore s'il eſt encore digne de moi : il eſt reſté entre les mains du génie, je n'oſe y penſer ſans frémir, la tête m'en tourne. Raſſurez-vous, répondit Acajou, les fées touchées de nos malheurs ont pris votre corps ſous leur protection. Que vous me tranquilliſez, reprit Zirphile! en tout cas, cher prince, vous ſavez que toute ma tendreſſe eſt pour vous, & vous ſeriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je ſuis innocente. C'eſt fort bien dit, répliqua le délicat Acajou; mais enſeignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez. Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent, ce ſont celles de la fée Nonchalante, qui en a été privée parce qu'elle ne ſavoit qu'en faire; je vais vous en raconter l'hiſtoire. Il y avoit autrefois.... Oh, parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le temps d'entendre des contes; pourvu que j'aye les mains, je m'embarraſſe peu de leur hiſtoire: je vais les chercher de ce pas. Allez, di[t]

l[a]

la princeſſe, & délivrez moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui ſont dans ce ſéjour ne cherchent qu'à ſe montrer, ſans rougir de leur état; il n'y a que moi qui ſuis obligée de me cacher dans des fruits : comme je ſuis la ſeule tête perdue par l'amour, je ſuis un objet de mépris pour les autres. La tête continuoit de parler, que le prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la princeſſe, depuis qu'elle n'étoit plus qu'une tête, aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc, qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre; mais auſſitôt qu'il vouloit les toucher, il en recevoit des croquignoles, qui lui parurent d'abord fort inſolentes; cependant, comme ſon bonheur dépendoit de les ſaiſir, il employoit toute ſon adreſſe pour attrapper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir, elles lui échappoient en lui donnant un ſoufflet, ou jetant ſon chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les pourſuivre, plus elles fuyoient devant lui. Cette pourſuite dura ſi longtemps, que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, &

ſe trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raiſin pour ſe rafraîchir; mais à peine en eut-il goûté, qu'il ſentit en lui une révolution extraordinaire; ſon eſprit augmentoit de vivacité, & ſon cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, paſſoient avec rapidité, & s'effaçoient les uns les autres; de façon que n'ayant pas le temps de les comparer, il étoit abſolument hors d'état de les juger: en un mot, il devint fol. Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raiſon, & malheureuſement ils ne faiſoient rien ſur l'eſprit. Acajou ſe trouva donc à l'inſtant le plus ſpirituel & le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement ſi ſubit fut le refroidiſſement du cœur. Acajou perdit tout ſon amour. Le véritable ne ſubſiſte qu'avec la raiſon. Au lieu de cet empreſſement tendre & reſpectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conſervoit à peine un léger ſouvenir. Il n'éprouvoit pas même de compaſſion pour le malheur de cette princeſſe. Avoir perdu la tête, lui paroiſſoit une choſe fort plaiſante. C'eſt aſſez

ſouvent ſous ce point de vue que l'eſprit ſans jugement, enviſage le malheur d'autrui. La fatuité ſuccéda à la modeſtie dans l'eſprit d'Acajou, & remplaça très-amplement, par les prétentions, le mérite réel qu'il avoit perdu : il faut, s'écria-t-il, que je ſois bien fou de courir après une tête, tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie : Allons, il faut remplir mon deſtin, c'eſt d'être généralement aimé & admiré, ſans engager ma liberté. Il dit & part.

Ninette voyant arriver Acajou, courut au devant de lui, & s'informa du ſort de Zirphile. Le prince lui dit, que ce n'étoit qu'une tête qu'on ne pourroit fixer, que tous ſes ſoins avoient été inutiles, qu'il avoit pris ſon parti ; & que la conſtance ſans bonheur étoit la vertu d'un ſot. Il débita quantité d'auſſi belles maximes, qui firent bientôt connoître à Ninette que le caractère du prince étoit fort changé; mais qu'il avoit infiniment d'eſprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la princeſſe ; cependant, comme l'objet préſent l'emporte toujours ſur l'abſent chez les eſprits vifs, elle ſe conſola de la perte de Zirphile par le plaiſir de revoir Acajou.

Toute la cour s'empressoit auprès de lui, plus par curiosité que par intérêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un prince sage & modeste, à qui l'on donneroit, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables; mais on conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive & brillante. Le lecteur attentif se rappelle sans doute que les lunettes de la fée servoient à racourcir la vue; elle les avoit ôtées pour voir le prince arriver de plus loin, & comme elle ne les avoit pas reprises, elle faisoit des raisonnemens à perte de vue. Acajou ne déparloit pas, il dit en un moment mille extravagances qui ravirent en admiration toute la cour, & rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement, & s'écrioient: *ah! qu'il a d'esprit!* On lui donnoit enfin tant d'éloges, qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince fût de perdre la raison, tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, & les autres se firent écrire.

Acajou n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes, la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement

à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, & qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, & qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, & à qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer, & lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste, toutes s'empressoient de s'y faire inscrire, & ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célébres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit aussitôt l'objet de ses soins, & tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode, qu'il réus-

fiſſoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avoit à la cour ne l'empêchoient pas de deſcendre dans la bourgeoiſie, où ſes ſuccès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il ſoumettoit croyoient s'aſſocier aux femmes du monde, parce qu'elles en partagoient les ſottiſes. Les hommes même, au lieu de le haïr, lui portoient envie, & le recherchoient en l'admirant ſans l'eſtimer.

Quoique ceux qui employent le plus mal leur temps, ſoient ceux qui en ont moins de reſte, le prince avoit encore bien des momens vuides, par la légèreté avec laquelle il traitoit ſes bonnes fortunes. D'ailleurs, le bon air eſt d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle diſſipation dans le bel eſprit, (c'étoit alors travers à la mode.) Il eſt vrai que pour éviter un certain pédantiſme que donne ſouvent l'étude, on avoit imaginé le ſecret d'être ſavant ſans étudier. Chaque femme avoit ſon géomètre ou ſon bel eſprit, comme elles avoient autrefois un épagneul. Acajou, ſuivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des ſciences & de la littérature. Il parloit phyſique & géometrie,

Il faisoit des dissertations métaphysiques, des vers, des contes, des comédies & des opéra. Ce prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les Auteurs de profession n'en approchoient pas. On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui ayent ce qui s'appelle *le bon ton*, supérieur à tout le génie du monde, & le tout *sans prétentions.*

Rien n'étoit comparable au sort d'Acajou : on fit même un recueil de ses bons mots dont tout le monde faisoit sa lecture favorite, il étoit intitulé : *le parfait persifleur*; ouvrage très-utile à la cour, & propre à rendre un jeune homme brillant & insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès ; il n'avoit jamais mis que le plaisir à la place de l'amour ; les airs avoient succédé aux plaisirs, le dégoût fit presque l'effet de la raison, & lui rendit la vie insupportable : un honnête homme seroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable, il devint triste. D'ailleurs, le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, & de fatiguer ensuite ses propres admirateurs. La plûpart des femmes qui avoient eu l'ambition de lui plaire

commencèrent à rougir de ſe trouver ſur une liſte trop nombreuſe, & le déſavouoient: on l'accuſoit encore d'être méchant, ſous prétexte qu'il faiſoit des chanſons & des tracaſſeries, qu'il railloit ſes meilleurs amis, & qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaiſe intention, il ne vouloit que ſe divertir en amuſant les autres: mais on eſt toujours injuſte.

Ninette ne comprenant pas comment ſon cher Acajou pouvoit ceſſer d'être à la mode, prit ſes lunettes pour en juger ſans prévention, & après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'eſprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fol. Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des Idées. Acajou ne ſachant pas où elle en vouloit venir, lui fit un récit très-circonſtancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui. Lorſqu'il en fut à la grappe de raiſin qu'il avoit mangée: Ah, je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, ſi vous avez tant d'eſprit! Eh, pourquoi donc, reprit Acajou? C'eſt, repliqua la fée, que vous n'avez pas le ſens commun. Belle concluſion, dit Acajou! Je ſais, reprit Ninette, que vous avez trop

d'esprit pour être facile à persuader, surtout quand on vous parle raison ; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des Idées ont un poison mortel contre elle ; heureusement nous en avons le remède : j'ai une treille, dont la vertu est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi ; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter. Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès ; mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage ; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit. Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la fée, & vous êtes plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit : ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses désirs avoient

toujours été prévenus, ſes fantaiſiès ne tenoient qu'à la nouveauté des objets, & la vivacité les uſe ſi vîte. Il étoit tombé dans une langueur, d'où le caprice le retiroit par intervales, pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait ſentir les premiers traits ſe reveilla dès que l'yvreſſe des ſens fut diſſipée, & que la vanité ne fut plus nourrie. Il ſentit dans ſon cœur un vuide que l'amour ſeul pouvoit remplir. Le malheur de ceux qui ont aimé eſt de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de ſa ſituation à Ninette, & la pria de lui faire revoir Zirphile, puiſqu'auſſi bien il perdroit l'eſprit s'il en étoit privé plus longtemps. La fée prit alors ſa béquille, & conduiſit Acajou dans un jardin qu'elle ſeule connoiſſoit. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avoient une vertu particuliere.

Les uns faiſoient perdre l'eſprit du jeu, ſi funeſte; les autres l'eſprit de contradiction, ſi incommode dans la ſociété; ceux-ci l'eſprit de domination, ſi inſupportable; ceux-là l'eſprit des affaires, ſi utile à ceux qui le poſſédent, & ſi aſſommant pour les autres; pluſieurs enfin, l'eſprit ſatyrique,

ſi amuſant & ſi déteſté ; ſon oppoſé plus dangereux encore, l'eſprit de complaiſance & de flatterie. On ne voit point de ces excellens fruits dans nos deſſerts. C'eſt bien dommage que ce jardin délicieux ne ſoit pas ouvert à tous les mauvais eſprits, ils en reviendroient plus aimables, ſans être plus ſots qu'ils ne le ſont. J'y enverrois d'abord..... *Il manque ici un cahier plus conſidérable que tout le reſte de l'Ouvrage : ſi le Lecteur le regrette, il peut y ſuppléer en commençant par lui-même.*

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille dont les raiſins faiſoient perdre l'eſprit de préſomption, d'airs, & de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe ; puis ayant mis ſes lunettes, & lui préſentant l'écharpe de Zirphile, Prince, lui ditelle, prenez cette écharpe ; lorſque vous ſerez dans le pays des Idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout. Les mains enchantées que vous avez pourſuivies inutilement, viendront pour la ſaiſir, & vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez enſuite de la tête de la princeſſe. Lorſque vous aurez beſoin de boire ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raiſin, ils vous

uffiront. Vous en donnerez auffi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré fa tête ; fans cette précaution, vous la trouveriez fi différente d'elle-même, qu'après avoir été déjà inconftant par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raifon. Quand vous aurez la tête nous ferons bientôt en poffeffion du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il eft à propos, avant votre départ, que vous mangiez de ces raifins. Acajou héfita un peu ; mais animé du défir de revoir Zirphile, & croyant peut-être fon efprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans fa bouche. L'effet en fut fubit, il fembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de fe diffiper, & qu'un voile fe fût levé devant fes yeux. Les objets lui parurent tout différens ; il rougit à l'inftant, & n'ofoit plus parler que pour exprimer fa reconnoiffance à la fée. En rentrant dans le palais, il trouva fur fa table un recueil de fes ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier fon état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la fottife de les faire : il bâilloit en lifant fes romans & fes comédies, & le foir même il fiffla un de fes opéra.

Acajou ayant laſſé la cour par ſes extravagances, & s'y ennuyant par le retour de ſa raiſon, partit dès le lendemain avant le jour, & ſe rendit dans le pays des Idées, auſſi promptement guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la première fois, & ſuivit exactement les conſeils de Ninette. Avec le ſecours de ſon écharpe il ſe rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de ſuite chercher la tête de Zirphile, & pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuſe de poires, ſans la trouver. De-là il paſſa aux pêches, aux melons, & faiſoit un dégat épouvantable de fruits, lorſqu'il entendit un grand éclat de rire. Il regarda d'où il partoit, & apperçut la tête de la princeſſe, qui au lieu de venir à lui, plaiſantoit de ſa recherche & de ſon empreſſement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'abſence, & que la folie ſe gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de ſa paſſion, & commençoit à ſe faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en ſoupira; mais ſe rappelant la vertu du raiſin merveilleux, dont il avoit une grappe, il en jeta quelques grains à la

tête de la princeſſe qui les avala en badinant. Son aveuglement fut auſſitôt diſſipé. Elle vola au-devant des mains enchantées, avec leſquelles le prince la reçut. Rien ne peut exprimer les tranſports dont il fut ſaiſi. Il laiſſa aller les mains où elles voulurent, & ne s'occupa plus que de la tête précieuſe de ſa chère Zirphile. Il l'accabloit de baiſers qu'elle ne pouvoit éviter, elle en étoit toute rouge de pudeur, quoique dans l'état où elle ſe trouvoit les careſſes de ſon amant ne puſſent pas avoir des ſuites fort dangereuſes. D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour pardonne aiſément des tranſports qu'elle eſt obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princeſſe dans ſon écharpe, & reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant ſurpris, il ſurvint un orage ſi terrible, que le prince fut obligé de chercher un aſyle. On ſent bien que ce n'étoit pas pour lui. Les amans ne craignent rien; mais il vouloit mettre Zirphile à couvert; outre que dans l'obſcurité il craignoit d'aller donner de la tête de la princeſſe ou de la ſienne contre quelqu'arbre. Dans cet embarras il apperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ſes

pas. Après avoir marché, au hasard de casser la tête la plus chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin; il frappe à la porte. Un moment après, il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, & qui lui demanda, en grondant, qui il étoit, & ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connoître dans un état aussi indigne de son rang. Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, & comme il avoit la tête pleine du principe de ses malheurs, & de toute la potterie qu'il avoit brisée depuis un temps, il répondit, sans trop savoir ce qu'il disoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la fayance cassée, qu'il demandoit retraite pour cette nuit là. A ces mots le visage de la vieille se radoucit un peu: soyez, lui dit-elle, le bien venu, vous pourrez me rendre un service; j'ai ici un pot-de-chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, & le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage. Le prince, aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter, que du premier usage qu'on lui en faisoit faire,

prit le pot de la vieille ; puis, se rappelant le serment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun pot-de-chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa princesse, il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure & celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, & jetant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pièces.

Je ne sais si le lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou, s'il sera étonné de l'événement, ou si par une sagacité singulière il l'a déjà prévu. Quoiqu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien-aises d'apprendre que ce pot-de-chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du génie & de la fée étoit attaché, & dont ils avoient confié la garde à cette vieille sorcière. A peine étoit-il cassé, qu'on entendit un coup de tonnerre & des hurlemens affreux. Le château fut détruit, le palais renversé. Le génie & la fée livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou, sans être ému de tout ce boulversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord se di-

visèrent à ſon approche, & dans le moment qu'il y préſenta la tête, le corps s'avança au-devant & s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'inſtant ſuivie de toute ſa cour; elle ſongea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent déſenchantées & rendues à la fée Nonchalante, à condition qu'elle feroit laborieuſe. Elle ſe livra donc abſolument au travail, & inventa l'art de faire des nœuds.

Amine & Zobéïde furent tirées de priſon; Amine eut depuis ce temps-là le privilège de tout faire, ſans qu'on y trouvât à redire: il y a apparence qu'elle fut aſſez ſenſée pour en profiter. Pour Zobéïde, elle continua ſans-doute de vivre comme à ſon ordinaire, mais elle ceſſa de médire.

Ninette, après avoir donné ſes premiers ſoins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans; il fut célébré avec toute la magnificence poſſible. Ils vécurent heureux, & eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'eſprit, parce qu'ils nâquirent avec un penchant extrême à l'amour.



AGLAÉ
OU
NABOTINE.

PAR M. COYPEL.

AGLAÉ

OU

NABOTINE.

CONTE.

[L étoit une fois une petite fille fort laide,
 ſi petite, ſi petite, que ſes parens la nom-
èrent Nabotine. Elle avoit de la vivacité,
 l'eſprit, des ſentimens ; & les mauvais
aitemens qu'elle eſſuyoit dans la maiſon
aternelle, l'avoient engagée à ſe former un
etit caractère aſſez gentil, dans l'eſpé-
nce de toucher de compaſſion une bonne
eille princeſſe mal-aiſée qui étoit ſa ma-
ine, & qui venoit ſouvent viſiter ſa mère.
abotine réuſſit dans ſon projet. La prin-
eſſe avoit un bon eſprit; & les perſonnes
iſonnables aiment toujours les petits en-
ns, quelque laids qu'ils puiſſent être,
iand ils ſont bien ſages, & qu'ils ont en-
e de plaire. La maraine demanda ſa fil-
ule pour en prendre ſoin elle-même : on

la lui accorda à belles baisemains. Voilà donc Nabotine bien joyeuse de n'être plus exposée à la mauvaise humeur d'une mère qui ne pouvoit souffrir devant elle une fille si petite & si laide. Elle suivit la vieille princesse dans son château, qui étoit si vieux aussi, qu'on n'en a jamais vu de si vieux ; les meubles n'en avoient jamais été renouvelés. Malgré cela Aglaé, dans le désir de plaire à sa maraine, voulut lui faire un petit compliment sur la beauté & la magnificence de son habitation. Cette sage personne lui dit en souriant, « Mon enfant, que l'envie d'obliger ne vous fasse jamais trahir la vérité, & que le désir de dire des vérités ne vous porte jamais à désobliger. On passe pour fourbe en donnant des louanges fausses, & l'on se fait haïr en portant sans nécessité des jugemens desavantageux, quoique vrais. Il est des occasions où le silence est le seul parti que l'on ait à prendre; c'est ce que vous auriez dû faire à l'égard de ce château : pour peu que vous eussiez attendu, je vous aurois peut-être donné occasion de louer avec justice. Toute vieille que soit cette habitation, elle est respectable pour moi, parce qu'elle étoit la retraite de mes ayeux qui furent des héros ; il n'

à rien ici qui ne me parle d'eux; & c'eſt le meilleur entretien que je puiſſe avoir. A l'égard des meubles, indépendamment de ce même mérite qu'ils ont pour moi, je ne pourrois les renouveller qu'en faiſant des dettes que je ne ſerois jamais en état d'acquitter; ce ſeroit me donner un air de grandeur qui ne ſeroit fondé que ſur une indigne baſſeſſe. Il eſt bien vrai qu'une fée de mes amies m'a offert pluſieurs fois de m'en faire avoir de nouveaux à bon compte. Mais à propos de quoi, dans l'âge où je me vois, riſquer de reprendre du goût pour des choſes de pure vanité, dont j'ai perdu le déſir, & qui pourroient me rendre foible, au point de m'affliger d'avoir aſſez vécu pour n'avoir plus longtemps à vivre? La vieilleſſe de mes meubles ſemble me conſoler de la mienne. Je vois, en les conſidérant, que tout doit périr comme moi ».... Mais, mon enfant, c'eſt trop moraliſer; allez dire à la mie Tonton qu'elle vous faſſe ſouper; il eſt tard, vous reviendrez après cauſer avec moi; ou bien ſi la mie Tonton a fini ſon ouvrage, elle reviendra avec vous & nous ferons un petit piquet toutes trois avant de nous coucher. Allez, vous dis-je, allez, car pour moi je ne mange

point le ſoir, parce que cela m'incommode.

Nabotine, après avoir fait une grande révérence à la princeſſe, alla trouver la mie Tonton, qui lui donna bien à ſouper, puis elles revinrent faire le petit piquet juſqu'à dix heures; après quoi la gouvernante emmena coucher Nabotine. Elle l'éveilla de bon matin, afin qu'elle fût prête pour aller faire ſa cour au lever de la princeſſe. Cette bonne dame fut touchée de cette attention. Aglaé s'apperçut qu'elle réuſſiſſoit; elle redoubla de petits ſoins qui gagnèrent le cœur de la princeſſe, au point qu'elle vint à la regarder comme ſa propre fille; & la petite perſonne profita ſi bien des bonnes leçons qu'elle en reçut, qu'en peu de temps elle devint parfaite pour le caractère d'eſprit.

J'ai déjà parlé d'une fée qui étoit intime amie de la princeſſe; elle ne paſſoit guère de jour ſans venir la voir, & ne la voyoit point ſans lui faire de nouvelles offres de ſervices, mais toujours inutilement; le déſintéreſſement de l'une égaloit la généroſité de l'autre. La fée, un ſoir, ne put s'empêcher de faire des reproches à ſon amie: Songez-vous lui dit-elle, combien vous m'offenſez? Je ſais que votre façon de penſer vous met au-deſſus de tout ce que je

puis

puis vous offrir ; mais l'amitié ne devroit-elle pas vous porter à me laisser jouir au moins une fois du plaisir de m'employer pour vous ? Vous me mettez au point de mépriser mon pouvoir, quand vous me faites sentir qu'il vous est inutile. Eh bien! ma divine, interrompit la princesse (c'est ainsi qu'elle appeloit la fée,) puisque vous croyez ne pouvoir me prouver les bontés que vous avez pour moi, qu'en mettant votre puissance en jeu, satisfaites-vous, en faisant quelque chose pour ma petite. Voilà parler, dit la fée; allons, volontiers, dès aujourd'hui, si vous le souhaitez, je la rendrai belle comme le plus beau jour. Non pas, s'écria la princesse, son caractère n'est pas encore assez assuré pour lui faire un présent si dangereux. Que savons-nous, ma divine, peut-être jusqu'à présent Nabotine ne doit-elle son bon esprit qu'à sa laideur? Eh bien! répondit la fée, commençons par éprouver ses sentimens; voyons si son cœur est véritablement bon. J'y consens, dit la princesse. Les deux amies se séparèrent, & la fée ne tarda pas à exécuter ce projet; mais elle résolut, en même temps, d'éprouver jusqu'où pouvoit aller l'amitié de la princesse pour sa filleule. Dès le lendemain,

elle revint la voir accompagnée d'une de ſes élèves, à-peu-près de l'âge de Nabotine; mais d'une beauté, d'une politeſſe, & d'un eſprit ſi admirables, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil. Chaque fois qu'on lui diſoit qu'elle étoit jolie, elle faiſoit une grande révérence, rougiſſoit, & baiſſoit les yeux. Dès l'âge de ſix mois, elle avoit pris l'habitude de baiſer la main quand on lui donnoit du bombon. Elle n'avoit encore que huit ans, qu'elle avoit déjà écrit vingt volumes de l'hiſtoire des fées qu'on avoit imprimés, dont elle préſenta un exemplaire à la princeſſe. On prétend, (car cette hiſtoire eſt toute récente) on prétend, dis-je, que cette petite perſonne brille aujourd'hui dans Paris ſous le nom de Thémire (1)

---

(1) Dans une lettre de M. Coypel à une de ſes amies, on trouve le portrait qui ſuit. „ Les modernes diſent donc que Thémire eſt l'image de leur divine Deshoulières ? Pour moi je dis que, grâces à Dieu, Thémire ne reſſemble qu'à Thémire. Thémire a une imagination ſi prodigieuſe, qu'il ne falloit pas moins que ſa prodigieuſe raiſon pour la règler. Or, mademoiſelle Sapho avoit beaucoup d'imagination, mais de la raiſon ... zeſt ! Madame Deshoulières avoit peut-être beaucoup de raiſon; mais eût-elle imaginé *Boca* ? Je vous le demande. Vous voyez bien que j'ai raiſon, moi, de vous dire que Thémire ne reſſemble qu'à Thémire. D'ailleurs, Thémire eſt incom-

& l'on aſſure que le Boca qu'elle vient de mettre au jour, & la Javotte qui paroîtra bientôt, ne peuvent être comparés qu'à la princeſſe Violette, à la petite Roſette, au prince Babillard, & à quelques autres ouvrages de même main, dont on connoît l'excellence; mais ne nous écartons pas de notre ſujet.

L'aimable élève de la fée charma la princeſſe. Elle lui récita des fables, joua la comédie, danſa, chanta ſi bien, qu'il y avoit de quoi en être tranſporté. On fit venir Aglaé pour jouer avec elle. Mie Tonton

---

parable pour les ſentimens. Dans les grandes occaſions, la raiſon de Thémire ſeroit capable d'aimer les perſonnes que ſon cœur déteſteroit; & ſon eſprit arrangeroit ſi bien tout cela, que le diable, ou qui pis eſt, une femme, ne démêleroit pas ſi c'eſt le cœur ou la raiſon qui aime. Enfin, pour vous achever le portrait de Thémire, ſon caractère eſt ſi doux, que, dans toutes les petites tracaſſeries de ſociété, elle fait ſes efforts pour ſe perſuader que le tort eſt de ſon côté, & c'eſt toujours la raiſon qui domine ".

Madame le Marchand, dont M. Coypel a voulu tracer le portrait, méritoit, à beaucoup d'égards, les éloges qu'il lui donne. Elle eſt auteur de *Boca*, conte imprimé dans le 18e. vol. de ce recueil; c'eſt le ſeul ouvrage qui nous ſoit reſté de cette dame. Voyez les notices, *verbo* le Marchand.

lui mit sa robe neuve, c'est-à-dire, une robe qu'on venoit de lui faire d'un morceau de l'étoffe de la queue de l'habit de nôce de sa marraine. La pauvre petite créature parut bien contente d'abord, de voir une demoiselle si jolie & si parée, qui venoit, disoit-on, pour lui rendre visite; elle lui fit une profonde révérence que l'autre lui rendit avec tant de grâce, que Nabotine en fit une seconde pour essayer de la faire aussi bien que la belle demoiselle, laquelle étoit trop bien élevée pour demeurer en reste. Elle repartit d'une autre, encore audessus de la première; notre petite, qui en fut émerveillée, en essaya une nouvelle; la troisième ne réussit pas mieux, & la belle demoiselle alloit toujours en augmentant de grâces. Il se fit bien une centaine de révérences, de part & d'autre; & peut-être en eussent-elles fait jusqu'au soir, si la bonne fée & la princesse, après avoir ri de ce petit combat de politesses, ne leur eussent ordonné de s'asseoir. La petite demoiselle se plaça dans un joli sauteuil bien bas, au grand plaisir de Nabotine, qui pria mie Tonton de lui donner un tabouret, sous prétexte d'être plus respectueusement devant la fée; mais j'ai su de bonne part, que c'est

qu'elle avoit remarqué qu'ils étoient beaucoup plus hauts que les fauteuils, & en vérité on devoit bien lui pardonner cette innocente ruse; car la petite demoiselle étoit si jolie & si brave, que Nabotine auroit eu besoin de bien d'autres secours que ceux des tabourets. Dès qu'elle fut juchée sur le sien, elle étala sa robe du mieux qu'il lui fut possible, pour faire paroître l'étoffe dans tout son avantage. La petite demoiselle qui s'en apperçut, & qui eut compassion d'une foiblesse si excusable, chiffonna la sienne sans affectation; car les personnes bien nées sont quelquefois embarrassées, &, pour ainsi dire, honteuses de la trop grande supériorité qu'elles ont sur les autres; soit par les avantages de l'esprit, soit par les dons de la fortune; & prennent, dans ces occasions, autant de soin pour modérer l'éclat qui les suit, que les autres s'en donnent pour emprunter de faux brillans. Aglaé ne s'apperçut que trop d'une politesse si délicate; elle en rougit, & son plus grand dépit fut de sentir que la petite demoiselle l'emportoit encore sur elle, du côté du sentiment. La malheureuse enfant n'avoit pas compté là-dessus; bien au contraire, en la voyant si belle & si parée, elle s'étoit figu-

rée que ce devoit être un enfant gâté; & ſi elle ne s'étoit pas ſenti le cœur bien gros en l'abordant, c'eſt qu'elle comptoit bien avoir ſa revanche dans la converſation; & qu'enfin elle s'étoit dit à elle-même, peut-être ſera-t-elle auſſi mortifiée de m'entendre, que je le ſuis de la voir. Leur converſation ne fut pas fort animée; l'embarras de Nabotine allant toujours en augmentant, ſuffiſoit pour la rendre plus ſilencieuſe qu'à l'ordinaire, & le déſir de ſurmonter cet embarras, acheva de lui ôter l'uſage de la parole; car il ſuffit d'avoir envie de bien dire, pour ne plus rien dire du tout. On rêve longtemps pour trouver quelque choſe de joli; honteux d'avoir rêvé, on rêve de nouveau au moyen de réparer ſa faute, & s'il arrive, par haſard, qu'on trouve à force de rêver quelque choſe de bon, on eſt étonné que ce quelque choſe ſoit venu trop tard, & que la converſation ait changé de matière pendant que l'on rêvoit. La belle demoiſelle qui remarqua encore l'embarras de Nabotine, ſe garda bien de la mortifier en l'attaquant de converſation, & fit ſemblant de rêver auſſi: enfin, l'heure de la ſéparation arriva; la fée leva le ſiége. Nabotine reſpiroit; mais elle ne ſavoit pas en-

core tous ſes malheurs. La fée dit à la princeſſe qu'elle alloit faire un voyage de deux jours, & qu'elle la prioit de garder chez elle ſa petite amie. La princeſſe ne demandoit pas mieux. Quel coup de poignard ! Il fallut en paſſer par-là cependant : ce ne fut pas ſans pleurer beaucoup : mais, pour comble de malheur, on penſe bien qu'il fallut pleurer en cachette, & faire ſemblant d'être la plus contente du monde devant la bonne marraine qui ne ceſſoit de louer la petite demoiſelle, & qui la prit, en effet, ſi fort en amitié, que c'étoit de quoi faire étouffer l'infortunée Nabotine. Enfin la fée, au bout de deux jours, vint revoir la princeſſe, & redemander ſa chère élève. Quelle joie pour notre pauvrette ! Elle reprit l'uſage de la parole, ſe mit à faire l'éloge de ſa petite rivale, avec autant de grâce & de vivacité, pour le moins, qu'un académicien fait celui d'un mort dont il va remplir la place. Raillerie à part, elle parla ſi joliment, que la princeſſe & la fée furent ſurpriſes ; & la belle enfant eut beſoin de tirer ſon petit miroir de ſa poche, pour n'être pas jalouſe en ce moment d'Aglaé. Hélas ! la joie de cette dernière fut auſſi courte qu'elle avoit été vive ; elle vit ſa marraine répan-

dre des larmes, en embraſſant la petite perſonne ! La fée dit à ſon amie qu'elle étoit au déſeſpoir de lui cauſer du chagrin, en la privant ſi-tôt de cette aimable enfant, mais que malheureuſement elle ne pouvoit la lui laiſſer qu'à une condition, qui peut-être ne lui conviendroit pas. Eh ! quelle eſt cette condition, interrompit vivement la princeſſe ? Il n'y a rien que je ne donnaſſe pour pouvoir la garder avec moi. Dites, ma divine, dites. Donnez-moi Nabotine à ſa place, répondit la fée. Adieu, ma chère enfant, s'écria la bonne dame en embraſſant la jolie demoiſelle, & en la remettant entre les mains de ſon amie ; emmenez la promptement, ma divine. Nabotine, à ces mots, ſe ſentit preſſée d'un mouvement de reconnoiſſance ſi violent, qu'elle en perdit l'uſage des ſens, & tomba évanouïe aux pieds de ſa marraine. Les larmes vinrent aux yeux de la fée qui partit ſur-le-champ, ne voulant pas ſe laiſſer attendrir davantage, pour être en liberté de ſuivre ſon projet. La princeſſe appela Tonton pour venir au ſecours de Nabotine, qu'on porta dans ſon lit, ſans qu'elle fût revenue encore de ſon évanouiſſement.

On s'imagine bien que la générosité ſeule

avoit hâté la réponse de la princesse, car réellement son amitié étoit partagée entre ces deux petites personnes. Cette même générosité lui fit employer tous ses soins pour secourir sa filleule qui, enfin, ouvrit les yeux & reprit l'usage de ses sens, mais toutefois sans pouvoir recouvrer celui de la parole, tant son saisissement avoit été grand. Elle ne put faire autre chose que de prendre les mains de la princesse, qu'elle baisa mille fois, & qu'elle mouilla si fort de ces pleurs de reconnoissance, qu'on aime tant à répandre & à exciter, que Tonton fut obligée d'aller chercher une serviette fine pour les essuyer : cependant, la parole ne revenoit point à Nabotine, & la princesse fut obligée d'envoyer prier la fée de venir la lui rendre. Elle arriva bientôt; & trouvant une petite fille muette, elle s'écria : Sur ma baguette, voilà la chose du monde la plus singulière ! Elle jugea en fée d'esprit, que la présence de son amie pourroit être un obstacle à la guérison de la malade, par l'émotion qu'elle lui causoit; elle la pria de se retirer, & resta seule avec Aglaé, à qui elle fit avaler une dose de lait de femme, qu'elle avoit apporté dans un petit flacon d'or. Le remède eut un prompt effet, Aglaé parla : Ah ! ma-

dame ! s'écria t-elle, que ne vous dois-je point ? Quelle peine de ne pouvoir parler, & d'avoir tant de remerciemens à faire ! La fée fut très-satisfaite de ce début. Soulagez-vous, dit-elle, ma pauvre enfant, parlez tant qu'il vous plaira, je ferai charmée de vous entendre, si vous continuez sur le même ton. Hélas, madame, interrompit la petite, j'ai bien recouvré, grâce à vous, l'usage de ma langue; mais où trouver des termes pour exprimer ce que je sens ? Eh, par pitié, vous qui êtes si puissante, aidez-moi à vous dire tout ce que je voudrois que vous eussiez la bonté de redire à la bonne princesse; car je mourrai, si elle ignore les sentimens de reconnoissance dont je ne sais pas les mots : non, je ne vous expliquerai jamais bien tout cela, & je serois encore plus embarrassée avec elle, car j'ai remarqué qu'autant elle se plaît à me donner occasion de lui faire des remerciemens, autant s'ennuie-t-elle à les entendre. Elle me dit toujours : Aglaé, voilà qui est bien, je vous entends : cependant, en vérité, madame, il n'est pas possible que cela puisse être, quoiqu'elle ait bien de l'esprit; ou bien si elle m'entend, pourquoi ne pas me laisser le aisir de parler ?

En cet endroit, les sanglots interrompirent Nabotine, pour quelque temps; & puis se tournant vers la fée : Madame, lui dit-elle, devinez-moi...... devinez-moi, madame, si vous voulez que je vive. La fée attendrie, assura Nabotine qu'elle la devinoit à merveille, & la pria de se calmer en lui promettant d'aller sur-le-champ rendre un compte exact à la princesse de tout ce qu'elle croyoit ne pouvoir expliquer. Elle voulut sortir, mais la petite la rappela : Madame, madame, tenez, tenez, dites encore à la bonne princesse que je voudrois de tout mon cœur aimer quelque chose passionnément, passionnément, mais absolument passionnément, pour pouvoir lui prouver que je l'aime encore plus que passionnément, en m'en détachant pour l'amour d'elle. Doucement, interrompit la fée, pensez-vous bien à ce que vous dites? Vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer passionnément. Croyez-moi, ne faites point ce souhait, peut-être trouveriez-vous la chose plus difficile que vous ne pensez. Moi? madame, s'écria la petite fille : ah! pour qui me prenez-vous? Que je suis malheureuse! Elle se prit à pleurer si amèrement, que la fée lui promit de la satisfaire, en

assurant la princesse qu'elle ne désiroit rien tant que d'avoir occasion de lui faire quelque grand sacrifice.

On pense bien que cette bonne dame fut très-contente d'apprendre quels étoient les sentimens de Nabotine; & je pense moi que j'ennuyerois à la fin, si je voulois rapporter tout ce qui se passa de touchant & de pathétique quand elles se revirent.

La petite personne eut bientôt repris ses forces. La fée, qui en étoit extrêmement satisfaite, lui fit présent d'un petit chien le plus joli du monde, qui se nommoit Finfin. Son corps étoit couleur de rose & argent, ses oreilles vertes; il dansoit plusieurs danses admirablement bien; mais celle dans laquelle il se surpassoit, c'étoit le menuet figuré. D'ailleurs, il avoit tous les autres talens de chien qu'on peut désirer. Il est facile de comprendre combien Nabotine en fut émerveillée; tout autre chien que lui fût mort dès le premier jour, tant il répéta de fois ses danses & ses autres tours; tantôt c'étoit pour amuser la princesse qu'elle les lui faisoit recommencer, puis après c'étoit pour mie Tonton, puis encore pour elle toute seule, puis elle alloit le coucher, puis elle le réveilloit, puis elle

vouloit refaire ſon petit lit, qui n'étoit jamais aſſez bien fait, & qu'elle refit tant, tant & tant, qu'elle en fut fatiguée. Sa laſſitude hâta une envie de dormir, que la joie d'avoir un petit chien eût ſans doute éloignée. Mais, qui fut réveillée auſſitôt que le jour ? Ce fut Nabotine; & je laiſſe à penſer ſi Finfin dormit plus longtemps qu'elle. Il parut encore plus aimable le lendemain; & pour tout dire, chaque jour Aglaé découvroit en lui de nouvelles perfections, chaque jour elle l'aimoit davantage.

Un ſoir qu'elle le careſſoit de tout ſon cœur, en préſence de la princeſſe, elle s'écria avec vivacité : En vérité, Finfin, je n'aime rien tant que toi; oui, mon chien, oui, mon petit chien, je n'aime rien tant que toi, & tu peux m'en croire. La princeſſe la regarda, ſourit : Nabotine s'en apperçut, réfléchit, rougit, baiſſa les yeux, puis laiſſa aller ſon petit chien. Elle fut rêveuſe toute la ſoirée, & ne ſoupa point. La princeſſe, qui n'avoit point entendu de fineſſe au ſourire qui lui étoit échappé, la crut indiſpoſée, & lui ordonna d'aller ſe coucher. Elle ſe leva en faiſant une révérence plus baſſe que de coutume, ſans oſer lever les yeux ſur ſa bonne marraine, ni les baiſ-

ſer ſur ſon chien qu'elle laiſſa dans la chambre. La princeſſe étonnée la rappela, en lui diſant qu'il falloit qu'elle fût bien ſérieuſement indiſpoſée, pour oublier Finfin qu'elle aimoit tant; elle lui ordonna de l'emporter. La petite prit ce diſcours pour un nouveau reproche, & ſe trouva ſi confuſe, qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir la bouche. Tremblante, elle revint à petits pas, fit encore une révérence plus profonde, toujours baiſſant les yeux qui commençoient à s'humecter : elle prit doucement Finfin ſans le baiſer, & alla ſe mettre au lit; mais à peine mie Tonton eut-elle fermé la porte de ſa chambre, que notre pauvre enfant ſe mit à pleurer de toutes ſes forces : elle avoit beau ſe rendre témoignage à elle-même, qu'elle n'avoit pas eu deſſein de mettre la princeſſe en jeu, quand elle avoit dit à Finfin qu'elle n'aimoit rien tant que lui, ce ſourire terrible ſe préſentoit toujours à ſon imagination comme un reproche épouvantable : elle s'échauffa la tête pour ſonder ſi en effet elle n'aimoit pas aſſez ſon chien pour que la princeſſe eût lieu d'être jalouſe. L'agitation où elle étoit l'empêcha de pouvoir porter aucun jugement raiſonnable. La crainte d'être ingrate lui

fit croire qu'elle l'étoit en effet; & pour comble de malheur, elle s'avisa de se demander à elle-même si elle auroit la force de perdre son toutou pour plaire à la princesse. Cette idée la fit tressaillir; elle frémit d'avoir tressailli, & se regarda comme un petit monstre d'ingratitude. Elle se mit à pleurer de nouveau. Enfin, pour achever de lui tourner la tête, Finfin vint lécher ses pleurs; elle le repoussa; il revint, elle le mit à terre, il sauta sur son lit; il lui fit tant de caresses, &, malgré qu'elle en eut, elle y fut si sensible, qu'elle prit la résolution de le perdre le lendemain, car elle ne voyoit que ce moyen pour s'empêcher de l'aimer trop. Une petite vanité qu'excita en elle ce généreux projet, la tranquillisa, pour quelques momens, assez pour permettre au sommeil de s'emparer d'elle. Comme elle ne s'étoit endormie qu'au milieu de la nuit, elle ne s'éveilla qu'à la pointe du jour, & son premier mouvement fut d'appeler Finfin. Mais que ce premier mouvement eut un cruel retour! Et que devint-elle, quand elle se souvint qu'elle avoit pris la résolution de le perdre? Elle se mit à se promener dans sa chambre à grands pas, autant que la petitesse de ses

jambes pouvoit le lui permettre. Elle alloit rêver dans un petit coin; puis elle s'en retiroit pour en aller chercher un autre. Enfin, après bien des combats, elle se détermina; elle alla prendre tout doucement la clef de la porte du jardin dans la chambre de mie Tonton, & sortit avec Finfin sur lequel elle n'osoit plus jeter les yeux, & qu'elle menoit en lesse, parce qu'elle craignoit même de le toucher. Finfin, à tout moment, au lieu de la suivre, s'arrêtoit, & retournoit la tête du côté du château; témoignant, par mille petites façons gentilles, qu'il vouloit y revenir. C'étoit autant de coups de poignard pour Nabotine. Il lui vint en pensée que peut-être faisoit-elle mal de le perdre sans en avoir demandé la permission à la princesse, que le petit chien amusoit quelquefois. Ne seroit-il pas mieux, disoit-elle, de le garder dans cette seule intention, & de tâcher de ne le guère aimer? Car enfin, si ce pauvre petit a le bonheur de la divertir..... Ah! reprenoit-elle, je ne dis cela que parce que je ne me sens pas le courage de l'abandonner; mais aussi, si la princesse me demande pourquoi je l'ai perdu, que répondrai-je? Oserai-je lui dire que je craignois de l'aimer mieux?...

Fi donc, difoit-elle; quelle affreufe penfée!... feroit-il poffible qu'un chien?... Mais pourquoi penferois-je que je fuis ingrate, fi je ne l'étois pas en effet? O ciel! que je fuis malheureufe! Non, je vois bien que je ne ferai bien affurée d'aimer comme il faut la princeffe, que lorfque je me ferai défaite du malheureux Finfin. Alors elle fe mit à courir pour tâcher de fe débarraffer plutôt d'un objet dont elle ne pouvoit plus foutenir la vue; mais elle ne put aller bien loin; elle tomba de foibleffe n'ayant point foupé, & encore moins déjeûné. Finfin, que la langueur de Nabotine mit en liberté, s'éloigna d'elle fans qu'elle s'en apperçut, & revint, peu de temps après, marchant fur les deux pattes de derrière, & tenant dans celles de devant la plus belle pêche qu'il lui préfenta. Ce trait, de la part d'un chien dont il falloit fe féparer, penfa la faire mourir d'attendriffement, elle mangea par raifon, car elle fentoit bien que fi elle ne cherchoit à fe foutenir, il ne lui feroit plus poffible d'aller plus loin, ni même de revenir fur fes pas. Quand elle eut un peu repris fes forces, elle fe trouva plus embarraffée que jamais. Quoi! difoit-elle, eft-ce là comme je vais récompenfer

le ſervice que Finfin vient de me rendre? il vient de me ſauver la vie, & je vais l'abandonner! Eſt-il une petite fille plus malheureuſe que moi! Il faut que je devienne ingrate, ſi je veux paroître reconnoiſſante. Encore, mon cher petit ami, ſi je pouvois te mettre entre les mains de quelqu'un qui prît ſoin de toi!... Dans le temps qu'elle parloit ainſi, il paſſa près d'elle une bonne vieille toute courbée. Aglaé crut avoir trouvé ſon affaire. Ecoutez, écoutez, dit-elle, ma bonne mère. Quoi, répondit la vieille, qu'y a-t-il? Voudriez-vous, lui cria Aglaé, voudriez-vous?... Elle n'eut pas la force d'achever. (ce qui impatienta la vieille). Finirez-vous, petite fille, voudriez-vous? voudriez-vous? Quoi! Mon petit chien, répondit Nabotine en pleurant. Oui vraiment, répliqua la vieille, nous avons bien à faire de chien! on s'attache trop à ces petits animaux-là. Hélas! cela n'eſt que trop vrai, s'écria la pauvre petite.... J'ai vu, dit la vieille, dans mon village, un enfant aſſez dénaturé pour ne vouloir jamais laiſſer écorcher ſon roquet pour ſauver la vie de ſon père. Une fée avoit dit que ſi on appliquoit la peau de ce vilain animal ſur ſa poitrine, il guériroit

infailliblement d'une goutte remontée, dont il mourut. Juſte ciel, s'écria Nabotine! Ah! madame; prenez mon chien, prenez-le, vous le perdrez ſi vous voulez, mais ſauvez-moi la douleur de le perdre moi-même. Et non, vraiment, repartit durement la vieille; vous êtes bien délicate! Cherchez vos valets. Allez, toute petite que vous ſoyez, vous êtes aſſez grande pour perdre un chien. La vieille n'en dit pas davantage & paſſa ſon chemin.

En vérité, je ne ſais pas ſi ceux qui liront ceci, me reſſemblent; mais pour moi j'ai le cœur ſi ſerré de la ſituation de Nabotine, que peu s'en faut que je ne quitte la plume. Qu'on me diſpenſe au moins de rapporter ici ſes nouvelles lamentations, & qu'on trouve bon que je diſe tout d'un coup, qu'elle fit rencontre d'un vieillard qui lui parut plus accommodant que la vieille, & auquel elle fit la même propoſition. Elle n'en fut pas ſi mal reçue, & ce fut avec beaucoup de douceur qu'il refuſa de ſe charger de Finfin, en lui repréſentant qu'il avoit déjà eu deux chiens qui avoient été la ſource de ſes malheurs : que l'un avoit cauſé la mort de ſa femme, en lui faiſant faire une chûte dans le temps de ſa dernière

grosseſſe; & que le ſecond avoit communiqué à ſes enfans une gale venimeuſe qui les avoit tous fait périr. Vous jugez bien, ajouta le vieillard en la quittant, que cela ne me donne pas le déſir d'en avoir un troiſième. Adieu, ma pauvre enfant, croyez-moi, perdez votre chien, tout gentil qu'il puiſſe être; ou craignez, en le gardant, qu'il n'arrive quelque triſte aventure à ceux qui vous intéreſſent, ou peut-être à vous même. A ces mots, le vieillard diſparut, & Nabotine s'écria : Voilà donc l'arrêt prononcé? rien ne doit plus me retenir. Va, malheureux Finfin, deviens ce que tu pourras; mais attends, reprit-elle; nous ne ſommes pas encore aſſez loin; tu pourrois revenir au château.

Sous ce nouveau prétexte qui la ſéduiſit, elle retarda encore pour un moment cette cruelle ſéparation... Enfin ſon courage reprit le deſſus. Elle vit une barque au bord d'une petite rivière; elle y fit entrer Finfin, imaginant que le batelier, qui peut-être n'étoit pas loin, pourroit en prendre ſoin, ou le vendre à quelque grande dame qui ſeroit charmée d'avoir un ſi beau chien. Que dirai-je? Elle chercha à s'étourdir de ſon mieux; puis tout d'un coup, fermant

les yeux & ſe bouchant les oreilles, elle ſe mit à courir de toute ſa force, craignant d'entendre la voix de Finfin, & de revoir ſans lui le chemin qu'elle venoit de faire avec lui. Cette précaution l'empêcha de s'appercevoir d'un grand trou dans lequel elle tomba.

S'en étant retirée, elle alla triſtement ſe remettre dans ſon lit : y dormit-elle ? Le cœur répond à la queſtion.

Mie Tonton vint ouvrir la porte de ſa chambre dans ce moment, & lui dit qu'elle l'avoit laiſſée dormir longtemps, vu ſa petite indiſpoſition. Elle lui demanda de ſes nouvelles de la part de la princeſſe, en ajoutant qu'elle avoit été fort inquiète de ſa ſanté. Cette attention, de la part de la bonne marraine, toucha ſenſiblement Nabotine. Sa mie lui demanda ce qu'elle avoit fait de Finfin, qu'elle ne voyoit point. La petite fille ne put refuſer à ſon amour-propre & à ſa douleur, la flatteuſe conſolation d'apprendre à mie Tonton ce qu'elle en avoit fait, en la priant de lui garder le ſecret. La gouvernante, qui s'amuſoit fort avec le petit chien, & qui n'avoit de ſentiment qu'autant qu'il en faut pour ne pas être méchante, lui dit qu'elle étoit une

petite imbécille, & qu'elle alloit tout-à-l'heure le dire à la princeſſe : elle ſortit pour cet effet de la chambre à l'inſtant, ce qui ne fâcha point ſi fort Nabotine. Elle n'avoit demandé le ſecret à mie Tonton, que dans l'eſpérance qu'elle ne le garderoit pas. La princeſſe ne fut pas plutôt informée de ce qui s'étoit paſſé, qu'elle courut à la chambre de Nabotine. Elle penſa l'étouffer de careſſes ; il ſe paſſa entr'elles la ſcène la plus tendre.

La princeſſe vit l'après midi la fée, à laquelle elle voulut apprendre ce que l'on penſe bien qu'elle n'ignoroit pas ; &, pour la première fois, elle fit des demandes à ſon amie ; ſavoir, des joujoux pour Nabotine qui en eut bientôt de toute eſpèce, mais quoique la petite perſonne fût très-ſatisfaite d'elle-même, elle ne pouvoit oublier Finfin, & les joujoux lui étoient indifférens ; ce n'étoit que pour plaire à ſa marraine, qu'elle faiſoit ſemblant de s'en amuſer.

Un ſoir qu'il pleuvoit beaucoup, on entendit une petite voix charmante, qui crioit à la porte du château. « Eh ! par pitié, daignez „ m'ouvrir, je ſuis un pauvre enfant, que „ ſes parens viennent d'abandonner, & qui „ ne ſait où ſe loger „. La bonne princeſſe

fit ouvrir promptement, & commanda qu'on lui amenât ce petit malheureux. On lui obéit ſur le champ, & elle fut éblouïe; car en effet, l'amour même, ou plutôt l'amour tel qu'on le dépeint à l'opéra, n'eſt pas ſi beau que l'étoit cet enfant. Il fit les plus jolies révérences du monde à la princeſſe, qui lui demanda par quel haſard ſes parens l'avoient abandonné. Parce qu'ils ſont devenus trop pauvres pour me nourrir, répondit le bel enfant; ſi vous voulez ſeulement pour quelques jours, me faire la grâce de me ſouffrir ici, ils viendront ſûrement me chercher, s'ils peuvent amaſſer quelque choſe. Volontiers, dit la princeſſe, volontiers, mon petit ami, allons, qu'on lui donne à goûter, faites les honneurs, Nabotine; & traitez-le comme votre petit frère. Nabotine ne ſe le fit pas dire deux fois, car elle avoit le cœur bien bon; & toujours elle avoit déſiré d'avoir un petit frère. Elle ſe mit en quatre pour le bien recevoir, & au bout d'une demi-heure, ils s'appeloient déjà mon cher petit frère, ma chère petite ſœur. Le petite fille qui avoit ſouvent ouï dire: *ils s'aiment comme frère & ſœur*, crut qu'elle ne pourroit jamais aimer aſſez ſon petit frère. Quand le goûter

fut fini, ils jouèrent à mille petits jeux. Le bel enfant lui en apprit je ne ſais combien. Après le ſouper, il demanda à la petite fille ſi elle ſavoit danſer. Elle lui dit en ſoupirant, qu'elle avoit eu un petit chien qui lui avoit appris pluſieurs danſes, & que celle qu'elle aimoit le mieux, étoit le menuet figuré. Eh bien ! danſons-la, je la ſais auſſi, dit-il, cela amuſera madame la princeſſe. Le petit bon homme s'en acquita ſi parfaitement, que Nabotine fut obligée de convenir que Finfin n'en approchoit pas. L'heure de ſe coucher arriva ; & mie Tonton emmena le nouveau venu dans une petite chambrette proche de la ſienne. Nabotine le lendemain en s'éveillant, penſa, ainſi que d'ordinaire, à la perte de Finfin ; mais elle n'y penſa pas ſi long-temps ; & l'idée du petit frère chaſſa celle du petit chien. Cela eſt plaiſant, diſoit-elle ; ce que c'eſt que de s'appeler frère ! Je penſai mourir de chagrin quand la princeſſe retint ici la petite demoiſelle, & je ſuis charmée qu'elle ait reçu le bel enfant, qui eſt encore plus beau qu'elle, & qui n'a pas moins d'eſprit; il faut qu'il ait un bon petit cœur pour me faire tant d'amitié, car il me ſemble que je ſuis bien laide pour être ſa ſœur. Oui, ajouta-t-elle

ajoute-t-elle avec chagrin, en se regardant dans le miroir ; (ce qui ne lui étoit pas ordinaire) oui, j'enlaidis tous les jours ; & sur-tout depuis hier matin, cela est augmenté de moitié. En vérité, je ne puis être trop reconnoissante de la tendresse qu'il me témoigne ; car, comme dit ma mie Tonton, ce n'est pas pour mes beaux yeux.

Ces petites réflexions furent interrompues par l'arrivée du petit bon-homme, que la gouvernante amena souhaiter le bon jour à sa petite sœur. Après lui avoir baisé la main, il voulut l'embrasser ; mais Nabotine en rougissant, l'en empêcha. Quoi donc ! dit le bel enfant, est-ce qu'on ne baise pas son petit frère ? Y a-t-il du mal à cela ? Non pas, que je sache, répondit la petite, embarrassée... Je ne sais pas trop pourquoi je ne le veux pas... Attendez, pardonnez-moi, pardonnez-moi, il est bien vrai qu'on peut embrasser son frère, mais vous êtes garçon... Non, ce n'est pas-là ce que je veux dire. Oh bien, tenez, il faudra demander à ma maraine ; je ne saurois décider cela toute seule. La petite conversation n'alla pas plus loin : on les mena tous deux dans l'appartement de la princesse, qui s'en amusa beaucoup toute la

journée. Nabotine alloit toujours aimant de plus en plus ſon petit frère. Un matin qu'elle s'étoit éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, elle s'aviſa de ſe faire un reproche de ce qu'elle ne penſoit plus à Finfin, elle s'en demanda tant la raiſon, qu'elle vint à s'appercevoir que c'étoit depuis qu'elle avoit pris ſon petit frère en amitié. Quoi donc, dit-elle, ſi j'allois l'aimer plus que je n'ai aimé Finfin! Il faudroit peut-être encore y renoncer pour la princeſſe? Non, il ne faut pas l'aimer tant. Hélas! ſi la fée m'alloit dire qu'il faut l'abandonner pour prouver mon amitié à ma maraine, que deviendrois-je?... Voyons un peu s'il feroit poſſible que je vinſſe à l'aimer autant que j'ai aimé mon chien? A-t-il les yeux auſſi beaux que Finfin? Bon, ſans doute, la belle comparaiſon, des yeux d'un chien à ceux d'un petit frère! Finfin avoit le plus joli muſeau!... Oui, mais qu'eſt-ce qu'un muſeau en comparaiſon d'un viſage! Finfin étoit couleur de roſe & d'argent; eh bien n'a-t-il pas les cheveux d'argent, & les joues couleur de roſe? Les pattes de Finfin étoient fines, mais des mains ſont bien plus jolies.... Allons, allons; il faut que je ſonge à ne le pas tant aimer, peut-être ſi

je l'aime moins, il reſtera toujours ici. Toujours ! Hélas ! ſi ſes parens alloient venir le redemander ! Ah ! s'ils pouvoient ne rien amaſſer !

C'eſt ainſi que notre pauvre petite appeloit l'amour, en voulant fuir l'amitié. Tant il eſt vrai qu'il n'eſt rien de ſi dangereux que le ſcrupule pouſſé trop loin !

Nabotine ne fut pas long-temps ſans prendre des alarmes, & elle en prit de ſi fortes, qu'elle n'oſa de toute la journée regarder ſon petit frère. La princeſſe craignit que la jalouſie n'en fût cauſe ; & pour s'en aſſurer, elle dit à la petite fille, qu'elle avoit deſſein de retenir toujours le bel enfant près d'elle, quand même ſes parens le redemanderoient : Nabotine répondit avec un embarras ſi grand, qu'il confirma le ſoupçon de la princeſſe. La fée arriva dans cet inſtant. Son amie l'ayant priée de ſonder les ſentimens de ſa filleule, elle l'emmena dans ſa chambre, & lui demanda pourquoi elle ne paroiſſoit pas contente de la réſolution que la princeſſe avoit priſe de garder ſon petit frère ? Madame, dit Nabotine, diſpenſez-moi, de grâce, de vous en dire les raiſons, je ſuis trop honteuſe : dites plutôt trop jalouſe, interrompit la fée ; vous

voulez ſeule avoir l'honneur de plaire à la princeſſe, & vous prenez en averſion tous ceux... En averſion ! s'écria Nabotine ! en averſion !... Hélas ! plût au ciel que je le haïſſe... Achevez dit la fée. Eh ! Madame, ſi vous voulez bien m'en épargner la honte : vous devez deviner ce que j'ai à vous dire, vous qui devinez tout... Quoi ! interrompit la fée, craignez-vous de l'aimer trop ?... Je ne ſais pas comment vous expliquer cela, répondit Nabotine en pleurant, & en ſe jetant à ſes pieds ; mais, madame, je ne ſais ſi j'aurois le courage de le perdre comme j'ai perdu Finfin, en cas que je vinſſe à l'aimer. La fée fit un grand éclat de rire de la naïveté de la petite perſonne ; elle la releva en l'embraſſant... Vous riez, madame, interrompit-elle : ah ! plutôt demandez ce pauvre petit enfant à ma maraine ; emmenez-le dans votre beau château, qu'il y ſoit heureux ; & trouvez bon ſeulement que je vous en demande quelquefois des nouvelles. Non, non, s'écria la fée, les choſes ſe tourneront mieux que cela : approchez, ma chère amie ; c'eſt aſſez éprouver Aglaé ; il faut la rendre heureuſe : ſa reconnoiſſance eſt au plus haut point, puiſqu'elle réſiſte à l'amour. Venez, mon

petit coufin, donnez la main à Nabotine, & recevez-la pour époufe. Qu'eft-ce donc, que tout ceci ? dit la princeffe en entrant ; votre petit coufin ! Oui, répondit la fée : & ce petit coufin, tel que vous le voyez, a déjà joué plus d'un rôle ici ; vous l'y avez déjà vu fous la figure de Finfin. Ah ! mon pauvre Finfin, cria Nabotine, que je t'embraffe... Mais non, dit-elle, ce n'eft plus de même... La princeffe ne put s'empêcher de rire, ainfi que la fée qui après avoir appris à fon amie le dernier trait de fa filleule, voulut conclure le mariage; mais Nabotine s'excufa fur ce qu'elle étoit trop laide pour être la femme d'un fi beau petit monfieur, difant qu'à peine fe trouvoit-elle fupportable pour une fœur. Vous n'y penfez pas, lui dit la bonne fée, en lui préfentant un petit miroir garni de diamans ; regardez-vous. Qui fut bien furprife ? ce fut notre petite héroïne. Elle s'y vit la plus jolie du monde ; & fon premier mouvement fut de crier au bel enfant : ah ! regardez-moi, mon petit frère. Il ne fera point étonné de vous voir, interrompit la fée, il ne vous a point vue autrement ; j'avois charmé fes yeux. La princeffe fut moins furprife que fa filleule de ce changement ;

elle avoit trop d'efprit & favoit trop bien l'hiftoire des fées, pour ne pas prévoir que fon amie en viendroit là. Il n'eft pas difficile de s'imaginer que Nabotine, à laquelle on donna le nom de Brillante, fit à la fée le remerciement du monde le plus touchant. Elle y répondit par ces vers, qu'elle fit fur le champ.

Brillante, de vos agrémens
Ne faites point honneur à la féerie;
Retenez ceci, je vous prie:
Rien n'embellit comme les fentimens.



CONTES

DES

FÉES.

Par Mme. Leprince de Beaumont.

LE PRINCE CHÉRI.

CONTE.

IL y avoit une fois un roi qui étoit ſi honnête homme que ſes ſujets l'appeloient le roi Bon. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, un petit lapin blanc, que les chiens alloient tuer, ſe jeta dans ſes bras. Le roi careſſa ce petit lapin & dit : puiſqu'il s'eſt mis ſous ma protection, je ne veux pas qu'on lui faſſe du mal. Il porta ce petit lapin dans ſon palais, & il lui fit donner une jolie petite maiſon & de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut ſeul dans ſa chambre, il vit paroître une belle dame ; elle n'avoit point d'habit d'or & d'argent, mais ſa robe étoit blanche comme la neige, & au lieu de coëffure elle avoit une couronne de roſes blanches ſur la tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame, car ſa porte étoit fermée, & il ne ſavoit pas comment elle étoit entrée. Elle lui dit : je ſuis la fée Candide ; je paſſois dans le bois pendant que vous chaſſiez, & j'ai voulu ſavoir ſi vous

étiez bon, comme tout le monde le dit. Pour cela j'ai pris la figure d'un petit lapin, & je me ſuis ſauvée dans vos bras; car je ſais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes; & ſi vous m'aviez refuſé votre ſecours, j'aurois cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, & vous aſſurer que je ſerai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder.

Madame, dit le bon roi, puiſque vous êtes une fée, vous devez ſavoir tout ce que je ſouhaite. Je n'ai qu'un fils, que j'aime beaucoup, & pour cela on l'a nommé le prince Chéri: ſi vous avez quelque bonté pour moi, devenez la bonne amie de mon fils. De bon cœur, lui dit la fée; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puiſſant; choiſiſſez ce que voudrez pour lui. Je ne déſire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi; mais je vous ſerai bien obligé, ſi vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui ſerviroit-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il étoit méchant? Vous

ſavez bien qu'il ſeroit malheureux, & qu'il n'y a que la vertu qui puiſſe le rendre content. Vous avez bien raiſon, lui dit Candide; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui : il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de lui donner de bons conſeils, de le reprendre de ſes fautes, & de le punir s'il ne veut pas ſe corriger & ſe punir lui-même.

Le bon roi fut fort content de cette promeſſe, & il mourut peu de temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup ſon père, car il l'aimoit de tout ſon cœur, & il auroit donné tous ſes royaumes, ſon or & ſon argent pour le ſauver, ſi ces choſes étoient capables de changer l'ordre du deſtin. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies : & pour tenir ma parole, je viens vous faire un préſent. En même temps elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, & lui dit : gardez bien cette bague, elle eſt plus précieuſe que les diamants : toutes les fois que vous ferez une mauvaiſe action, elle vous piquera le doigt ; mais ſi, malgré

ſa piqûre, vous continuez cette mauvaiſe action, vous perdrez mon amitié & je deviendrai vòtre ennemie. En finiſſant ces paroles, Candide diſparut, & laiſſa Chéri fort étonné. Il fut quelque temps ſi ſage, que la bague ne le piquoit point du tout; & cela le rendoit ſi content qu'on ajouta au nom de Chéri qu'il portoit celui d'Heureux. Quelque temps après il fut à la chaſſe, & il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaiſe humeur; il lui ſembla alors que ſa bague lui preſſoit un peu le doigt; mais comme elle ne le piquoit pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. Et, en rentrant dans ſa chambre, ſa petite chienne Bibi vint à lui en ſautant, pour le careſſer; il lui dit: retire-toi, je ne ſuis pas d'humeur de recevoir tes careſſes. La pauvre petite chienne, qui ne l'entendoit pas, le tiroit par ſon habit pour l'obliger à la regarder au moins. Cela impatienta Chéri qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua, comme ſi c'eût été une épingle; il fut bien étonné, & s'aſſit tout honteux dans un coin de ſa chambre. Il diſoit en lui-même, je crois que la fée ſe moque de moi; quel grand mal ai-je fait de donner un coup de pied à un animal qui m'importune? A

quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ?

Je ne me moque pas de vous, dit une voix qui répondoit à la pensée de Chéri; vous avez fait trois fautes au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, & que vous croyez que les bêtes & les hommes sont faits pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal; & puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritoit pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais si c'étoit une chose raisonnable & permise, que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrois, à ce moment, vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire, ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. Chéri avoua sa faute & promit de se corriger; mais il ne tint pas sa parole: il avoit été élevé par une sotte nourrice qui l'avoit gâté quand il étoit petit. S'il vouloit avoir une chose, il n'avoit qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui

donnoit tout ce qu'il demandoit, & cela l'avoit rendu opiniâtre. Elle lui disoit aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il seroit roi un jour, & que les rois étoient fort heureux, parce que tous les hommes devoient leur obéir, les respecter, & qu'on ne pouvoit pas les empêcher de faire ce qu'ils vouloient. Quand Chéri avoit été grand garçon & raisonnable, il avoit bien connu qu'il n'y avoit rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avoit fait quelques efforts pour se corriger, mais il avoit pris la mauvaise habitude de tous ces défauts, & une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant; il pleuroit de dépit quand il avoit fait une faute; & il disoit: je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère & mon orgueil: si on m'avoit corrigé quand j'étois jeune, je n'aurois pas tant de peine aujourd'hui. Sa bague le piquoit bien souvent; quelquefois il s'arrêtoit tout court, d'autres fois il continuoit; & ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'elle ne le piquoit qu'un peu pour une légère faute; mais quand il étoit méchant, le sang sortoit de son doigt. A la fin, cela l'impatienta, & voulant être

mauvais tout à ſon aiſe, il jeta ſa bague. Il ſe crut le plus heureux de tous les hommes, quand il fut débarraſſé de ſes piqûres. Il s'abandonna à toutes les ſottiſes qui lui venoient dans l'eſprit; en ſorte qu'il devint très-méchant, & que perſonne ne pouvoit plus le ſouffrir.

Un jour que Chéri étoit à la promenade, il vit une fille qui étoit ſi belle, qu'il réſolut de l'épouſer. Elle ſe nommoit Zélie, & elle étoit auſſi ſage que belle. Chéri crut que Zélie ſe croiroit fort heureuſe de devenir une grande reine: mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté: ſire, je ne ſuis qu'une bergère; je n'ai point de fortune; mais, malgré cela, je ne vous épouſerai jamais. Eſt-ce que je vous déplais, lui demanda Chéri un peu ému? Non, mon prince, lui répondit Zélie, je vous trouve tel que vous êtes, c'eſt-à-dire fort beau; mais que me ſerviroit votre beauté, vos richeſſes, les beaux habits, les carroſſes magnifiques que vous me donneriez; ſi les mauvaiſes actions que je vous verrois faire chaque jour me forçoient à vous mépriſer & à vous haïr. Chéri ſe mit fort en colère contre Zélie, & commanda à ſes officiers de la conduire de force dans ſon palais. Il fut oc-

cupé toute la journée du mépris que cette fille lui avoit montré; mais, comme il l'aimoit, il ne pouvoit se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri il y avoit son frère de lait, auquel il avoit donné toute sa confiance: cet homme qui avoit les inclinations aussi basses que la naissance, flattoit les passions de son maître, & lui donnoit de fort mauvais conseils. Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin: le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvoit souffrir le mépris de Zélie, & qu'il étoit résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il falloit être vertueux pour lui plaire; ce méchant homme lui dit: vous êtes bien bon, de vouloir vous gêner pour une petite fille: si j'étois à votre place, ajouta-t-il, je la forcerois bien à m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, & qu'il seroit honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère qui seroit trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain & à l'eau; mettez la dans une prison, & si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourmens, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous serez déshonoré si l'on sait qu'une simple fille vous résiste; & tous

vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré si je fais mourir une innocente ? car enfin, Zélie n'est coupable d'aucun crime. On n'est point innocent quand on refuse d'exécuter vos volontés, reprit le confident : mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse, que d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect & de vous contredire. Le courtisan prenoit Chéri par son foible, & la crainte de voir diminuer son autorité, fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avoit donné envie de se corriger. Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, & de la maltraiter, si elle continuoit à refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignoit encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui, pour faire la débauche avec le roi; ils soupèrent ensemble, & ils eurent soin d'achever de troubler la raison de ce pauvre prince, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper ils excitèrent sa colère contre Zélie, & lui firent tant de honte de la foiblesse qu'il avoit eue pour elle, qu'il

se leva comme un furieux, en jurant qu'il alloit la faire obéir, ou qu'il la feroit vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri étant entré dans la chambre où étoit cette fille, fut bien surpris de ne la pas trouver, car il avoit la clef dans sa poche. Il étoit dans une colère épouvantable, & juroit de se venger sur tous ceux qu'il soupçonneroit de l'avoir aidée à s'échapper. Ses confidens, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère pour perdre un seigneur qui avoit été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avoit pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts, car il l'aimoit comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remercioit, ensuite il s'impatienta d'être contredit; & puis il pensa que c'étoit par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvoit des défauts, pendant que tout le monde lui donnoit des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour; mais, malgré cet ordre, il disoit de temps en temps que c'étoit un honnête homme, qu'il ne l'aimoit plus, mais qu'il l'estimoit malgré lui-même. Les confidens craignoient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, & ils crurent avoir trouvé une occasion

favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'étoit le nom de ce digne homme) s'étoit vanté de rendre la liberté à Zélie ; trois hommes corrompus par des présens, dirent qu'ils avoient ouï tenir ce discours à Suliman ; & le prince transporté de colère, commanda à son frère de lait d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ces ordres, Chéri se retira dans sa chambre ; mais à peine y fut-il entré que la terre trembla, il fit un grand coup de tonnerre, & Candide parut à ses yeux. J'avois promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils & de vous punir si vous refusiez de les suivre ; vous les avez méprisés, ces conseils : vous n'avez conservé que la figure d'homme, & vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel & de la terre. Il est temps que j'achève de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion par la colère, au loup par la gourmandise, au serpent en déchirant celui qui avoit été votre second père, au

taureau par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. A peine la fée avoit-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur, tel qu'elle l'avoit souhaité. Il avoit la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup & la queue d'une vipère. En même-temps il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine où il vit son horrible figure, & il entendit une voix qui lui dit : regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton ame est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. Chéri reconnut la voix de Candide, & dans sa fureur il se tourna pour s'élancer sur elle & la dévorer, s'il lui eût été possible; mais il ne vit personne, & la même voix lui dit, je me moque de ta foiblesse & de ta rage. Je vais confondre ton orgueil en te mettant sous la puissance de tes propres sujets.

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine il trouveroit du remède à ses maux, puisqu'il n'auroit point devant ses yeux sa laideur & sa difformité : il s'avançoit donc dans le bois; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avoit fait pour prendre les ours; en même

temps des chasseurs qui étoient cachés sur des arbres, descendirent, & l'ayant enchaîné le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnoître qu'il s'étoit attiré ce châtiment par sa faute, il maudissoit la fée, mordoit ses chaînes & s'abandonnoit à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisoit, il vit de grandes réjouissances; & les chasseurs ayant demandé ce qui étoit arrivé de nouveau, on leur dit que le prince Chéri, qui ne se plaisoit qu'à tourmenter son peuple, avoit été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre; car on le croyoit ainsi. Les dieux, ajouta-t-on, n'ont pu supporter l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyoient en profiter & partager son empire entr'eux : mais le peuple qui savoit que c'étoient leurs mauvais conseils qui avoient gâté le roi, les a mis en pièces, & a été offrir la couronne à Suliman, que le méchant Chéri vouloit faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, & nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume; car il est vertueux & va ramener parmi nous la paix & l'a-

bondance. Chéri ſoupiroit de rage en écoutant ce diſcours : mais ce fut bien pis, lorſqu'il arriva dans la grande place qui étoit devant ſon palais. Il vit Suliman ſur un trône ſuperbe, & tout le peuple qui lui ſouhaitoit une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avoit faits ſon prédéceſſeur. Suliman fit ſigne de la main pour demander ſilence, & il dit au peuple : J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'eſt pour la conſerver au prince Chéri ; il n'eſt point mort, comme vous le croyez ; une fée me l'a révélé, & peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il l'étoit dans ſes premières années. Hélas ! continua-t-il, en verſant des larmes, les flatteurs l'avoient ſéduit. Je connoiſſois ſon cœur, il étoit fait pour la vertu ; &, ſans les diſcours empoiſonnés de ceux qui l'approchoient, il eût été votre père à tous. Déteſtez ſes vices, mais plaignez-le, & prions tous enſemble les dieux qu'ils nous le rendent. Pour moi je m'eſtimerois trop heureux d'arroſer ce trône de mon ſang, ſi je pouvois l'y voir remonter avec des diſpoſitions propres à le lui faire remplir dignement.

Les paroles de Suliman allèrent juſqu'au cœur de Chéri. Il connut alors combien

l'attachement & la fidélité de cet homme avoient été ſincères, & il ſe reprocha ſes crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il ſentit calmer la rage dont il étoit animé, il réfléchit ſur tous les crimes de ſa vie, & trouva qu'il n'étoit pas puni auſſi rigoureuſement qu'il l'avoit mérité. Il ceſſa donc de ſe débattre dans ſa cage de fer, où il étoit enchaîné, & devint doux comme un mouton. On le conduiſit dans une grande maiſon (1) où l'on gardoit tous les monſtres & les bêtes féroces, & on l'attacha avec les autres.

Chéri, alors, prit la réſolution de commencer à réparer ſes fautes, en ſe montrant bien obéïſſant à l'homme qui le gardoit. Cet homme étoit un brutal, & quoique le monſtre fut fort doux, quand il étoit de mauvaiſe humeur, il le battoit ſans rime ni raiſon. Un jour que cet homme s'étoit endormi, un tigre, qui avoit rompu ſa chaîne, ſe jeta ſur lui pour le dévorer; d'abord Chéri ſentit un mouvement de joie, de voir qu'il alloit être délivré de ſon perſécuteur : mais auſſitôt il condamna ce mou-

(1) Ménagerie.

vement, & ſouhaita d'être libre. Je rendrois, dit-il, le bien pour le mal, en ſauvant la vie de ce malheureux. A peine eut-il formé ce ſouhait, qu'il vit ſa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme qui s'étoit réveillé, & qui ſe défendoit contre le tigre. Le gardien ſe crut perdu lorſqu'il vit le monſtre, mais ſa crainte fût bientôt changée en joie : ce monſtre bienfaiſant ſe jeta ſur le tigre, l'étrangla & ſe coucha enſuite aux pieds de celui qu'il venoit de ſauver. Cet homme, pénétré de reconnoiſſance, voulut ſe baiſſer pour careſſer le monſtre qui lui avoit rendu un ſi grand ſervice; mais il entendit une voix qui diſoit : *une bonne action ne demeure jamais ſans récompenſe*, & en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ſes pieds. Chéri, charmé de ſa métamorphoſe, fit mille careſſes à ſon gardien qui le mit entre ſes bras & le porta au roi auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien, & Chéri ſe fût trouvé heureux dans ſa nouvelle condition, s'il eut pu oublier qu'il étoit homme & roi. La reine l'accabloit de careſſes; mais, dans la peur qu'elle avoit qu'il ne devînt plus grand qu'il n'étoit, elle conſulta ſes médecins qui lui
dirent

dirent qu'il ne falloit le nourrir que de pain & ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mouroit de faim la moitié de la journée ; mais il falloit prendre patience.

Un jour qu'on venoit de lui donner fon petit pain pour déjeûner, il lui prit fantaifie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans fa gueule, & marcha vers un canal qu'il connoiffoit, & qui étoit un peu éloigné, mais il ne trouva plus ce canal, & vit à la place une grande maifon, dont les dehors brilloient d'or & de pierreries. Il y voyoit entrer une grande quantité d'hommes & de femmes, magnifiquement habillés : on chantoit, on danfoit dans cette maifon, on y faifoit bonne chère ; mais tous ceux qui en fortoient, étoient pâles, maigres, couverts de plaies & prefque tout nuds, car leurs habits étoient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tomboient morts en fortant, fans avoir la force de fe traîner plus loin ; d'autres s'éloignoient avec beaucoup de peine ; d'autres reftoient couchés contre terre, mourant de faim ; ils demandoient un morceau de pain à ceux qui entroient dans cette maifon, mais ils ne les regardoient pas feulement. Chéri s'ap-

procha d'une jeune fille qui tâchoit d'arracher des herbes pour les manger ; touché de compaſſion, le prince dit en lui-même : j'ai bon appétit, mais je ne mourrai pas de faim juſqu'au temps de mon dîner ; ſi je ſacrifiois mon déjeûner à cette pauvre créature, peut-être lui ſauverois-je la vie. Il réſolut de ſuivre ce bon mouvement & mit ſon pain dans la main de cette fille qui le porta à ſa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remiſe, & Chéri ravi de joie de l'avoir ſecourue ſi à propos, penſoit à retourner au palais, lorſqu'il entendit de grands cris ; c'étoit Zélie entre les mains de quatre hommes qui l'entraînoient vers cette belle maiſon, où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors ſa figure de monſtre qui lui auroit donné les moyens de ſecourir Zélie ; mais, foible chien, il ne put qu'aboyer contre les raviſſeurs, & s'efforça de les ſuivre. On le chaſſa à coups de pieds, & il réſolut de ne point quitter ce lieu, pour ſavoir ce que deviendroit Zélie. Il ſe reprochoit les malheurs de cette belle fille. Hélas ! diſoit-il en lui-même, je ſuis irrité contre ceux qui l'enlèvent, n'ai-je pas commis le même crime ? Et ſi la juſtice des dieux n'avoit

prévenu mon attentat, ne l'aurois-je pas traitée avec autant d'indignité ?

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisoit au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvroit une fenêtre, & sa joie fut extrême lorsqu'il apperçut Zélie qui jetoit par cette fenêtre un plat plein de viandes si bien apprêtées, qu'elles donnoient appétit à voir. On referma la fenêtre aussitôt, & Chéri, qui n'avoit pas mangé de toute la journée, crut qu'il devoit profiter de l'occasion. Il aloit donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille, à laquelle il avoit donné son pain, jeta un cri, & l'ayant pris dans ses bras, pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes; cette maison est le palais de la volupté, tout ce qui en sort est empoisonné. En même temps, Chéri entendit une voix qui disoit : tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense; & aussitôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur étoit celle de Candide, & commença à espérer qu'elle pourroit enfin lui rendre ses bonnes grâces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, & s'étant élevé en l'air, il vola tout-au-tour de la maison &

vit avec joie qu'il y avoit une fenêtre ouverte : mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point Zélie, & désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, & étant entré dans un désert, il vit une caverne, dont il s'approcha. Quelle fut sa joie ! Zélie y étoit assise à côté d'un vénérable hermite, & prenoit avec lui un frugal repas. Chéri transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, & exprimoit par ses caresses, le plaisir qu'il avoit de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattoit doucement avec la main, &, quoiqu'elle crût qu'il ne pouvoit l'entendre, elle lui dit qu'elle acceptoit le don qu'il lui faisoit de lui-même, & qu'elle l'aimeroit toujours. Qu'avez-vous fait, Zélie, lui dit l'hermite? Vous venez d'engager votre foi. Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit à ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose étoit attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu

le bonheur de vous plaire. Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'hermite sous laquelle elle s'étoit cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle étoit en effet. Zélie vous aima aussitôt qu'elle vous vit; mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu.

Chéri & Zélie s'étoient jetés aux pieds de Candide. Le prince ne pouvoit se lasser de la remercier de ses bontés, & Zélie enchantée d'apprendre que le prince détestoit ses égaremens, lui confirmoit l'aveu de sa tendresse. Levez-vous, mes enfans, leur dit la fée, je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne dont ses vices l'avoient rendu indigne. A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône & resta le plus fidèle de ses sujets. Chéri régna longtemps avec Zélie, & on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la

bague qu'il avoit reprise, ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

LE PRINCE FATAL

ET

LE PRINCE FORTUNÉ.

CONTE.

Il y avoit une fois une reine qui eut deux petits garçons parfaitement beaux. Une fée qui étoit bonne amie de la reine, avoit été priée d'être marraine de ces princes, & de leur faire quelque don. Je doue l'aîné, dit-elle, de toutes sortes de malheurs jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & je le nomme Fatal. A ces paroles, la reine jeta de grands cris, & conjura la fée de changer ce don. Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. La reine n'osa rien dire, mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. Peut-être

choisirez-vous tout de travers, répondit la fée; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire; c'est le moyen de le rendre parfait. Vous pourriez vous tromper, dit la fée; ainsi, je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans.

On donna des nourrices aux deux petits princes, mais dès le troisième jour la nourrice du prince aîné eut la fièvre; on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant; une troisième perdit son lait aussitôt que le prince Fatal commença à la teter; & le bruit s'étant répandu que le prince portoit malheur à ses nourrices, personne ne voulut plus le nourrir ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant qui avoit faim, crioit, & ne faisoit pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, qui avoit un grand nombre d'enfans qu'elle avoit beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle auroit soin de lui, si on vouloit lui donner une grosse somme d'argent, & comme le roi & la reine n'aimoient pas le prince Fatal, ils donnèrent à la nourrice ce qu'elle demandoit; & lui dirent de le porter à son village. Le second prince,

qu'on avoit nommé Fortuné, venoit au contraire à merveille. Son papa & sa maman l'aimoient à la folie, & ne pensoient pas seulement à l'aîné. La méchante femme à qui on l'avoit donné, ne fut pas plutôt chez elle, qu'elle lui ôta les beaux langes dont il étoit enveloppé, pour les donner à un de ses fils qui étoit de l'âge de Fatal; & ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois, où il y avoit bien des bêtes sauvages, & le mit dans un trou, avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal; au contraire, elle lui donna à teter, ce qui le rendit si fort, qu'il couroit tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisoit passer pour le prince, mourut, & le roi & la reine furent charmés d'en être débarrassés. Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans, & un seigneur de la cour qui alloit à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison, & ayant appris qu'on cherchoit un enfant pour tenir compagnie à Fortuné, il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné pour lui apprendre à lire; mais on recommanda au maître de ne le

point faire pleurer. Le jeune prince, qui avoit entendu cela, pleuroit toutes les fois qu'il prenoit son livre; en sorte qu'à cinq ans il ne connoissoit pas les lettres, au lieu que Fatal lisoit parfaitement & savoit déjà écrire. Pour faire peur au prince, on commanda au maître de fouetter Fatal toutes les fois que Fortuné manqueroit à son devoir; ainsi Fatal avoit beau s'appliquer & être sage, cela ne l'empêchoit pas d'être battu; d'ailleurs Fortuné étoit si volontaire & si méchant, qu'il maltraîtoit toujours son frère qu'il ne connoissoit pas. Si on lui donnoit une pomme, un jouet, Fortuné le lui arrachoit des mains: il le faisoit taire, quand il vouloit parler; il l'obligeoit à parler, quand il vouloit se taire; en un mot, c'étoit un petit martyr dont personne n'avoit pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, & la reine étoit fort surprise de l'ignorance de son fils. La fée m'a trompée, disoit-elle, je croyois que mon fils seroit le plus savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussît dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. Elle fut consulter sur cela la fée, qui lui dit: madame, il falloit souhaiter à votre fils de la bonne volonté, plutôt que des talens; il ne veut être que

méchant, & il y réussit, comme vous le voyez. Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos : cette pauvre princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné, pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que si on le chagrinoit, il se laisseroit mourir de faim. Alors la reine toute effrayée le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bombons, & lui dit qu'il n'étudieroit pas de huit jours, s'il vouloit bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal étoit un prodige de science & de douceur; il s'étoit tellement accoutumé à être contredit qu'il n'avoit point de volonté, & ne s'attachoit qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant, qui enrageoit de le voir plus habile que lui, ne pouvoit le souffrir, & les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battoient à tous momens Fatal. Enfin ce méchant enfant dit à la reine qu'il ne vouloit plus voir Fatal, & qu'il ne mangeroit pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà donc Fatal dans la rue, & comme on avoit peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre,

mourant de froid, car c'étoit en hiver, & n'ayant pour fon fouper qu'un morceau de pain qu'on lui avoit donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même : je ne veux pas refter ici à ne rien faire, je travaillerai pour gagner ma vie jufqu'à ce que je fois affez grand pour aller à la guerre. Je me fouviens d'avoir lu dans les hiftoires, que de fimples foldats font devenus de grands capitaines : peut-être aurai-je le même bonheur, fi je fuis honnête homme. Je n'ai ni père ni mère, mais Dieu eft le père des orphelins; il m'a donné une lionne pour nourrice, il ne m'abandonnera pas. Après avoir dit cela, Fatal fe leva, fit fa prière, car il ne manquoit jamais à prier Dieu, foir & matin; & quand il prioit, il avoit les yeux baiffés, les mains jointes; & il ne tournoit pas la tête de côté & d'autre. Un payfan qui paffa, & qui vit Fatal qui prioit Dieu de tout fon cœur, dit en lui-même : je fuis sûr que cet enfant fera un honnête garçon; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons. Dieu me bénira à caufe de lui. Le payfan attendit que Fatal eût fini fa prière, & lui dit : mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons ? je vous nourrirai, & j'aurai

soin de vous. Je le veux bien, répondit Fatal, & je ferai tout mon possible pour vous bien servir. Ce paysan étoit un gros fermier qui avoit beaucoup de valets qui le voloient fort souvent; sa femme & ses enfans le voloient aussi. Quand ils virent Fatal, ils furent bien contens; c'est un enfant, disoient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. Un jour, la femme lui dit: mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent, laisse-moi prendre un mouton, & tu diras que le loup l'a emporté. Madame, lui répondit Fatal, je voudrois de tout mon cœur vous rendre ce service, mais j'aimerois mieux mourir que de dire un mensonge & être un voleur. Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme, personne ne saura que tu as fait cela. Dieu le saura, madame, répondit Fatal; il voit tout ce que nous faisons, & punit les menteurs & ceux qui volent. Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jeta sur lui, lui donna des soufflets & lui arracha les cheveux. Fatal pleuroit & le fermier l'ayant entendu, demanda à sa femme pourquoi elle battoit cet enfant? Vraiment, dit-elle, c'est un gourmand; je l'ai vu ce matin manger un pot de crême que je voulois

porter au marché. Fi, que cela eſt vilain d'être gourmand, dit le payſan; & tout de ſuite, il appela un valet, & lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avoit beau dire qu'il n'avoit pas mangé la crême, on croyoit ſa maîtreſſe plus que lui. Après cela, il ſortit dans la campagne avec ſes moutons, & la fermière lui dit: eh bien! voulez-vous, à cette heure, me donner un mouton? J'en ſerois bien fâché, dit Fatal, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. Cette méchante créature, pour ſe venger, engagea tous les autres domeſtiques à faire du mal à Fatal. Il reſtoit à la campagne le jour & la nuit, & au lieu de lui donner à manger, comme aux autres valets, elle ne lui envoyoit que du pain & de l'eau, & quand il revenoit, elle l'accuſoit de tout le mal qui ſe faiſoit dans la maiſon. Il paſſa un an avec ce fermier: & quoiqu'il couchât ſur la terre, & qu'il fut mal nourri, il devint ſi fort, qu'on croyoit qu'il avoit quinze ans, quoiqu'il n'en eût que treize: d'ailleurs il étoit devenu ſi patient qu'il ne ſe chagrinoit plus, quand on le grondoit mal-à-propos. Un jour qu'il étoit à la ferme, il entendit dire

qu'un roi voisin avoit une grande guerre. Il demanda congé à son maître, & fut à pied dans le royaume de ce prince pour être soldat. Il s'engagea à un capitaine, qui étoit un grand seigneur, mais il ressembloit à un porteur de chaise, tant il étoit brutal; il juroit, il battoit ses soldats, il leur voloit la moitié de l'argent que le roi donnoit pour les nourrir & les habiller; &, sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'étoit engagé pour dix ans, & quoiqu'il vît déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple; car il disoit, j'ai reçu de l'argent pour servir dix ans, je volerois le roi, si je manquois à ma parole. Quoique le capitaine fût un méchant homme, & qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, parce qu'il voyoit qu'il faisoit toujours son devoir. Il lui donnoit de l'argent pour faire ses commissions, & fatal avoit la clef de sa chambre, quand il alloit à la campagne, ou qu'il dînoit chez ses amis. Ce capitaine n'aimoit pas la lecture, mais il avoit une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venoient chez lui, qu'il étoit un

homme d'eſprit ; car dans ce pays-là on penſoit qu'un officier qui ne liſoit pas l'hiſtoire, ne feroit jamais qu'un ſot & qu'un ignorant. Quand Fatal avoit fait ſon devoir de ſoldat, au lieu d'aller boire & jouer avec ſes camarades, il s'enfermoit dans la chambre du capitaine, & tâchoit d'apprendre ſon métier, en liſant la vie des grands hommes, & devint capable de commander une armée. Il y avoit déjà ſept ans qu'il étoit ſoldat, lorſqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit ſix ſoldats avec lui pour aller viſiter un petit bois. Et quand il fut dans ce petit bois, les ſoldats diſoient tout bas, il faut tuer ce méchant homme qui nous donne des coups de canne, & qui nous vole notre pain. Fatal leur dit qu'il ne falloit pas faire une ſi mauvaiſe action; mais, au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueroient avec le capitaine, & mirent tous les cinq l'épée à la main. Fatal ſe mit à côté de ſon capitaine, & ſe battit avec tant de valeur, qu'il tua lui ſeul quatre de ces ſoldats. Son capitaine voyant qu'il lui devoit la vie, lui demanda pardon de tout le mal qu'il lui avoit fait, & ayant conté au roi ce qui lui étoit arrivé, Fatal fut fait capitaine, & le roi lui fit une groſſe pen-

ſion. Oh, dame! ſes ſoldats n'auroient pas voulu tuer Fatal, car il les aimoit comme ſes enfans; & loin de leur voler ce qui leur appartenoit, il leur donnoit de ſon propre argent, quand ils faiſoient leur devoir. Il avoit ſoin d'eux quand ils étoient bleſſés, & ne les reprenoit jamais par mauvaiſe humeur. Cependant on donna une grande bataille, & celui qui commandoit l'armée ayant été tué, tous les officiers & les ſoldats s'enfuirent; mais Fatal cria tout haut qu'il aimoit mieux mourir les armes à la main que de fuir comme un lâche. Ses ſoldats lui crièrent qu'ils ne vouloient point l'abandonner, & leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils ſe rangèrent autour de Fatal, & combattirent ſi bien, qu'ils firent le fils du roi ennemi priſonnier. Le roi fut bien content, quand il ſut qu'il avoit gagné la bataille; & dit à Fatal qu'il le faiſoit général de toutes ſes armées. Il le préſenta enſuite à la reine & à la princeſſe ſa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiſer. Quand Fatal vit la princeſſe, il reſta immobile. Elle étoit ſi belle, qu'il en devint amoureux à la folie, & ce fut alors qu'il fut bien malheureux, car il penſoit qu'un homme comme lui n'étoit pas fait

pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement son amour, & tous les jours il souffroit les plus grands tourmens ; mais ce fut bien pis quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommoit Gracieuse, en étoit devenu amoureux, & qu'il envoyoit des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin ; mais la princesse Gracieuse, qui savoit que Fortuné étoit un prince lâche & méchant, pria si fort le roi son père de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur que la princesse ne vouloit point encore se marier. Fortuné, qui n'avoit jamais été contredit, entra en fureur quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse : & son père qui ne pouvoit rien lui refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup ; car il disoit, tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. Il envoya donc chercher son général, & lui dit de se préparer à faire la guerre ; mais Fatal se jeta à ses pieds, lui dit qu'il étoit né dans le royaume du père de Fortuné, & qu'il ne pouvoit pas combattre contre son roi. Le père de Gra-

cieuſe ſe mit fort en colère, & dit à Fatal qu'il le feroit mourir, s'il refuſoit de lui obéir ; & qu'au contraire, il lui donneroit ſa fille en mariage, s'il remportoit la victoire ſur Fortuné. Le pauvre Fatal, qui aimoit Gracieuſe à la folie, fut bien tenté; mais à la fin il ſe réſolut à faire ſon devoir: ſans rien dire au roi, il quitta la cour & abandonna toutes ſes richeſſes. Cependant Fortuné ſe mit à la tête de ſon armée, pour aller faire la guerre ; mais, au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue, car il étoit fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendoit malade. Cependant l'ambaſſadeur, qui vouloit faire ſa cour à Fortuné, lui dit qu'il avoit vu à la cour du père de Gracieuſe ce petit garçon qu'il avoit chaſſé de ſon palais ; & qu'on diſoit que le père de Gracieuſe lui avoit promis ſa fille. Fortuné, à cette nouvelle, ſe mit dans une grande colère, & auſſi-tôt qu'il fut guéri, il partit pour détrôner le père de Gracieuſe, & promit une groſſe ſomme d'argent à celui qui lui amèneroit Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires, quoiqu'il ne combattît pas lui-même, car il avoit peur d'être tué. Enfin il aſſiégea

sa ville capitale de son ennemi, & résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena Fatal lié avec de grosses chaînes, car un grand nombre de personnes s'étoient mises en chemin pour le chercher. Fortuné, charmé de pouvoir se venger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal, à la vue des ennemis. Ce jour-là même il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célèbroit le jour de sa naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étoient dans la ville, ayant appris que Fatal étoit pris, & qu'on devoit dans une heure lui couper la tête, résolurent de périr ou de le sauver; car ils se souvenoient du bien qu'il leur avoit fait pendant qu'il étoit leur général. Ils demandèrent donc permission au roi de sortir pour combattre, & cette fois ils furent victorieux. Le don de Fortuné avoit cessé; & comme il vouloit s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, & dans le même moment on vit paroître en l'air deux chariots brillans de lumière. La fée étoit dans un de ces chariots, & le père & la mère de Fatal étoient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment où

leurs chariots touchoient la terre, & furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors s'adressant à la reine, & lui présentant Fatal, lui dit : madame, reconnoissez dans ce héros votre fils aîné; les malheurs qu'il a éprouvés ont corrigé les défauts de son caractère qui étoit violent & emporté. Fortuné, au contraire, qui étoit né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie, & Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus long-temps, parce qu'il seroit devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué; mais pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il étoit sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyoit de n'être pas roi. Le roi & la reine furent bien étonnés, & ils embrassèrent de bon cœur Fatal, dont ils avoient entendu parler fort avantageusement. La princesse Gracieuse & son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal, qui épousa Gracieuse, avec laquelle il vécut fort longtemps, dans une parfaite concorde, parce qu'ils étoient unis par la vertu.

LE

PRINCE CHARMANT,

CONTE.

IL y avoit une fois un prince qui n'avoit que ſeize ans lorſqu'il perdit ſon père. D'abord il fut un peu triſte, & puis le plaiſir d'être roi le conſola bientôt. Ce prince qui ſe nommoit Charmant, n'avoit pas un mauvais cœur, mais il avoit été élevé en prince, c'eſt-à-dire à faire ſa volonté, & cette mauvaiſe habitude l'auroit ſans doute rendu méchant par la ſuite. Il commençoit déjà à ſe fâcher quand on lui faiſoit voir qu'il s'étoit trompé. Il négligeoit ſes affaires pour ſe livrer à ſes plaiſirs, & ſur-tout il aimoit ſi paſſionnément la chaſſe, qu'il y paſſoit preſque toutes les journées. On l'avoit gâté comme on fait ordinairement tous les princes. Il avoit pourtant un bon gouverneur : il l'aimoit beaucoup étant jeune ; mais lorſqu'il fut devenu roi, il penſa que ce gouverneur étoit trop vertueux. Je n'oſerois jamais ſuivre mes fantaiſies devant lui, di-

ſoit-il en lui-même : il dit qu'un prince doit donner tout ſon temps aux affaires de ſon royaume, & je n'aime que mes plaiſirs. Quand même il ne me diroit rien, il ſeroit triſte, & je connoîtrois à ſon viſage qu'il ſeroit mécontent de moi : il faut l'éloigner, car il me gêneroit. Le lendemain Charmant aſſembla ſon conſeil, donna de grandes louanges à ſon gouverneur, & dit que pour le récompenſer du ſoin qu'il avoit eu de lui, il lui donnoit le gouvernement d'une province qui étoit fort éloignée de la cour. Quand ſon gouverneur fut parti, il ſe plongea dans les délices & ſur-tout à la chaſſe, qu'il aimoit avec fureur. Un jour que Charmant étoit dans une grande forêt, il vit paſſer une biche blanche comme la neige; elle avoit un collier d'or au cou, & lorſqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement & enſuite elle s'éloigna. Je ne veux pas qu'on la tue, s'écria Charmant. Il commanda donc à ſes gens de reſter-là avec ſes chiens, & il ſuivit la biche. Il ſembloit qu'elle l'attendoit, mais lorſqu'il étoit près d'elle, elle s'éloignoit en ſautant & en gambadant. Il avoit tant d'envie de la prendre, qu'en la ſuivant il fit beaucoup de chemin ſans y penſer. La nuit

vint, & il perdit la biche de vue. Le voilà bien embaraſſé, car il ne ſavoit où il étoit. Tout d'un coup il entendit des inſtrumens, mais ils paroiſſoient être bien loin. Il ſuivit ce bruit bien agréable, & arriva enfin à un grand château où l'on faiſoit ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il vouloit, & le prince lui conta ſon aventure. Soyez le bien-venu, lui dit cet homme : on vous attend pour ſouper; car la biche blanche appartient à ma maîtreſſe; & toutes les fois qu'elle la fait ſortir, c'eſt pour lui amener compagnie. En même-temps le portier ſiffla, & pluſieurs domeſtiques parurent avec des flambeaux & conduiſirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étoient point magnifiques, mais tout étoit propre, & ſi bien arrangé que cela faiſoit plaiſir à voir. Auſſi-tôt il vit paroître la maîtreſſe de la maiſon. Charmant fut ébloui de ſa beauté; & s'étant jeté à ſes pieds, il ne pouvoit parler, tant il étoit occupé à la regarder. Levez-vous, mon prince, lui dit-elle, en lui donnant la main. Je ſuis charmée de l'admiration que je vous cauſe : vous me paroiſſez ſi aimable, que je ſouhaite de tout mon cœur que vous ſoyez

celui qui doit me tirer de ma ſolitude. Je m'appelle Vraie-Gloire, & je ſuis immortelle. Je vis dans ce château depuis le commencement du monde, en attendant un mari ; un grand nombre de rois ſont venus me voir, mais quoiqu'ils m'euſſent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole & m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. Ah ! belle princeſſe, dit Charmant, peut-on vous oublier, quand on vous a vue une fois ? Je jure de n'aimer jamais que vous : &, dès ce moment, je vous choiſis pour ma reine ; & moi je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie-Gloire, mais il ne m'eſt pas permis de vous épouſer encore. Je vais vous faire voir un autre prince qui eſt dans mon palais & qui prétend auſſi m'épouſer. Si j'étois la maîtreſſe, je vous donnerois la préférence ; mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, & celui des deux qui me ſera le plus fidèle pendant ce temps, aura la préférence.

Charmant fut fort affligé de ces paroles ; il le fut bien davantage, quand il vit le prince dont Vraie-Gloire lui avoit parlé. Il étoit ſi beau, il avoit tant d'eſprit, qu'il

craignit

craignit que Vraie-Gloire ne l'aimât plus que lui. Il ſe nommoit Abſolu, il poſſédoit un grand royaume. Ils ſoupèrent tous les deux avec Vraie-Gloire, & furent bien triſtes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendoit dans trois ans, & ils ſortirent enſemble du palais. A peine avoient-ils marché deux cent pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie-Gloire : l'or, l'argent, le marbre, les diamants éblouiſſoient les yeux ; les jardins en étoient ſuperbes, & la curioſité les engagea à y entrer. Ils furent bien ſurpris d'y trouver leur princeſſe, mais elle avoit changé d'habits ; ſa robe étoit toute garnie de diamants, ſes cheveux en étoient ornés, au lieu que, la veille, ſa parure n'étoit qu'une robe blanche garnie de fleurs. Je vous montrai hier ma maiſon de campagne, leur dit elle, elle me plaiſoit autrefois ; mais puiſque j'ai deux princes pour amants, je ne la trouve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, & je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or & les pierreries ne ſont faits que pour eux ; quand leurs ſujets les voient ſi magnifiques, ils les reſpectent davantage.

En même-temps elle fit paſſer ſes deux amants dans une grande ſalle. Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de pluſieurs princes qui ont été mes favoris. En voilà un qu'on nommoit Alexandre, que j'aurois épouſé, mais il eſt mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Aſie, & s'en rendit maître. Il m'aimoit à la folie & riſqua pluſieurs fois ſa vie pour me plaire. Voyez cet autre : on le nommoit Pyrrhus. Le deſir de devenir mon époux l'a engagé à quitter ſon royaume pour en acquérir d'autres, il courut toute ſa vie, & fut tué malheureuſement d'une tuile, qu'une femme lui jeta ſur la tête. Cet autre ſe nommoit Jules-Céſar : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules ; il a vaincu Pompée & ſoumis les Romains. Il eût été mon époux, mais ayant, contre mon conſeil, pardonné à ſes ennemis, ils lui donnèrent vingt-deux coups de poignard. La princeſſe leur montra encore un grand nombre de portraits, & leur ayant donné un ſuperbe dejeûner qui fut ſervi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent ſortis du palais, Abſolu dit à Charmant, avouez que la princeſſe

eſt mille fois plus aimable aujourd'hui, avec ſes beaux habits, qu'elle n'étoit hier ; & qu'elle avoit auſſi beaucoup plus d'eſprit. Je ne ſais, répondit Charmant, elle avoit du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cauſe de ſes beaux habits : mais aſſurément elle me plaiſoit davantage ſous ſon habit de bergère. Les deux princes ſe ſéparèrent, & s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien réſolus de faire tout ce qu'ils pourroient pour plaire à leur maîtreſſe. Quand Charmant fut dans ſon palais, il ſe reſſouvint qu'étant petit, ſon gouverneur lui avoit ſouvent parlé de Vraie-Gloire, & il dit en lui-même, puiſqu'il connoît ma princeſſe, je veux le faire revenir à ma cour ; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. Il envoya donc un courier pour le chercher, & auſſi-tôt que ſon gouverneur, qu'on nommoit Sincère, fut arrivé, il le fit venir dans ſon cabinet, & lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le bon Sincère pleurant de joie, dit au roi : Ah ! mon prince, que je ſuis content d'être revenu ! ſans moi vous auriez perdu votre princeſſe. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une ſœur, qu'on nomme Fauſſe-Gloire ; cette méchante créature n'eſt pas ſi belle que Vraie-Gloire,

mais elle ſe farde pour cacher ſes défauts. Elle attend tous les princes qui ſortent de chez Vraie-Gloire ; & comme elle reſſemble à ſa ſœur, elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie Gloire, & ils la perdent en ſuivant les conſeils de ſa ſœur. Vous avez vu que tous les amans de Fauſſe-Gloire périſſent miſérablement. Le prince Abſola qui va ſuivre leur exemple, ne vivra que juſqu'à trente ans ; mais ſi vous vous conduiſez par mes conſeils, je vous promets qu'à la fin vous ſerez l'époux de votre princeſſe. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde, travaillez à le devenir. Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu ſais que cela n'eſt pas poſſible. Quelque grand que ſoit mon royaume, mes ſujets ſont ſi ignorans, ſi groſſiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles & prendre beaucoup de villes ? Ah ! mon prince, répartit Sincère, vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une ſeule ville & deux ou trois cent ſujets, & que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez deve-

nir le plus grand roi du monde : il ne faut pour cela qu'être le plus juſte & le plus vertueux. C'eſt là le moyen d'acquérir la princeſſe Vraie Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voiſins, qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits & beaucoup de diamants, foulent leurs peuples, ſont trompés & ne trouveront que la princeſſe Fauſſe-Gloire, qui alors n'aura plus ſon fard, & leur paroîtra dans toute ſa difformité. Vous dites que vos ſujets ſont groſſiers & ignorans, il faut les inſtruire. Faites la guerre à l'ignorance & au crime ; combattez vos paſſions, & vous ſerez un grand roi, & un conquérant au-deſſus de Céſar, de Pyrrhus, d'Alexandre & de tous les héros dont Fauſſe-Gloire vous a montré les portraits. Charmant réſolut de ſuivre les conſeils de ſon gouverneur. Pour cela, il pria un de ſes parens de commander dans ſon royaume, pendant ſon abſence, & partit avec ſon gouverneur pour voyager dans tout le monde, & s'inſtruire par lui-même de tout ce qu'il falloit faire pour rendre ſes ſujets heureux. Quand il trouvoit dans un royaume un homme ſage, un homme habile, il lui diſoit : voulez-vous venir avec moi, je vous donnerai

beaucoup d'or. Quand il fut bien inſtruit, & qu'il eut un grand nombre d'habiles gens, il retourna dans ſon royaume, & chargea tous ces habiles gens d'inſtruire ſes ſujets qui étoient très-pauvres & très-ignorans. Il fit bâtir de grandes villes & quantité de vaiſſeaux, il faiſoit apprendre à travailler aux jeunes gens, nourriſſoit les pauvres malades & les vieillards, rendoit lui-même la juſtice à ſes peuples, en ſorte qu'il les rendit honnêtes gens & heureux. Il paſſa deux ans dans ce travail. Au bout de ce temps, il dit à Sincère: croyez-vous que je ſois bientôt digne de Vraie-Gloire? Il vous reſte encore un grand ouvrage à faire, lui dit ſon gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos ſujets, votre pareſſe, votre amour pour les plaiſirs, mais vous êtes encore l'eſclave de votre colère; c'eſt le dernier ennemi qu'il faut combattre. Charmant eut beaucoup de peine à ſe corriger de ce dernier défaut, mais il étoit ſi amoureux de ſa princeſſe, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux & patient. Il y réuſſit, & les trois ans étant paſſés, il ſe rendit dans la forêt où il avoit vu la biche blanche. Il n'avoit pas mené avec lui un grand équipage; le ſeul Sincère

l'accompagnoit. Il rencontra bientôt Abſolu dans un char ſuperbe. Il avoit fait peindre ſur ce char les batailles qu'il avoit gagnées, les villes qu'il avoit priſes, & il faiſoit marcher devant lui pluſieurs princes qu'il avoit faits priſonniers & qui étoient enchaînés comme des eſclaves. Lorſqu'il apperçut Charmant, il ſe moqua de lui & de la conduite qu'il avoit tenue ; dans le même moment ils virent les palais des deux ſœurs, qui n'étoient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, & Abſolu en fut charmé, parce que celle qu'il prenoit pour ſa princeſſe, lui avoit dit qu'elle n'y retourneroit jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant, que la princeſſe Vraie-Gloire, mille fois plus belle, mais toujours auſſi ſimplement vêtue que la première fois qu'il l'avoit vue, vint au-devant de lui. Venez, mon prince, lui dit-elle, vous êtes digne d'être mon époux ; mais vous n'auriez jamais eu ce bonheur ſans votre ami Sincère, qui vous a appris à me diſtinguer de ma ſœur. Dans le même temps, Vraie-Gloire commanda aux vertus, qui ſont ſes ſujettes, de faire une fête pour célébrer ſon mariage avec Charmant ; & pendant qu'il s'occupoit du bonheur qu'il

alloit avoir, d'être l'époux de cette princeſſe, Abſolu arriva chez Fauſſe-Gloire, qui le reçut parfaitement bien, & lui offrit de l'épouſer ſur le champ. Il y conſentit, mais à peine fut-elle ſa femme, qu'il s'apperçut en la regardant de près, qu'elle étoit vieille & ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc & de rouge pour cacher ſes rides. Pendant qu'elle lui parloit, un fil d'or qui attachoit ſes fauſſes dents ſe rompit & les dents tombèrent à terre. Le prince Abſolu étoit ſi fort en colère d'avoir été trompé, qu'il ſe jeta ſur elle pour la battre; mais comme il l'avoit priſe par de beaux cheveux noirs, qui étoient fort longs, il fut tout étonné qu'ils lui reſtaſſent dans la main; car Fauſſe-Gloire portoit une perruque: & comme elle reſta nue tête, il vit qu'elle n'avoit qu'une douzaine de cheveux & encore ils étoient tout blancs. Abſolu laiſſa cette méchante & laide créature, & courut au palais de Vraie-Gloire, qui venoit d'épouſer Charmant. Et la douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princeſſe fut ſi grande, qu'il en mourut. Charmant plaignit ſon malheur & vécut longtemps avec Vraie-Gloire. Il en ut pluſieurs filles, mais une ſeule reſſem-

bloit parfaitement à ſa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle pût trouver un époux, & pour empêcher la méchante tante de lui débaucher ſes amans, il écrivit ſa propre hiſtoire, afin d'aprendre aux princes qui voudroient épouſer ſa fille, que le ſeul moyen de poſſéder Vraie-Gloire, étoit de travailler à ſe rendre vertueux & utiles à leurs ſujets; & que, pour réuſſir dans ce deſſein, ils avoient beſoin d'un ami ſincère.



LA VEUVE
ET
SES DEUX FILLES;
CONTE (1).

IL y avoit une veuve, aſſez bonne femme, qui avoit deux filles, toutes deux fort aimables; l'aînée ſe nommoit Blanche, la ſeconde Vermeille. On leur avoit donné ces noms, parce qu'elles avoient, l'une le plus beau teint du monde, & la ſeconde des joues & des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour la bonne femme, étant près de ſa porte, à filer, vit une pauvre vieille, qui avoit bien de la peine à ſe traîner avec ſon bâton. Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille; aſſeyez-

(1) Ce conte a fourni à M. le chevalier de Florian, le ſujet d'une pièce de théâtre, jouée avec ſuccès ſur le théâtre Italien, en Mars 1781, intitulée *Blanche & Vermeille*. On la trouve imprimée dans ſes œuvres.

vous un moment pour vous repoſer; & auſſitôt elle dit à ſes filles de donner une chaiſe à cette femme. Elles ſe levèrent toutes les deux; mais Vermeille courût plus fort que ſa ſœur, & apporta la chaiſe. Voulez-vous boire un coup, dit la bonne femme à la vieille? De tout mon cœur, répondit-elle; il me ſemble même que je mangerois bien un morceau, ſi vous pouviez me donner quelque choſe pour me ragoûter. Je vous donnerai tout ce qui eſt en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais, comme je ſuis pauvre, ce ne ſera pas grand-choſe; en même temps elle dit à ſes filles de ſervir la bonne vieille, qui ſe mit à table: & la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes ſur un prunier qu'elle avoit planté elle-même, & qu'elle aimoit beaucoup. Blanche, au lieu d'obéïr de bonne grâce à ſa mère, murmura contre ſon ordre, & dit en elle-même, ce n'eſt pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de ſoin de mon prunier. Elle n'oſa pourtant pas refuſer quelques prunes, mais elle les donna de mauvaiſe grâce & à contre-cœur. Et vous, Vermeille, dit la bonne femme, à la ſeconde de ſes filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne

dame, car vos raiſins ne ſont pas encore mûrs. Il eſt vrai, dit Vermeille, mais j'entends ma poule qui chante, elle vient de pondre un œuf, & ſi madame veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. En même temps, ſans attendre la réponſe de la vieille, elle courut chercher ſon œuf; mais, dans le moment qu'elle le préſentoit à cette femme, elle diſparut; & l'on vit à ſa place une belle dame, qui dit à la mère : Je vais recompenſer vos deux filles, ſelon leur mérite. L'aînée deviendra grande reine, la ſeconde une fermière; & en même temps, ayant frappé la maiſon de ſon bâton, elle diſparut; & l'on vit dans la place une jolie ferme. Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je ſais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. La fée s'éloigna, en diſant ces paroles; & la mère, auſſi-bien que les deux filles, reſtèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, & furent charmées de la propreté des meubles. Les chaiſes n'étoient que de bois; mais elles étoient ſi propres, qu'on s'y voyoit comme dans un miroir. Les lits étoient de toile blanche comme la neige. Il y avoit dans les étables, vingt moutons, autant de brébis, quatre bœufs, quatre vaches; & dans la cour tou-

tes ſortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons & autres. Il y avoit auſſi un joli jardin, rempli de fleurs & de fruits. Blanche voyoit ſans jalouſie le don qu'on avoit fait à ſa ſœur ; & elle n'étoit occupée que du plaiſir qu'elle auroit à être reine. Tout d'un coup elle entendit paſſer des chaſſeurs, & étant allée ſur la porte pour les voir, elle parut ſi belle aux yeux du roi, qu'il réſolut de l'épouſer. Blanche étant devenue reine, dit à ſa ſœur Vermeille : Je ne veux pas que vous ſoyez fermière ; venez avec moi, ma ſœur, je vous ferai épouſer un grand ſeigneur. Je vous ſuis bien obligée, ma ſœur, répondit Vermeille ; je ſuis accoutumée à la campagne, & je veux y reſter. La reine Blanche partit donc, & elle étoit ſi contente, qu'elle paſſa pluſieurs nuits ſans dormir, de joie. Les premiers mois, elle fut ſi occupée de ſes beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne penſoit à autre choſe. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, & rien ne la divertiſſoit plus ; au contraire, elle eut de grands chagrins. Toutes les dames de la cour lui rendoient de grands reſpects quand elles étoient devant elle ; mais elle ſavoit qu'elles ne l'aimoient pas, & qu'elles diſoient

voyez cette petite payſanne, comme elle fait la grande dame; le roi a le cœur bien bas d'avoir pris une telle femme. Ce diſcours fit faire bien des réflexions au roi. Il penſa qu'il avoit eu tort d'épouſer Blanche; & comme ſon amour pour elle étoit paſſé, il eut un grand nombre de maîtreſſes. Quand on vit que le roi n'aimoit plus ſa femme, on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle étoit très-malheureuſe, car elle n'avoit pas une ſeule bonne amie à qui elle pût conter ſes chagrins. Elle voyoit que c'étoit à la mode, à la cour, de trahir ſes amis par intérêt, de faire bonne mine à ceux que l'on haïſſoit, & de mentir à tout moment. Il falloit être ſérieuſe, parce qu'on lui diſoit qu'une reine doit avoir un air grave & majeſtueux. Elle eut pluſieurs enfants: &, pendant tout ce temps, elle avoit un médecin auprès d'elle, qui examinoit tout ce qu'elle mangeoit, & lui ôtoit toutes les choſes qu'elle aimoit. On ne mettoit point de ſel dans ſes bouillons: on lui défendoit de ſe promener, quand elle en avoit envie; en un mot, elle étoit contrariée depuis le matin juſqu'au ſoir. On donna des gouvernantes à ſes enfants, qui les élevoient tout de travers, ſans qu'elle

eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mouroit de chagrin, & elle devint si maigre, qu'elle faisoit pitié à tout le monde. Elle n'avoit pas vu sa sœur depuis trois ans qu'elle étoit reine, parce qu'elle pensoit qu'une personne de son rang seroit déshonorée d'aller rendre visite à une fermière; mais se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne, pour se désennuyer. Elle en demanda la permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensoit qu'il seroit débarrassé d'elle pendant quelque temps. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, & elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers & bergères qui dansoient & se divertissoient de tout leur cœur. Hélas! dit la reine, en soupirant, où est le temps que je me divertissois comme ces pauvres gens? personne n'y trouvoit à redire. D'abord qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avoit un air si content, elle étoit si fort engraissée; que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avoit épousé un jeune paysan, qui n'avoit point de fortune, mais il se souvenoit toujours que sa femme lui avoit donné

tout ce qu'il avoit, & il cherchoit, par ses manières complaisantes, à lui en marquer sa reconnoissance. Vermeille n'avoit pas beaucoup de domestiques, mais ils l'aimoient comme s'ils eussent été ses enfants, parce qu'elle les traitoit bien. Tous ses voisins l'aimoient aussi, & chacun s'empressoit à lui en donner des preuves. Elle n'avoit pas beaucoup d'argent, mais elle n'en avoit pas besoin; car elle recueilloit dans ses terres, du bled, du vin & de l'huile. Ses troupeaux lui fournissoient du lait, dont elle faisoit du beurre & du fromage. Elle filoit la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi-bien qu'à son mari & à deux enfans qu'elle avoit. Ils se portoient à merveille ? & le soir, quand le temps du travail étoit passé, ils se divertissoient à toutes sortes de jeux. Hélas! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent, en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. A peine eut-elle dit ces paroles, que la fée parut. Je n'ai pas prétendu vous récompenser, en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'avez donné vos prunes à contre-cœur.

Pour être heureux, il faut, comme votre ſœur, ne poſſéder que les choſes néceſſaires, & n'en point ſouhaiter davantage. Ah! madame, s'écria Blanche, vous vous êtes aſſez vengée, finiſſez mon malheur. Il eſt fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouſer une autre femme; & demain ſes officiers viendront vous ordonner de ſa part de ne point retourner à ſon palais. Cela arriva comme la fée l'avoit prédit: Blanche paſſa le reſte de ſes jours avec ſa ſœur Vermeille, avec toutes ſortes de contentemens & de plaiſirs; & elle ne penſa jamais à la cour, que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans ſon village.



LE PRINCE DESIR

ET

LA PRINCESSE MIGNONE,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi qui aimoit paſſionnément une princeſſe ; mais elle ne pouvoit ſe marier, parce qu'elle étoit enchantée. Il fut trouver une fée, pour ſavoir comment il devoit faire pour être aimé de cette princeſſe. La fée lui dit : vous ſavez que la princeſſe a un gros chat qu'elle aime beaucoup, elle doit épouſer celui qui ſera aſſez adroit pour marcher ſur la queue de ſon chat. Le prince dit en lui-même, cela ne ſera pas fort difficile. Il quitta donc la fée, déterminé à écraſer la queue du chat plutôt que de manquer à marcher deſſus. Il courut au palais de ſa maîtreſſe, minon vint au-devant de lui, faiſant le gros dos, comme il avoit coutume ; le roi leva le pied, mais lorſqu'il croyoit l'avoir mis ſur la queue, minon ſe retourna ſi vîte, qu'il ne prit rien ſous ſon pied. Il fut pendant huit jours à

chercher à marcher ſur cette fatale queue, mais il ſembloit qu'elle fût pleine de vif-argent, car elle remuoit toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de ſurprendre minon pendant qu'il étoit endormi, & lui appuya le pied ſur la queue de toute ſa force. Minon ſe réveilla, en miaulant horriblement. Puis, tout-à-coup, il prit la figure d'un grand homme, & regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : tu épouſeras la princeſſe, puiſque tu as détruit l'enchantement qui t'en empêchoit, mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui ſera toujours malheureux, juſqu'au moment où il connoîtra qu'il aura le nez trop long, & ſi tu parles de la menace que je te fais, tu mourras ſur-le-champ. Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme, qui étoit un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne ſoit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir, ou le ſentir. L'enchanteur ayant diſparu, le roi fut trouver la princeſſe, qui conſentit à l'épouſer; mais il ne vécut pas longtemps avec elle, & mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on

nomma Desir. Il avoit de grands yeux bleus, les plus beaux du monde ; une jolie petite bouche ; mais son nez étoit si grand, qu'il lui couvroit la moitié du visage. La reine fut inconsolable, quand elle vit ce grand nez ; mais les dames qui étoient à côté d'elle, lui dirent que ce nez n'étoit pas aussi grand qu'il le lui paroissoit ; que c'étoit un nez à la romaine, & qu'on voyoit, par les histoires, que tous les héros avoient un grand nez. La reine, qui aimoit son fils à la folie, fut charmée de ce discours, & à force de regarder Desir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin ; & si tôt qu'il sut parler, on faisoit devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avoient le nez court. On ne souffroit auprès de lui que ceux dont le nez ressembloit un peu au sien, & les courtisans, pour faire leur cour à la reine & à son fils, tiroient, plusieurs fois par jour, le nez de leurs petits enfants, pour le faire alonger ; mais ils avoient beau faire, ils paroissoient camards auprès du prince Desir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire, & quand on lui parloit de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disoit toujours qu'ils avoient

le nez long. Toute ſa chambre étoit pleine de tableaux, où il y avoit de grands nez, & Deſir s'accoutuma ſi bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu pour une couronne faire ôter une ligne du ſien. Lorſqu'il eut vingt ans, & qu'on penſa à le marier, on lui préſenta le portrait de pluſieurs princeſſes. Il fut enchanté de celui de Mignone: c'étoit la fille d'un grand roi, & elle devoit avoir pluſieurs royaumes; mais Deſir n'y penſoit ſeulement pas, tant il étoit occupé de ſa beauté. Cette princeſſe, qu'il trouvoit charmante, avoit pourtant un petit nez retrouſſé, qui faiſoit le plus joli effet du monde ſur ſon viſage, mais qui jeta les courtiſans dans le plus grand embarras. Ils avoient pris l'habitude de ſe moquer des petits nez, & il leur échappoit quelquefois de rire de celui de la princeſſe; mais Deſir n'entendoit pas raillerie ſur cet article, & il chaſſa de ſa cour deux courtiſans qui avoient oſé parler mal du nez de Mignone. Les autres, devenus ſages par cet exemple, ſe corrigèrent; & il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité un homme ne pouvoit pas être aimable ſans avoir un grand nez, mais que la beauté des femmes étoit

différente, & qu'un ſavant, qui parloit grec, lui avoit dit qu'il avoit lu, dans un vieux manuſcrit grec, que la belle Cléopâtre avoit le bout du nez retrouſſé. Le prince fit un préſent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle; & il fit partir des ambaſſadeurs pour aller demander Mignone en mariage. On la lui accorda, & il fut au-devant d'elle plus de trois lieues, tant il avoit envie de la voir; mais lorſqu'il s'avançoit pour lui baiſer la main, on vit deſcendre l'enchanteur, qui enleva la princeſſe à ſes yeux, & le rendit inconſolable. Deſir réſolut de ne point rentrer dans ſon royaume, qu'il n'eût retrouvé Mignone. Il ne voulut permettre à aucun de ſes courtiſans de le ſuivre, & étant monté ſur un bon cheval, il lui mit la bride ſur le cou, & lui laiſſa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée ſans trouver une ſeule maiſon. Le maître & l'animal mouroient de faim; enfin, ſur le ſoir, il vit une caverne où il y avoit de la lumière. Il entra, & vit une petite vieille qui paroiſſoit avoir plus de cent ans. Elle mit ſes lunettes pour regarder le prince, mais elle fut longtemps ſans pouvoir les faire tenir, parce

Ah ! quel drôle de Nez !

[illegible] del. [illegible] sculp.

que ſon nez étoit trop court. Le prince & la fée (car c'en étoit une) firent chacun un éclat de rire en ſe regardant, & s'écrièrent tous deux en même temps : ah ! quel drôle de nez. Pas ſi drôle que le vôtre, dit Deſir à la fée ; mais, madame, laiſſons nos nez pour ce qu'ils ſont & ſoyez aſſez bonne pour me donner quelque choſe à manger, car je meurs de faim, auſſi-bien que mon pauvre cheval. De tout mon cœur, lui dit la fée. Quoique votre nez ſoit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimois le roi votre père comme mon frère ; il avoit le nez fort bien fait, ce prince. Et que manque-t-il au mien, dit Deſir ? Oh ! il n'y manque rien, reprit la fée ; au contraire, il n'y a que trop d'étoffe : mais n'importe, on peut être fort honnête homme, & avoir le nez trop long. Je vous diſois donc que j'étois l'amie de votre père, il me venoit voir ſouvent dans ce temps-là ; & à propos de ce temps-là, ſavez-vous bien que j'étois fort jolie alors ; il me le diſoit. Il faut que je vous conte une converſation que nous eûmes enſemble, la dernière fois qu'il me vit. Eh ! madame, dit Deſir, je vous écouterai avec bien du plaiſir quand j'aurai ſou-

pé: penſez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. Le pauvre garçon, dit la fée: il a raiſon, je n'y penſois pas. Je vais donc vous donner à ſouper, & pendant que vous mangerez je vous dirai mon hiſtoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs diſcours. Une langue trop longue eſt encore plus inſupportable qu'un grand nez, & je me ſouviens, quand j'étois jeune, qu'on m'admiroit, parce que je n'étois pas une grande parleuſe: on le diſoit à la reine ma mère, car, telle que vous me voyez, je ſuis la fille d'un grand roi. Mon père... Votre père mangeoit quand il avoit faim, lui dit le prince, en l'interrompant. Oui, ſans doute, lui dit la fée, & vous ſouperez auſſi tout-à-l'heure: je voulois vous dire ſeulement que mon père... & moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, dit le prince, qui commençoit à ſe mettre en colère. Il ſe radoucit pourtant, car il avoit beſoin de la fée, & il lui dit: je ſais que le plaiſir que j'aurois en vous écoutant, pourroit me faire oublier la faim; mais mon cheval qui ne vous entendra pas, a beſoin de prendre quelque nourriture. La fée ſe rengorgea à ce compliment. Vous n'attendrez pas davantage, lui

lui dit-elle en appelant ſes domeſtiques, vous êtes bien poli, & malgré la grandeur énorme de votre nez, vous êtes fort aimable. Peſte ſoit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même; on diroit que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au ſien; ſi je n'avois pas beſoin de manger, je laiſſerois là cette babillarde, qui croit être petite parleuſe. Il faut être bien ſot pour ne pas connoître ſes défauts: voilà ce que c'eſt d'être née princeſſe; les flatteurs l'ont gâtée, & lui ont perſuadé qu'elle parloit peu. Pendant que le prince penſoit cela, les ſervantes mettoient la table, & le prince admiroit la fée qui leur faiſoit mille queſtions, ſeulement pour avoir le plaiſir de parler: il admiroit ſur-tout une femme de chambre, qui, à propos de tout ce qu'elle voyoit, louoit ſa maîtreſſe ſur ſa diſcrétion. Parbleu, penſoit-il en mangeant, je ſuis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait ſagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts & les changent en perfections; pour moi, je ne ſerai jamais leur dupe, je connois mes défauts, Dieu merci. Le pauvre Déſir le croyoit bonnement, & ne ſentoit pas que

ceux qui avoient loué ſon nez, ſe moquoient de lui, comme la femme de chambre de la fée ſe moquoit d'elle; car le prince vit qu'elle ſe tournoit de temps en temps pour rire. Pour lui, il ne diſoit mot, & mangeoit de toutes ſes forces. Mon prince, lui dit la fée, quand il commençoit à être raſſaſié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui eſt ſur mon aſſiette. Ah ça, parlons de votre père: j'allois à ſa cour dans le temps qu'il n'étoit qu'un petit garçon, mais il y a quarante ans que je ſuis retirée dans cette ſolitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à préſent; les dames aiment-elles toujours à courir? De mon temps on les voyoit le même jour à l'aſſemblée, aux ſpectacles, aux promenades, au bal... Que votre nez eſt long! je ne puis m'accoutumer à le voir. En vérité, madame, lui répondit Deſir, ceſſez de parler de mon nez: il eſt comme il eſt, que vous importe? j'en ſuis content, je ne voudrois pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut. Oh! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Deſir, dit la fée, ce n'eſt pourtant pas mon intention, au contraire, je ſuis de vos amies, & je veux vous ren-

dre ſervice ; mais malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez ; je ferai pourtant en ſorte de ne vous en plus parler, je m'efforcerai même de penſer que vous êtes camard, quoiqu'à dire la vérité, il y ait aſſez d'étoffe dans ce nez pour en faire trois raiſonnables. Deſir, qui avoit ſoupé, s'impatienta tellement des diſcours ſans fin que la fée faiſoit ſur ſon nez, qu'il ſe jeta ſur ſon cheval, & ſortit. Il continua ſon voyage, & par-tout où il paſſoit, il croyoit que tout le monde étoit fou, parce que tout le monde parloit de ſon nez ; mais, malgré cela, on l'avoit ſi bien accoutumé à s'entendre dire que ſon nez étoit beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui vouloit lui rendre ſervice malgré lui, s'aviſa d'enfermer Mignone dans un palais de cryſtal, & mit ce palais ſur le chemin du prince. Deſir, tranſporté de joie, s'efforça de le caſſer ; mais il n'en put venir à bout : déſeſpéré, il voulut s'approcher pour parler du moins à la princeſſe, qui, de ſon côté, approchoit auſſi ſa main de la glace. Il vouloit baiſer cette main, mais de quelque côté qu'il ſe tournât, il ne pouvoit y porter la bouche, parce que ſon nez l'en

empêchoit. Il s'apperçut, pour la première fois, de ſon extraordinaire longueur, & le prenant avec ſa main pour le ranger de côté: il faut avouer, dit-il, que mon nez eſt trop long. Dans le moment, le palais de cryſtal tomba par morceaux, & la vieille qui, tenoit Mignone par la main, dit au prince: avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation; j'avois beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut s'il ne fût devenu un obſtacle à ce que vous ſouhaitiez. C'eſt ainſi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre ame & de notre corps. La raiſon a beau chercher à nous les dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ſes intérêts. Deſir, dont le nez étoit devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon, il épouſa Mignone, & vécut heureux avec elle un fort grand nombre d'années.



AURORE ET AIMÉE,

CONTE.

IL y avoit une fois une dame qui avoit deux filles ; l'aînée, qui se nommoit Aurore, étoit belle comme le jour, & elle avoit un assez bon caractère. La seconde, qui se nommoit Aimée, étoit bien aussi belle que sa sœur, mais elle étoit maligne, & n'avoit de l'esprit que pour faire du mal. La mère avoit été aussi fort belle, mais elle commençoit à n'être plus jeune, & cela lui donnoit beaucoup de chagrin. Aurore avoit seize ans, & Aimée n'en avoit que douze ; ainsi la mère qui craignoit de paroître vieille, quitta le pays où tout le monde la connoissoit, & envoya sa fille aînée à la campagne, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on sût qu'elle avoit une fille si âgée. Elle garda la plus jeune auprès d'elle, & fut dans une autre ville, & elle disoit

à tout le monde qu'Aimée n'avoit que dix ans, & qu'elle l'avoit eue avant quinze ans. Cependant, comme elle craignoit qu'on ne découvrît sa tromperie, elle envoya Aurore dans un pays bien loin, & celui qui la conduisoit la laissa dans un grand bois, où elle s'étoit endormie en se reposant. Quand Aurore se réveilla, & qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il étoit presque nuit, & s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt; mais, au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore davantage. Enfin elle vit bien loin une lumière, & étant allée de ce côté-là elle trouva une petite maison. Aurore frappa à la porte; une bergère vint lui ouvrir; & lui demanda ce qu'elle vouloit. Ma bonne mère, lui dit Aurore, je vous prie, par charité, de me donner la permission de coucher dans votre maison, car si je reste dans le bois, je serai mangée des loups. De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère; mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard? Aurore lui raconta son histoire, & lui dit: ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir une mère si cruelle? & ne vaudroit-il pas mieux que je fusse morte en

venant au monde, que de vivre pour être ainſi maltraitée! Qu'eſt-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être ſi miſérable? Ma chère enfant, repliqua la bergère, il ne faut jamais murmurer contre Dieu; il eſt tout-puiſſant, il eſt ſage, il vous aime & vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui, & mettez-vous bien dans la tête, que Dieu protège les bons, & que les choſes fâcheuſes qui leur arrivent ne ſont pas toujours des malheurs; demeurez avec moi, je vous ſervirai de mère, & je vous aimerai comme ma fille. Aurore conſentit à cette propoſition, & le lendemain la bergère lui dit, je vais vous donner un petit troupeau à conduire, mais j'ai peur que vous ne vous ennuyiez, ma belle fille; ainſi prenez une quenouille, & vous filerez, cela vous amuſera. Ma mère, répondit Aurore, je ſuis une fille de qualité, ainſi je ne ſais pas travailler. Prenez donc un livre, lui dit la bergère. Je n'aime pas la lecture, lui répondit Aurore, en rougiſſant: c'eſt qu'elle étoit honteuſe d'avouer à la fée qu'elle ne ſavoit pas lire comme il faut. Il fallut pourtant avouer la vérité, & elle dit à la bergère qu'elle n'avoit jamais voulu apprendre

à lire quand elle étoit petite, & qu'elle n'en avoit pas eu le temps quand elle étoit devenue grande. Vous aviez donc de grandes affaires, lui dit la bergère. Oui ma mère, répondit Aurore. J'allois me promener tous les matins avec mes bonnes amies; après dîner, je me coëffois; le ſoir, je reſtois à notre aſſemblée, & puis j'allois à l'opéra, à la comédie; & la nuit, j'allois au bal. Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, & ſans-doute vous ne vous ennuyiez pas. Je vous demande pardon, ma mère, répondit Aurore. Quand j'étois un quart d'heure toute ſeule, ce qui m'arrivoit quelquefois, je m'ennuyois à mourir; mais quand nous allions à la campagne, c'étoit bien pire, je paſſois toute la journée à me coëffer & à me décoëffer, pour m'amuſer. Vous n'étiez donc pas heureuſe à la campagne, dit la bergère. Je ne l'étois pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si je jouois, je perdois mon argent; ſi j'étois dans une aſſemblée, je voyois mes compagnes mieux habillées que moi, & cela me chagrinoit beaucoup; ſi j'allois au bal, je n'étois occupée qu'à chercher des défauts à celles qui danſoient mieux que moi; enfin je n'ai jamais paſſé

un jour ſans avoir du chagrin. Ne vous plaignez donc plus de la providence, lui dit la bergère; en vous conduiſant dans cette ſolitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaiſirs. Mais ce n'eſt pas tout; vous auriez été par la ſuite encore plus malheureuſe, car enfin on n'eſt pas toujours jeune; le temps du bal & de la comédie paſſe; quand on devient vieille, & qu'on veut toujours être dans les aſſemblées, les jeunes gens ſe moquent: d'ailleurs on ne peut plus danſer, on n'oſeroit plus ſe coëffer; il faut donc s'ennuyer à mourir, & être fort malheureuſe. Mais, ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant pas reſter ſeule; la journée paroît longue comme un an, quand on n'a pas compagnie. Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère, je ſuis ſeule ici, & les années me paroiſſent courtes comme les jours. Si vous voulez je vous apprendrai le ſecret de ne vous ennuyer jamais. Je le veux bien, dit Aurore; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos, je veux vous obéir. La bergère, profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit ſur un papier tout ce qu'elle devoit faire. Toute la journée étoit parta-

gée entre la prière, la lecture, le travail & la promenade. Il n'y avoit pas d'horloge dans ce bois, & Aurore ne ſavoit pas quelle heure il étoit, mais la bergère connoiſſoit l'heure par le ſoleil; elle dit à Aurore de venir dîner. Ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure, il n'y a pas longtemps que nous ſommes levées. Il eſt pourtant deux heures, reprit la bergère en ſouriant, & nous ſommes levées depuis cinq heures; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le temps paſſe bien vîte, & jamais on ne s'ennuye. Aurore, charmée de ne plus ſentir l'ennui, s'appliqua de tout ſon cœur à la lecture & au travail; & elle ſe trouvoit mille fois plus heureuſe au milieu de ſes occupations champêtres qu'à la ville. Je vois bien, diſoit-elle à la bergère, que Dieu fait tout pour notre bien. Si ma mère n'avoit pas été injuſte & cruelle à mon égard, je ſerois reſtée dans mon ignorance, & la vanité, l'oiſiveté, le déſir de plaire, m'auroient rendue méchante & malheureuſe. Il y avoit un an qu'Aurore étoit chez la bergère lorſque le frère du roi vint chaſſer dans le bois où elle gardoit ſes moutons. Il ſe nommoit Ingénu & c'étoit le meilleur prince

du monde ; mais le roi ſon frère, qui s'appeloit Fourbin, ne lui reſſembloit pas, car il n'avoit de plaiſir qu'à tromper ſes voiſins, & à maltraiter ſes ſujets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore, & lui dit qu'il ſe croiroit fort heureux, ſi elle vouloit l'épouſer. Aurore le trouvoit fort aimable, mais elle ſavoit qu'une fille qui eſt ſage n'écoute point les hommes qui lui tiennent de pareils diſcours. Monſieur, dit-elle à Ingénu, ſi ce que vous me dites eſt vrai, vous irez trouver ma mère, qui eſt une bergère, elle demeure dans cette petite maiſon que vous voyez tout là-bas : ſi elle veut bien que vous ſoyez mon mari, je le voudrai bien auſſi, car elle eſt ſi ſage & ſi raiſonnable, que je ne lui déſobéis jamais. Ma belle fille, reprit Ingénu, j'irai de tout mon cœur vous demander à votre mère ; mais je ne voudrois pas vous épouſer malgré vous : ſi elle conſent que vous ſoyez ma femme, cela peut-être vous donnera du chagrin, & j'aimerois mieux mourir que de vous cauſer de la peine. Un homme qui penſe comme cela a de la vertu, dit Aurore, & une fille ne peut être malheureuſe avec un homme vertueux. Ingénu quitta Aurore, & fut trouver la bergère qui connoiſſoit ſa

vertu, & qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle, & partit le plus content du monde, après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avoit beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison : Ingénu lui avoit paru si aimable, qu'elle craignoit que celle qu'elle appeloit sa mère ne l'eût rebuté ; mais la bergère lui dit : ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince, que j'ai consenti à votre mariage avec lui, mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. Aurore attendoit avec quelqu'impatience le retour du prince ; mais le second jour après son départ, comme elle ramenoit son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vîte dans un ruisseau, & elle se fit peur, car le sang lui couloit de tous côtés. Ne suis-je pas bien malheureuse, dit-elle à la bergère, en rentrant dans la maison ? Ingénu viendra demain matin, & il ne m'aimera plus, tant il me trouvera horrible. La bergère lui dit en souriant : puisque le bon Dieu a permis que vous soyez tombée, sans-doute que c'est pour votre bien, car vous savez

qu'il vous aime, & qu'il ſait mieux que vous ce qui vous eſt bon. Aurore reconnut ſa faute, car c'en eſt une de murmurer contre la providence ; & elle dit en elle-même : ſi le prince Ingénu ne veut plus m'épouſer, parce que je ne ſuis plus belle, apparemment que j'aurois été malheureuſe avec lui. Cependant la bergère lui lava le viſage, & lui arracha quelques épines, qui étoient enfoncées dedans. Le lendemain matin Aurore étoit effroyable, car ſon viſage étoit horriblement enflé, & on ne lui voyoit pas les yeux. Sur les dix heures du matin on entendit un caroſſe s'arrêter devant la porte ; mais au lieu d'Ingénu, on en vit deſcendre le roi Fourbin. Un des courtiſans qui étoient à la chaſſe avec le prince, avoit dit au roi que ſon frère avoit rencontré la plus belle fille du monde, & qu'il vouloit l'épouſer. Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier ſans ma permiſſion, dit Fourbin à ſon frère : pour vous punir, je veux épouſer cette fille, ſi elle eſt auſſi belle qu'on le dit. Fourbin, en entrant chez la bergère, lui demanda où étoit ſa fille. La voici, lui répondit la bergère, montrant Aurore. Quoi ! ce monſtre-là, dit le roi, & n'avez-vous point une autre

fille à laquelle mon frère a donné sa bague ? La voici à mon doigt, répondit Aurore. A ces mots le roi fit un grand éclat de rire, & dit : je ne croyois pas mon frère de si mauvais goût, mais je suis charmé de pouvoir le punir. En même temps il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore, & ayant envoyé chercher le prince Ingénu, il lui dit : mon frère, puisque vous aimez la belle Aurore, je veux que vous l'épousiez tout-à-l'heure. Et moi, je ne veux tromper personne, dit Aurore, en arrachant le voile ; regardez mon visage, Ingénu ; je suis devenue bien horrible depuis trois jours, voulez-vous encore m'épouser ? vous paroissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince, car je connois que vous êtes plus vertueuse encore que je ne le croyois. En même temps il lui donna la main, & Fourbin rioit de tout son cœur. Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur le champ, mais ensuite il dit à Ingénu : comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane ; je vous défends de l'amener à la cour ; en même temps il remonta dans son carosse & laissa Ingénu transporté de joie. Eh ! dit la bergère à

Aurore, croyez-vous encore être malheureuſe d'être tombée ? Sans cet accident, le roi ſeroit devenu amoureux de vous ; & ſi vous n'aviez pas voulu l'épouſer, il eût fait mourir Ingénu. Vous avez raiſon, ma mère, reprit Aurore ; mais pourtant je ſuis devenue laide à faire peur, & je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épouſée. Non, je vous aſſure, reprit Ingénu ; on s'accoutume au viſage d'une laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. Je ſuis charmée de vos ſentimens, dit la bergère ; mais Aurore ſera encore belle, j'ai une eau qui guérira ſon viſage. Effectivement, au bout de trois jours, le viſage d'Aurore devint comme auparavant ; mais le prince la pria de porter toujours ſon voile, car il avoit peur que ſon méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyoit. Cependant Fourbin, qui vouloit ſe marier, fit partir pluſieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, ſœur d'Aurore, & l'ayant faite venir à ſa cour, il l'épouſa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude quand elle ſut que ſa ſœur étoit reine ; elle n'oſoit plus ſortir, car elle ſavoit comme cette ſœur étoit méchante, & combien elle

la haïssoit. Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma Beau-Jour, & qu'elle aimoit uniquement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit, qu'il faisoit tout le plaisir de ses parens. Un jour qu'il étoit devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, & quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jeta de grands cris, & courut par toute la forêt pour le chercher. La bergère avoit beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler; mais le lendemain, elle fut contrainte d'avouer que la bergère avoit raison. Fourbin & sa femme, enragés de n'avoir point d'enfants, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu; mais voyant qu'on ne pouvoit le trouver, ils mirent Ingénu, sa femme & la bergère dans une barque, & les firent exposer sur la mer, afin qu'on n'entendît jamais parler d'eux. Pour cette fois Aurore crut qu'elle devoit se croire fort malheureuse; mais la bergère lui répétoit toujours que Dieu faisoit tout pour le mieux. Comme il faisoit un très-beau temps, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, & aborda à une ville qui étoit sur le bord de la mer,

Le roi de cette ville avoit une grande guerre, & les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu, qui avoit du courage, demanda quelques troupes au roi; il fit plusieurs sorties, & il eut le bonheur de tuer l'ennemi qui assiégeoit la ville. Les soldats ayant perdu leur commandant, s'enfuirent; & le roi qui étoit assiégé n'ayant point d'enfans, adopta Ingénu pour son fils, afin de lui marquer sa reconnoissance. Quatre ans après on apprit que Fourbin étoit mort de chagrin d'avoir épousé une méchante femme, & le peuple qui la haïssoit, la chassa honteusement, & envoya des ambassadeurs à Ingénu, pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme & la bergère, mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage & se trouvèrent dans une isle déserte. Aurore, devenue sage par tout ce qui lui étoit arrivé, ne s'affligea point, & pensa que c'étoit pour leur bien que Dieu avoit permis ce naufrage: ils mirent un grand bâton sur le rivage, & le tablier blanc de la bergère au bout de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux qui passeroient par-là, de venir à leur sécours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portoit un petit enfant, & Aurore ne l'eut pas

plutôt regardé ; qu'elle reconnut ſon fils Beau-Jour. Elle demanda à cette femme où elle avoit pris cet enfant, & elle lui répondit que ſon mari, qui étoit un corſaire, l'avoit enlevé ; mais qu'ayant fait naufrage proche de cette isle, elle s'étoit ſauvée avec l'enfant qu'elle tenoit alors dans ſes bras. Deux jours après, des vaiſſeaux qui cherchoient les corps d'Ingénu & d'Aurore, qu'on croyoit péris, virent ce linge blanc, & étant venus dans l'isle, ils menèrent leur roi & ſa famille dans leur royaume. Et quelque accident qu'il arrivât à Aurore, elle ne murmura jamais, parce qu'elle ſavoit par ſon expérience, que les choſes qui nous paroiſſent des malheurs, ſont ſouvent la cauſe de notre félicité.



LE PECHEUR

ET

LE VOYAGEUR,

CONTE

IL y avoit une fois un homme qui n'avoit pour tout bien qu'une pauvre cabane fur le bord d'une petite rivière ; il gagnoit fa vie à pêcher du poiffon ; mais comme il n'y en avoit guère dans cette rivière, il ne gagnoit pas grand-chofe, & ne vivoit prefque que de pain & d'eau. Cependant il étoit content dans fa pauvreté, parce qu'il ne fouhaitoit rien que ce qu'il avoit. Un jour il lui prit fantaifie de voir la ville, & il réfolut d'y aller le lendemain. Comme il penfoit à faire ce voyage, il rencontra un voyageur, qui lui demanda s'il y avoit bien loin jufqu'à un village pour trouver une maifon où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le pêcheur, & il eft bien tard : fi vous voulez paffer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de

bon cœur. Le voyageur accepta ſa propoſition ; le pêcheur, qui vouloit le régaler, alluma du feu pour faire cuire quelques petits poiſſons. Pendant qu'il apprêtoit le ſouper, il chantoit, il rioit & paroiſſoit de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux, diſoit ſon hôte, de pouvoir vous divertir ! je donnerois tout ce que je poſſéde au monde, pour être auſſi gai que vous. Et qui vous en empêche, dit le pêcheur ? ma joie ne me coûte rien, & je n'ai jamais eu de ſujet d'être triſte. Eſt-ce que vous avez quelque grand chagrin qui ne vous permet pas de vous réjouïr ? Hélas ! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes ; j'étois marchand & je gagnois de grands biens, mais je n'avois pas un moment de repos ; je craignois toujours qu'on ne me fît banqueroute, que mes marchandiſes ne ſe gâtaſſent, que les vaiſſeaux que j'avois ſur mer ne fiſſent naufrage ; ainſi j'ai quitté le commerce pour eſſayer d'être plus tranquille, & j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je ſuis devenu ſon favori, & je croyois que j'allois être content ; mais j'ai connu bientôt que j'étois plus l'eſclave du prince

que ſon favori. Il falloit renoncer à tout moment à mes inclinations, pour ſuivre les ſiennes. Il aimoit la chaſſe, & moi le repos : cependant j'étois obligé de courir avec lui les bois toute la journée. Je revenois au palais bien fatigué, & avec une grande envie de me coucher ; point du tout, la maîtreſſe du roi donnoit un bal, un feſtin, on me faiſoit l'honneur de m'en prier pour faire ſa cour au roi : j'y allois en enrageant, mais l'amitié du prince me conſoloit un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'eſt aviſé de parler d'un air d'amitié à un des ſeigneurs de ſa cour ; il lui a donné deux commiſſions, & a dit qu'il le croyoit un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vu que j'étois perdu, & j'ai paſſé pluſieurs nuits ſans dormir. Mais, dit le pêcheur, en interrompant ſon hôte, eſt-ce que le roi vous faiſoit mauvais viſage, & ne vous aimoit plus ? pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faiſoit plus d'amitié qu'à l'ordinaire ; mais penſez donc qu'il ne m'aimoit plus tout ſeul, & que le monde diſoit que le ſeigneur alloit devenir un ſecond favori. Vous ſentez bien que cela eſt inſupportable, auſſi ai-je manqué d'en mourir de chagrin. Je me retirai hier au

ſoir dans ma chambre tout triſte; & quand je fus ſeul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup je vis un grand homme, d'une phyſionomie fort agréable, qui me dit : Azaël, j'ai pitié de ta miſère, veux-tu devenir tranquille, renonce à l'amour des richeſſes & au déſir des honneurs. Hélas ! ſeigneur, ai-je dit à cet homme, je le ſouhaiterois de tout mon cœur : mais comment y réuſſir ? Quitte la cour, m'a-t-il dit, & marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue; la folie d'un homme te prépare un ſpectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens ſur tes pas, & je crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai & tranquille. J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, & je marcherai encore demain, mais j'ai bien de la peine à eſpérer le repos qu'il m'a promis.

Le pêcheur ayant écouté cette hiſtoire, ne put s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faiſoit dépendre ſon bonheur des regards & des paroles du prince. Je ſerai charmé de vous revoir & d'apprendre votre guériſon, dit-il au voyageur; achevez votre

voyage, & dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vais voyager auſſi, je n'ai jamais été à la ville & je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le tracas qu'il doit y avoir. Vous avez là une mauvaiſe penſée, dit le voyageur : puiſque vous êtes heureux à préſent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre miſérable ? Votre cabane vous paroît ſuffiſante aujourd'hui, mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paroîtra bien petite & bien chétive. Vous êtes content de votre habit, parce qu'il vous couvre ; mais il vous fera mal au cœur, quand vous aurez examiné les ſuperbes vêtements des riches. Monſieur, dit le pêcheur à ſon hôte, vous parlez comme un livre ; ſervez-vous de ces belles raiſons pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres, ou qu'on leur parle. Le monde eſt plein de ces gens qui conſeillent les autres, pendant qu'ils ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes. Le voyageur ne repliqua rien, parce qu'il n'eſt pas honnête de contredire les gens dans leur maiſon, & le lendemain il continua ſon voyage, pendant que le pêcheur commençoit le ſien. Au bout de deux jours, le voyageur Azaël, qui n'avoit rien

rencontré d'extraordinaire, revint à la cabane. Il trouva le pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans sa main, & les yeux fixés contre terre. A quoi pensez-vous, lui demanda Azaël ? Je pense que je suis fort malheureux, répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour m'avoir rendu si pauvre, pendant qu'il y a une si grande quantité d'hommes si riches & si contens ? Dans le moment, cet homme qui avoit commandé à Azaël de marcher pendant deux jours, & qui étoit un ange, parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël, dit-il au pêcheur ? La vue des magnificences de la ville a fait naître chez toi l'avarice & l'ambition, elles en ont chassé la joie & la paix. Modère tes désirs, & tu retrouveras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur, mais cela ne m'est pas possible, & je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce seroit pour ta perte, lui dit l'ange; crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange, mais

mais c'eſt dans ſa colère, & pour le punir. Et que vous importe, dit le pêcheur? S'il ne tenoit qu'à ſouhaiter, je ne m'embarraſſerois guères de vos menaces. Puiſque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y conſens; tu peux ſouhaiter trois choſes, Dieu te les accordera. Le pêcheur tranſporté de joie, ſouhaita que ſa cabane fût changée en un palais magnifique, & auſſitôt ſon ſouhait fut accompli. Après avoir admiré ce palais, il ſouhaita que la petite rivière qui étoit devant ſa porte fût changée en une grande mer, & auſſitôt ſon ſouhait fut accompli. Il lui en reſtoit un troiſième à faire; il y rêva quelque-temps, & enfin il ſouhaita que ſa petite barque fut changée en un vaiſſeau ſuperbe, chargé d'or & de diamans. Auſſitôt qu'il vit le vaiſſeau, il y courut pour admirer les richeſſes dont il étoit devenu le maître; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pêcheur voulut revenir au rivage & deſcendre à terre, mais il n'y avoit pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit ſon ambition: regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ſes richeſſes, & l'ange dit à Azaël: que cet exemple te rende ſage. La fin de cet homme eſt preſque toujours celle de l'ambitieux. La cour où

tu vis présentement, est une mer fameuse par les naufrages & les tempêtes : pendant que tu le peux encore, gagne le rivage, tu le souhaiteras un jour sans pouvoir y parvenir. Azaël effrayé promit d'obéir à l'ange, & lui tint parole. Il quitta la cour, & vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avoit plus de vertu que de beauté & de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'apppliqua plus qu'à en jouir avec modèration & à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux & content, & il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice & de l'ambition, qui avoient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.



JOLIETTE,

CONTE.

Il y avoit un jour un ſeigneur & une dame qui étoient mariés depuis pluſieurs années, ſans avoir d'enfans : ils croyoient qu'il ne leur manquoit que cela pour être heureux ; car ils étoient riches & eſtimés de tout le monde. A la fin ils eurent une fille, & toutes les fées qui étoient dans le pays, vinrent à ſon baptême pour lui faire des dons. L'une dit qu'elle ſeroit belle comme un ange ; l'autre, qu'elle danſeroit à ravir ; une troiſième, qu'elle auroit beaucoup d'eſprit. La mère étoit bien joyeuſe de tous les dons qu'on faiſoit à ſa fille : belle, ſpirituelle, une bonne ſanté, des talens, qu'eſt-ce qu'on pouvoit donner de mieux à cet enfant qu'on nommoit Joliette ? On ſe mit à table pour ſe divertir ; mais lorſqu'on eut à moitié ſoupé, on vint dire au père de Joliette, que la reine des fées qui paſſoit par-là, vouloit entrer. Toutes les fées ſe levèrent pour aller au-devant de

leur reine; mais elle avoit un viſage ſi ſévère qu'elle les fit toutes trembler. Mes ſœurs, dit-elle, lorſqu'elle fut aſſiſe, eſt-ce ainſi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du ciel? Pas une de vous, n'a penſé à douer Joliette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuſes. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait; je la doue d'être muette juſqu'à l'âge de vingt ans; plût à dieu qu'il fut en mon pouvoir de lui ôter abſolument l'uſage de la langue! En même temps la fée diſparut, & laiſſa le père & la mère de Joliette dans le plus grand déſeſpoir du monde, car ils ne concevoient rien de plus triſte que d'avoir une fille muette. Cependant, Joliette devenoit charmante; elle s'efforçoit de parler quand elle eut deux ans, & l'on connoiſſoit par ſes petits geſtes, qu'elle entendoit tout ce qu'on lui diſoit, & qu'elle mouroit d'envie d'y répondre. On lui donna toutes ſortes de maîtres, & elle apprenoit avec une promptitude ſurprenante: elle avoit tant d'eſprit qu'elle ſe faiſoit entendre par geſtes, & rendoit compte à ſa mère de tout ce qu'elle voyoit ou entendoit. D'abord on admiroit cela, mais le père qui étoit un homme de bon ſens, dit à ſa fem-

me : Ma chère, vous laiſſez prendre une mauvaiſe habitude à Joliette ; c'eſt un petit eſpion. Qu'avons-nous beſoin de ſavoir tout ce qui ſe fait dans la ville ? on ne ſe méfie pas d'elle, parce qu'elle eſt un enfant, & qu'on ſait qu'elle ne peut pas parler, & elle vous fait ſavoir tout ce qu'elle entend ; il faut la corriger de ce défaut, il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuſe.

La mère qui idolâtroit Joliette, & qui étoit naturellement curieuſe, dit à ſon mari qu'il n'aimoit pas cette pauvre enfant, parce qu'elle avoit le défaut d'être muette ; qu'elle étoit déjà aſſez malheureuſe avec ſon infirmité, & qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à la rendre encore plus miſérable en la contrediſant. Le mari, qui ne ſe paya pas de ces mauvaiſes raiſons, prit Joliette en particulier, & lui dit : ma chère enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendue muette, avoit ſans doute prévu que vous feriez une rapporteuſe ; mais à quoi cela ſert-il que vous ne puiſſiez parler, puiſque vous vous faites entendre par ſignes ? Savez-vous ce qu'il arrivera, vous vous ferez haïr de tout le monde, on vous fuira comme ſi vous aviez la peſte, & on aura

raiſon, car vous cauſerez plus de mal que cette affreuſe maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, & cauſe des maux épouvantables. Pour moi, ſi vous ne vous corrigez pas, je ſouhaiterois de tout mon cœur que vous fuſſiez auſſi aveugle & ſourde. Joliette n'étoit pas méchante; c'étoit par étourderie qu'elle découvroit ce qu'elle avoit vu; ainſi elle lui promit par ſignes, qu'elle ſe corrigeroit. Elle en avoit l'intention, mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame qui ſe moquoit d'une de ſes amies: elle ſavoit écrire alors; & elle mit ſur un papier ce qu'elle avoit entendu. Elle avoit écrit cette converſation avec tant d'eſprit, que ſa mère ne put s'empêcher de rire de ce qu'il y avoit de plaiſant, & d'admirer le ſtile de ſa fille. Jolietre avoit de la vanité: elle fut ſi contente des louanges que ſa mère lui donna, qu'elle écrivoit tout ce qui ſe paſſoit devant elle. Ce que ſon père lui avoit prédit, lui arriva; elle ſe fit haïr de tout le monde. On ſe cachoit d'elle, on parloit bas quand elle entroît, & on craignoit de ſe trouver dans les aſſemblées dont elle étoit priée. Malheureuſement pour elle, ſon père mourut quand elle n'avoit que douze ans; & perſonne ne lui faiſant

plus honte de ſon défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faiſoit même ſans y penſer; elle paſſoit toute la journée à eſpionner les domeſtiques, qui la haïſſoient comme la mort: ſi elle étoit dans un jardin, elle faiſoit ſemblant de dormir pour entendre les diſcours de ceux qui ſe promenoient. Mais comme pluſieurs parloient à la fois, & qu'elle n'avoit pas aſſez de mémoire pour retenir ce que l'on diſoit, elle faiſoit dire aux uns ce que les autres avoient dit; elle écrivoit le commencement d'un diſcours, ſans en entendre la fin; ou la fin ſans en ſavoir le commencement. Il n'y avoit pas de ſemaine qu'il n'y eût vingt tracaſſeries ou querelles dans la ville, & quand on venoit à examiner d'où venoient ces bruits, on découvroit que cela provenoit des rapports de Joliette. Elle brouilla ſa mère avec toutes ſes amies, & fit battre trois ou quatre perſonnes.

Cela dura juſqu'au jour où elle eut vingt ans; elle attendoit ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à ſon aiſe; il vint enfin, & la reine des fées ſe préſentant devant elle, lui dit: Joliette; avant de vous rendre l'uſage de la parole, dont certainement vous abuſerez, je vais vous

faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. En même temps elle lui présenta un miroir, & elle y vit un homme suivi de trois enfans qui demandoient l'aumône avec leur père.

Je ne connois pas cet homme, dit Joliette, qui parloit pour la première fois, quel mal lui ai-je causé? Cet homme étoit un riche marchand, lui répondit la fée; il avoit dans son magasin beaucoup de marchandises; mais il manquoit d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père, pour payer une lettre de change; vous écoutiez à la porte du cabinet, & vous fîtes connoître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devoit de l'argent; cela lui fit perdre son crédit, tout le monde voulut être payé, & la justice s'étant mêlée de cette affaire, le pauvre homme & ses enfans sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah, mon dieu, madame! dit Joliette, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime; mais je suis riche, je veux réparer le mal que j'ai fait, en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence.

Après cela, Joliette vit une belle femme

dans une chambre dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer ; elle étoit couchée ſur la paille, ayant une cruche d'eau & un morceau de pain à côté d'elle ; ſes grands cheveux noirs tomboient ſur ſes épaules, & ſon viſage étoit baigné de ſes larmes. Ah, mon dieu ! dit Joliette, je connois cette dame ; ſon mari l'a menée en France depuis deux ans, & il a écrit qu'elle étoit morte ; ſeroit-il bien poſſible que je fuſſe la cauſe de l'affreuſe ſituation de cette dame ? Oui, Joliette, répondit la fée ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt que vous êtes encore la cauſe de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous ſouvenez-vous qu'un ſoir étant dans un jardin, ſur un banc, vous fîtes ſemblant de dormir, pour entendre ce que diſoient ces deux perſonnes ; vous comprîtes par leurs diſcours qu'ils s'aimoient, & vous le fîtes ſavoir à toute la ville. Ce bruit vint juſqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui eſt un homme fort jaloux : il tua ce cavalier, & a mené cette dame en France ; il l'a faite paſſer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus longtemps, cependant cette pauvre dame étoit innocente. Le gentilhomme lui parloit de l'amour qu'il avoit

pour une de ſes couſines qu'il vouloit épouſer ; mais comme ils parloient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur converſation que vous avez écrite, & cela a cauſé ces horribles malheurs. Ah ! s'écria Joliette, je ſuis une malheureuſe, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez à vous condamner, que vous ayez connu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot, chargé de chaînes, vous avez découvert une converſation fort innocente que tenoit cet homme, & comme vous ne l'aviez écouté qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme auſſi babillarde que vous, qui n'aimoient pas ce pauvre homme qui eſt priſonnier, ont répété & augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme, ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne ſortira que pour aſſommer le rapporteur à coups de bâton, & vous traiter comme la dernière des femmes, ſi jamais il vous rencontre. Après cela, la fée montra à Joliette quantité de domeſtiques ſur le pavé, & manquant de pain ; des maris ſéparés de leurs femmes ; des enfans déshérités par leurs pères, &

tout cela à cauſe de ſes rapports. Joliette étoit inconſolable, & promit de ſe corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée : des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans ne ſe corrigent pas après cela quand on le veut; je ne ſais qu'un remède à ce mal, c'eſt d'être aveugle, ſourde & muette, pendant dix ans, & de paſſer tout ce temps à réfléchir ſur les malheurs que vous avez cauſés. Joliette n'eut pas le courage de conſentir à un remède qui lui paroiſſoit ſi terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir ſilencieuſe; mais la fée lui tourna le dos ſans vouloir l'écouter, car elle ſavoit bien que ſi elle avoit eu une vraie envie de ſe corriger, elle en auroit pris les moyens. Le monde eſt plein de ces ſortes de gens, qui diſent : je ſuis bien fâchée d'être gourmande, colère, menteuſe; je ſouhaiterois de me corriger. Ils mentent aſſurément, car ſi on leur dit : pour corriger votre gourmandiſe, il ne faut jamais manger hors de vos repas, & reſter toujours ſur votre appétit, quand vous ſortez de table. Pour vous guérir de votre colère il faut vous impoſer une bonne pénitence, toutes les fois que vous vous emporterez. Si, dis-je, on leur dit

de ſe ſervir de ces moyens, ils répondent, cela eſt trop difficile. C'eſt-à-dire qu'ils voudroient que dieu fît un miracle pour les corriger tout d'un coup, ſans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà préciſément comme penſoit Joliette ; mais, avec cette fauſſe bonne volonté, on ne ſe corrige de rien. Comme elle étoit déteſtée de toutes les perſonnes qui la connoiſſoient, malgré ſon eſprit, ſa beauté & ſes talens, elle réſolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout ſon bien, & partit avec ſa ſotte de mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de Joliette. Pluſieurs ſeigneurs la demandèrent en mariage, & elle en choiſit un qu'elle aimoit paſſionnément. Elle vécut un an fort heureuſe avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demeuroit étoit bien grande, on ne connut pas ſitôt qu'elle étoit une rapporteuſe, parce qu'elle voyoit beaucoup de gens qui ne ſe connoiſſoient pas les uns & les autres. Un jour, après ſouper, ſon mari parloit de pluſieurs perſonnes, & il vint à dire qu'un tel ſeigneur n'étoit pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avoit vu faire pluſieurs mauvaiſes actions. Deux jours après, Joliette étant

dans une grande mascarade, un homme couvert d'un *domino*, la pria de danser, & vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parloit bien, il s'amusa beaucoup de sa conversation, d'autant plus qu'elle savoit toutes les histoires scandaleuses de la ville, & qu'elle les racontoit avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur dont son mari lui avoit parlé, vint à danser, & Joliette dit à ce masque qui avoit un *domino* : cette femme est fort aimable, c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un mal-honnête homme. Connoissez-vous le mari dont vous parlez si mal, lui demanda le masque? Non, répondit Joliette; mais mon mari qui le connoît parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires sur son compte; & tout de suite Joliette raconta ces histoires, qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avoit prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, & elle étoit fort aise de l'attention qu'il lui donnoit, parce qu'elle pensoit qu'il l'admiroit. Quand elle eut fini, il se leva, & un quart d'heure après on vint dire à Joliette que son mari se mouroit, parce qu'il s'étoit battu contre un homme auquel il avoit ôté la réputation.

Joliette courut toute en pleurs, au lieu où étoit ſon mari, qui n'avoit plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaiſe créature, lui dit cet homme mourant. C'eſt votre langue & vos rapports qui m'ôtent la vie, & peu de temps après il expira. Joliette, qui l'aimoit à la folie, le voyant mort, ſe jeta toute furieuſe ſur ſon épée & ſe la paſſa au travers du corps. Sa mère, qui vit cet horrible ſpectacle, en fut ſi ſaiſie, qu'elle en tomba malade de chagrin, & mourut auſſi en maudiſſant ſa curioſité & la ſotte complaiſance qu'elle avoit eue pour ſa fille dont elle avoit cauſé la perte.



LE PRINCE SPIRITUEL,

CONTE.

IL y avoit une fois une fée qui vouloit épouſer un roi ; mais comme elle avoit une fort mauvaiſe réputation, le roi aima mieux s'expoſer à toute ſa colère, que de devenir le mari d'une femme que perſonne n'eſtimeroit ; car il n'y a rien de ſi fâcheux, pour un honnête homme, que de voir ſa femme mépriſée. Une bonne fée, qu'on nommoit Diamantine, fit épouſer à ce prince une jeune princeſſe qu'elle avoit élevée, & promit de le défendre contre la fée Furie ; mais, peu de temps après, Furie ayant été nommée reine des fées, ſon pouvoir qui ſurpaſſoit de beaucoup celui de Diamantine, lui donna le moyen de ſe venger. Elle ſe trouva aux couches de la reine, & dona un petit prince qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne pût ſurpaſſer. Diamanti-

ne, qui s'étoit cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler lorsque Furie fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez Spirituel, & non seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince étoit si laid, qu'on ne pouvoit le regarder sans frayeur; soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisoit de si laides grimaces, que les petits enfans qu'on lui amenoit pour jouer avec lui en avoient peur, & disoient que c'étoit la bête. Quand il fut devenu raisonnable, tout le monde souhaitoit de l'entendre parler: mais on fermoit les yeux, & le peuple qui ne sait la plupart du temps ce qu'il veut, prit pour Spirituel une haine si forte, que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier, car dans ce pays-là le peuple avoit le droit de se choisir un maître. Spirituel céda sans murmurer la couronne à son frère, & rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude, où, en s'appliquant à l'étude de

la ſageſſe, il devint extrêmement heureux. Ce n'étoit pas là le compte de la fée Furie : elle vouloit qu'il fût miſérable, & voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre ſon bonheur.

Furie avoit un fils nommé Charmant ; elle l'adoroit, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle vouloit le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princeſſe qui étoit parfaitement belle ; mais afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtiſe de Charmant, elle ſouhaita qu'elle fût auſſi ſotte que lui. Cette princeſſe qu'on appelloit Aſtre, vivoit avec Charmant, & quoiqu'ils euſſent ſeize ans paſſés, on n'avoit jamais pu leur apprendre à lire. Furie fit peindre la princeſſe, & porta elle-même ſon portrait dans une petite maiſon où Spirituel vivoit avec un ſeul domeſtique. La malice de Furie lui réuſſit, & quoique Spirituel sût que la princeſſe Aſtre étoit dans le palais de ſon ennemie, il en devint ſi amoureux, qu'il réſolut d'y aller : mais en même temps ſe ſouvenant de ſa laideur, il vit bien qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, puiſqu'il étoit sûr de paroître horrible aux yeux de cette belle fille. Il réſiſta longtemps au déſir qu'il avoit de la

voir, mais enfin ſa paſſion l'emporta ſur ſa raiſon. Il partit avec ſon valet, & Furie fut enchantée de lui voir prendre cette réſolution, pour avoir le plaiſir de le tourmenter tout à ſon aiſe. Aſtre ſe promenoit dans un jardin avec Diamantine, ſa gouvernante: lorſqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri & vouloit s'enfuir; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha ſa tête dans ſes deux mains, & dit à la fée: ma bonne, faites ſortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment où elle avoit les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé, mais c'étoit comme s'il lui eut parlé latin, elle étoit trop bête pour le comprendre. En même temps Spirituel entendit Furie qui rioit de toute ſa force, en ſe moquant de lui. Vous en avez aſſez fait pour la première fois, dit-elle au prince; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer, & d'où vous aurez le plaiſir de voir la princeſſe tout à votre aiſe. Vous croyez peut-être que Spirituel s'amuſa à dire des injures à cette méchante femme? Non, il avoit trop d'eſprit pour cela; il ſavoit qu'elle ne cherchoit qu'à le fâcher, & il ne lui donna point le plaiſir de ſe mettre

en colère. Il étoit pourtant bien affligé, mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié, & qu'il prit la résolution de l'oublier & de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut sa surprise, lorsque cette fée lui dit qu'il ne devoit point quitter le palais, & qu'elle savoit un moyen de le faire aimer de la princesse! Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit Spirituel; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas; la fée Furie m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations; j'emporterai son portrait qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, lui dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd; encore faudroit-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrois m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerois mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela étoit possible, qu'une stupide avec laquelle je ne

pourrois avoir une converſation raiſonnable, & qui me feroit trembler, quand je ſerois en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence toutes les fois qu'elle ouvriroit la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine; mais, prince, apprenez un ſecret qui n'eſt connu que de votre mère & de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'eſprit à la perſonne que vous aimeriez le mieux, ainſi vous n'avez qu'à ſouhaiter; Aſtre peut devenir la perſonne la plus ſpirituelle; elle ſera parfaite alors, car elle eſt la meilleure enfant du monde, & elle a le cœur fort bon. Ah! Madame, dit Spirituel, vous allez me rendre miſérable: Aſtre va devenir trop aimable pour mon repos, & je le ſerai trop peu pour lui plaire; mais n'importe, je ſacrifie mon bonheur au ſien, je lui ſouhaite tout l'eſprit qui dépend de moi. Cela eſt bien généreux, dit Diamantine; mais j'eſpère que cette belle action ne demeurera pas ſans récompenſe. Trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit: c'eſt l'heure où Furie eſt obligée de dormir, & pendant trois heures elle perd toute ſa puiſſance. Le prince s'étant retiré, Diamantine fut dans la chambre d'Aſtre; elle la

trouva aſſiſe, la tête appuyée dans ſes mains, comme une perſonne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée, Aſtre lui dit : Ah ! madame, ſi vous pouviez voir ce qui vient de ſe paſſer en moi, vous ſeriez bien ſurpriſe. Depuis un moment je ſuis comme dans un nouveau monde ; je réfléchis, je penſe, mes penſées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaiſir infini, & je ſuis bien honteuſe en me rappelant ma répugnance pour les livres & pour les ſciences. Eh bien ! lui dit Diamantine, vous pourrez vous en corriger ; vous épouſerez dans deux jours le prince Charmant, & vous étudierez enſuite tout à votre aiſe. Ah ! ma bonne, répondit Aſtre, en ſoupirant, ſeroit-il bien poſſible que je fuſſe condamnée à épouſer Charmant ? Il eſt ſi bête, ſi bête, que cela me fait trembler ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi eſt-ce que je n'ai pas connu plutôt la bêtiſe de ce prince ? C'eſt que vous étiez vous-même une ſotte, dit la fée ; mais voici juſtement le prince Charmant. Effectivement il entra dans ſa chambre avec un nid de moineaux dans ſon chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laiſſer mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon,

j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raiſon d'être en colère, lui dit Aſtre; n'eſt-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne ſache pas lire? Oh! vous m'ennuyez auſſi bien que lui, répondit Charmant, j'ai bien affaire de toute cette ſcience, moi: j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu, je vais jouer au volant. Et je ſerois la femme de ce ſtupide, dit Aſtre, lorſqu'il fut ſorti? Je vous aſſure, ma bonne, que j'aimerois mieux mourir que de l'épouſer. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt! Il eſt vrai qu'il eſt bien laid; mais, quand je me rappelle ſes diſcours, il me ſemble qu'il n'eſt plus ſi horrible: pourquoi n'a-t-il pas le viſage comme Charmant? Mais après tout, que ſert la beauté du viſage? Une maladie peut l'ôter, la vieilleſſe la fait perdre à coup sûr, & que reſte-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'eſprit? En vérité, ma bonne, s'il falloit choiſir, j'aimerois mieux ce prince, malgré ſa laideur, que ce ſtupide qu'on veut me faire épouſer. Je ſuis bien-aiſe de vous voir penſer d'une manière ſi raiſonnable, dit Diamantine; mais j'ai un conſeil à vous donner: cachez ſoigneuſement à Furie tout votre eſprit, tout

eſt perdu, ſi vous lui laiſſez connoître le changement qui s'eſt fait en vous. Aſtre obéit à ſa gouvernante, & ſi-tôt que minuit fut donné, la bonne fée propoſa à la princeſſe de deſcendre dans les jardins; elles s'aſſirent ſur un banc, & Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut ſa joie, lorſqu'il entendit parler Aſtre, & qu'il fut convaincu qu'il lui avoit donné autant d'eſprit qu'il en avoit lui-même! Aſtre, de ſon côté, étoit enchantée de la converſation du prince; mais lorſque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avoit à Spirituel, la reconnoiſſance lui fit oublier ſa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement, car il faiſoit clair de lune. Que je vous ai d'obligation, lui dit-elle! comment pourrai-je m'acquitter envers vous? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouſe de Spirituel, il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'eſprit. J'en ſerois bien fâchée, répondit Aſtre; Spirituel me plaît tel qu'il eſt; je ne m'embarraſſe guère qu'il ſoit beau; il eſt aimable, cela me ſuffit. Vous venez de finir tous ſes malheurs, dit Diamantine: ſi vous euſſiez ſuccombé à la tentation de le rendre beau, vous reſtiez ſous le pouvoir

de Furie, mais à préfent vous n'avez rien à craindre de fa ra_e. Je vais vous tranfporter dans le royaume de Spii ituel. Son frère eft mort, & la haine que Fu:ie avoit infpirée contre lui au peuple, ne fubfifte plus. Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie, & il n'eut pas demeuré trois mois dans fon royaume, qu'on s'accoutuma à fon vifage, mais on ne ceffa jamais d'admirer fon efprit.



BELLOTE *ET* LAIDRONETTE, *CONTE.*

IL y avoit une fois un seigneur qui avoit deux filles jumelles, à qui l'on avoit donné deux noms qui leur convenoient parfaitement. L'aînée, qui étoit très-belle, fut nommée Bellotte, & la seconde, qui étoit très-laide, fut nommée Laidronnette. On leur donna des maîtres : & jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leurs exercices ; mais alors leur mère fit une sottise, car, sans penser qu'il leur restoit encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimoient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde ; & elles n'étoient plus occupées que de cela, même pendant le temps de leurs leçons ; ensorte que leurs maîtres commencèrent à les en-

nuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre ; tantôt il falloit célèbrer le jour de leur naiſſance ; une autre fois elles étoient priées à un bal, à une aſſemblée, & il falloit paſſer le jour à ſe coëffer, en ſorte qu'on écrivoit ſouvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté, les maîtres qui voyoient que les deux petites filles ne s'appliquoient plus, ne ſe ſoucioient pas beaucoup de leur donner des leçons : car, dans ce pays, les maîtres ne donnoient pas leçon ſeulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaiſir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y allèrent donc guère ſouvent, & les jeunes filles en étoient bien-aiſes. Elles vécurent ainſi juſqu'à quinze ans, & à cet âge Bellote étoit devenue ſi belle, qu'elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Quand la mère menoit ſes filles en compagnie, tous les cavaliers faiſoient la cour à Bellote, l'un louoit ſa bouche, l'autre ſes yeux, ſa main, ſa taille, & pendant qu'on lui donnoit toutes ces louanges, on ne penſoit ſeulement pas que ſa ſœur fût au monde. Laidronette mouroit de dépit d'être laide, & bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde & les com-

pagnies, où tous les honneurs & les préférences étoient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir ; & un jour qu'elles étoient priées à une assemblée qui devoit finir par un bal, elle dit à sa mère qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle souhaitoit de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir ; & pour passer le temps, elle fut à la bibliothéque de sa mère pour chercher un roman, & fut bien fâchée de ce que sa sœur en avoit emporté la clef. Son père avoit aussi une bibliothéque, mais c'étoit des livres sérieux, & elle les haïssoit beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un ; c'étoit un recueil de lettres, & en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter.

Vous me demandez d'où vient que la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes & stupides ? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres en venant au monde, mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité, elles veulent plaire. Une laide connoît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage, cela lui donne la pen-

fée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup & elle parvient à devenir aimable malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite ; comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un temps ; d'ailleurs elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'auroit pas le temps de cultiver son esprit, quand même elle en connoîtroit la nécessité. Elle devient donc une sotte, toute occupée de puérilités, de chiffons, de spectacles ; cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, ou quelqu'autre maladie ne vienne pas plutôt déranger sa beauté. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi cette belle fille qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre ; aulieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies & de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter.

Laidronette, après avoir lu cette lettre, qui sembloit avoir été écrite pour elle, ré-

ſolut de profiter des vérités qu'elle lui avoit découvertes. Elle redemande ſes maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions ſur ce qu'elle lit, & en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle étoit obligée de ſuivre ſa mère dans les compagnies, elle ſe mettoit toujours à côté des perſonnes en qui elle remarquoit de l'eſprit & de la raiſon, elle leur faiſoit des queſtions, & retenoit toutes les bonnes choſes qu'elle leur entendoit dire; elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en mieux ſouvenir, & à dix-ſept ans elle parloit & écrivoit ſi bien, que toutes les perſonnes de mérite ſe faiſoient un plaiſir de la connoître, & d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux ſœurs ſe marièrent le même jour. Bellote épouſa un jeune prince qui étoit charmant, & qui n'avoit que vingt-deux ans. Laidronette épouſa le miniſtre de ce prince; c'étoit un homme de quarante-deux ans. Il avoit reconnu l'eſprit de cette fille, & il l'eſtimoit beaucoup, car le viſage de celle qu'il prenoit pour ſa femme n'étoit pas propre à lui inſpirer de l'amour, & il avoua à Laidronette, qu'il n'avoit que de l'amitié pour elle: c'étoit juſtement ce qu'elle deman-

mandoit, & elle n'étoit point jaloufe de fa fœur qui époufoit un prince, qui étoit fi fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvoit la quitter une minutte, & qu'il rêvoit d'elle toute la nuit. Bellotte fut fort heureufe pendant trois mois, mais au bout de ce temps, fon mari, qui l'avoit vue tout à fon aife, commença à s'accoutumer à fa beauté, & à penfer qu'il ne falloit pas renoncer à tout pour fa femme. Il fut à la chaffe, & fit d'autres parties de plaifir dont elle n'étoit pas, ce qui parut fort extraordinaire à Bellote; car elle s'étoit perfuadée que fon mari l'aimeroit toujours de la même force, & elle fe crut la plus malheureufe perfonne du monde, quand elle vit que fon amour diminuoit. Elle lui en fit des plaintes, il fe fâcha: ils fe raccommodèrent; mais comme ces plaintes recommençoient tous les jours, le prince fe fatigua de l'entendre. D'ailleurs Bellote ayant eu un fils, elle devint maigre, & fa beauté diminua confidérablement; en forte qu'à la fin fon mari qui n'aimoit en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçut, acheva de gâter fon vifage, & comme elle ne favoit rien, fa converfation étoit fort ennuyeufe. Les jeunes gens

s'ennuyoient avec elle, parce qu'elle étoit trifte ; les perfonnes plus âgées & qui avoient du bon-fens, s'ennuyoient auffi avec elle, parce qu'elle étoit fotte ; en forte qu'elle reftoit feule prefque toute la journée. Ce qui augmenta fon défefpoir, c'eft que fa fœur Laidronette étoit la plus heureufe perfonne du monde. Son mari la confultoit fur fes affaires ; il lui confioit tout ce qu'il penfoit, il fe conduifoit par fes confeils, & difoit par-tout que fa femme étoit le meilleur ami qu'il eût au monde. Le prince même, qui étoit un homme d'efprit, fe plaifoit dans la converfation de fa belle-fœur, & difoit qu'il n'y avoit pas moyen de refter une demi-heure fans bâiller avec Bellote, parce qu'elle ne favoit parler que de coëffures & d'ajuftemens, en quoi il ne connoiffoit rien. Son dégoût pour fa femme devint tel qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le temps de s'ennuyer tout à fon aife, & où elle feroit morte de chagrin, fi fa fœur Laidronette n'avoit pas eu la charité de l'aller voir le plus fouvent qu'elle pouvoit. Un jour qu'elle tâchoit de la confoler, Bellote lui dit : mais, ma fœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous & moi ? Je ne puis pas m'empêcher de voir

que vous avez beaucoup d'eſprit, & que je ne ſuis qu'une ſotte; cependant quand nous étions jeunes, on diſoit que j'en avois pour le moins autant que vous. Laidronette alors raconta ſon aventure à ſa ſœur, & lui dit : vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, & cependant cette choſe que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur ſi vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce ſeroit trop tard pour vous appliquer, ſi vous étiez dans la diſſipation de la ville; mais la ſolitude dans laquelle vous vivez vous laiſſe tout le temps néceſſaire pour cultiver votre eſprit. Vous n'en manquez pas, ma chère ſœur : mais il faut l'orner par la lecture & les réflexions. Bellote trouva d'abord beaucoup de difficulté à ſuivre les conſeils de ſa ſœur, par l'habitude qu'elle avoit contractée de perdre ſon temps en niaiſeries; mais à force de ſe gêner, elle y réuſſit, & fit des progrès ſurprenans dans toutes les ſciences, à meſure qu'elle devenoit auſſi raiſonnable : & comme la philoſophie la conſoloit de ſes malheurs, elle reprit ſon embonpoint & devint plus belle qu'elle n'a-

voit jamais été, mais elle ne s'en foucioit plus du tout, & ne daignoit pas même se regarder dans le miroir. Cependant son mari avoit pris un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimoit tendrement son mari; mais sa sœur Laidronette vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disoit-elle, je sais le moyen de vous rendre votre mari : suivez seulement mes conseils, & ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avoit eu un fils de Bellote, qui devoit être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, & ne pensa qu'a se bien divertir. Il goûtoit extrêmement la conversation de Laidronette, & lui disoit quelquefois, qu'il ne se remarieroit jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. Mais si elle étoit aussi laide que moi, lui répondit-elle en riant! En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêteroit pas un moment : on s'accoutume à un laid visage, le vôtre ne me paroît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir; quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie : & puis, à vous dire la vérité, Bellote m'a

dégoûté des belles ; toutes les fois que j'en rencontre une ſtupide, je n'oſe lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une ſottiſe. Cependant le temps du carnaval arriva, & le prince crut qu'il ſe divertiroit beaucoup, s'il pouvoit courir le bal ſans être connu de perſonne. Il ne le confia qu'à Laidronette, & la pria de ſe maſquer avec lui ; car, comme elle étoit ſa belle-ſœur, perſonne ne pouvoit y trouver à redire, & quand on l'auroit ſu, cela n'auroit pu nuire à ſa réputation : cependant Laidronette en demanda la permiſſion à ſon mari, qui y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il avoit lui-même mis cette fantaiſie en tête au prince, pour faire réuſſir le deſſein qu'il avoit de le reconcilier avec Bellote. Il écrivit à cette princeſſe abandonnée de concert avec ſon épouſe, qui marqua en même temps à ſa ſœur comment le prince devoit être habillé. Dans le milieu du bal, Bellote vint s'aſſeoir entre ſon mari & ſa ſœur, & commença une converſation extrêmement agréable avec eux : d'abord le prince crut reconnoître la voix de ſa femme ; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart d'heure, qu'il perdit le ſoupçon qu'il avoit eu au commencement, Le reſte de la nuit

paſſa ſi vîte, à ce qu'il lui ſembla, qu'il ſe frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, & demeura charmé de l'eſprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à ſe démaſquer: tout ce qu'il en put obtenir, c'eſt qu'elle reviendroit au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers; & quoique l'inconnue y arrivât un quart-d'heure après lui, il l'accuſa de pareſſe, & lui jura qu'il s'étoit beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette ſeconde fois que la première, & avoua à Laidronette, qu'il étoit amoureux comme un fou de cette perſonne. J'avoue qu'elle a beaucoup d'eſprit, lui répondit ſa confidente; mais ſi vous voulez que je vous diſe mon ſentiment, je ſoupçonne qu'elle eſt encore plus laide que moi: elle connoît que vous l'aimez, & craint de perdre votre cœur quand vous verrez ſon viſage. Ah! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon ame! L'amour qu'elle m'a inſpiré eſt indépendant de ſes traits: j'admire ſes lumières, l'étendue de ſes connoiſſances, la ſupériorité de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de ſon cœur, lui dit Laidronette? Je vais vous

le dire, reprit le prince : quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, & elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avoient, & qui échappoient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires qu'on mettoit sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces personnes ; & enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en me disant qu'elle ne pouvoit souffrir la médisance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médisance, doit être d'un excellent caractère, & ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle seroit aussi laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom, & à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement dans le premier bal le prince apprit sa qualité à l'inconnue, & lui dit qu'il n'y avoit point de bonheur à

efpérer pour lui, s'il n'obtenoit pas fa main; mais, malgré ces offres, Bellote s'obftina à demeurer mafquée, ainfi qu'elle en étoit convenue avec fa fœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable. Il penfoit, comme Laidronette, que cette perfonne fi fpirituelle devoit être un monftre puifqu'elle avoit tant de répugnance à fe laiffer voir; mais, quoiqu'il fe la peignît de la manière du monde la plus défagréable, cela ne diminuoit point l'attachement, l'eftime & le refpect qu'il avoit conçus pour fon efprit & pour fa vertu. Il étoit tout prêt à tomber malade de chagrin, lorfque l'inconnue lui dit : je vous aime, mon prince, & je ne chercherai point à vous le cacher; mais plus mon amour eft grand, plus je crains de vous perdre quand vous me connoîtrez. Vous vous figurez, peut-être que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un teint de lis & de rofes; fi par aventure j'allois me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vîte de remettre mon mafque. D'ailleurs, quand je ne ferois pas fi horrible, je fais que vous êtes inconftant: vous avez aimé Bellote à la folie, & ce-

pendant vous vous en êtes dégoûté. Ah madame, lui dit le prince, ſoyez mon juge; j'étois jeune quand j'épouſai Bellote, & je vous avoue que je ne m'étois jamais occupé qu'à la regarder & point à l'écouter: mais lorſque je fus ſon mari, & que l'habitude de la voir eut diſſipé mon illuſion, imaginez-vous ſi ma ſituation dût être bien agréable? Quand je me trouvois ſeul avec mon épouſe, elle me parloit d'une robe nouvelle qu'elle devoit mettre le lendemain, des ſouliers de celle-ci, des diamans de celle-la. S'il ſe trouvoit à ma table une perſonne d'eſprit, & que l'on voulût parler de quelque choſe de raiſonnable, Bellote commençoit par bâiller, & finiſſoit par s'endormir. Je voulus eſſayer de l'engager à s'inſtruire, cela l'impatienta: elle étoit ſi ignorante, qu'elle me faiſoit trembler & rougir toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche. D'ailleurs elle avoit tous les défauts des ſottes: quand elle s'étoit fourré une choſe dans la tête, il n'étoit pas poſſible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raiſons; car elle ne pouvoit les comprendre. Elle étoit jalouſe, médiſante, méfiante. Encore s'il m'avoit été permis de me déſennuyer d'un autre côté, j'aurois eu

patience ; mais ce n'étoit pas là ſon compte : elle eût voulu que le ſot amour qu'elle m'avoit inſpiré eût duré toute ma vie, & m'eût rendu ſon eſclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mis dans la néceſſité de faire caſſer mon mariage. J'avoue que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue ; mais tout ce que vous me dites ne me raſſure point. Vous dites que vous m'aimez : voyez ſi vous ſerez aſſez hardi pour m'épouſer aux yeux de tous vos ſujets, ſans m'avoir vue. Je ſuis le plus heureux de tous les hommes, puiſque vous ne demandez que cela, répondit le prince. Venez dans mon palais avec Laidronette, & demain, dès le matin, je ferai aſſembler mon conſeil, pour vous épouſer à ſes yeux. Le reſte de la nuit parut bien long au prince ; & avant de quitter le bal, s'étant demaſqué, il ordonna à tous les ſeigneurs de la cour de ſe rendre dans ſon palais, & fit avertir tous ſes miniſtres. Ce fut en leur préſence qu'il raconta ce qui lui étoit arrivé avec l'inconnue ; &, après avoir fini ſon diſcours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouſe qu'elle, telle que pût être ſa figure. Il n'y eut perſonne qui ne crût comme le prince, que celle qu'il épouſoit ainſi ne fût horrible à voir : quelle fut la ſurpriſe

de tous les affiftans, lorfque Bellote s'étant démafquée, leur fit voir la plus belle perfonne qu'on pût imaginer! ce qu'il y eut de plus fingulier, c'eft que le prince ni les autres ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos & la folitude l'avoient embellie; on fe difoit feulement tout bas que l'autre princeffe lui reffembloit en laid. Le prince extafié d'être trompé fi agréablement, ne pouvoit parler; mais Laidronette rompit le filence pour féliciter fa fœur du retour de la tendreffe de fon époux. Quoi! s'écria le roi, cette charmante & fpirituelle perfonne eft Bellote! Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de fa figure, ceux de l'efprit & du caractère, qui lui manquoient abfolument? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en fa faveur? Il n'y a point de miracle reprit Bellote, j'avois négligé de cultiver les dons de la nature; mes malheurs, la folitude & les confeils de ma fœur, m'ont ouvert les yeux, & m'ont engagée à acquérir des grâces à l'épreuve du temps & des maladies. Et ces grâces m'ont infpiré un attachement à l'épreuve de l'inconftance, lui dit le prince en l'embraffant. Effectivement il l'aima toute fa vie avec une fidélité qui lui fit oublier fes malheurs paffés.

LE PRINCE DESIRÉ,

CONTE DES FÉES,

Par M. SELIS, Profeſſeur d'Eloquence au Colège de Louis-le-Grand, Cenſeur royal, &c.

Préſenté à la REINE par l'un des Enfans que le Bureau d'Adminiſtration du Collège de Louis-le-Grand a nommés Bourſiers, à l'occaſion de la naiſſance de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

LE PRINCE DESIRÉ,

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine qui étoient bons, & que tout le monde aimoit. Quoique la reine fût belle, qu'elle eût tant, tant d'eſprit qu'on en étoit émerveillé, & que le roi ſon mari eût pour elle une grande affection, elle n'étoit pas contente. Elle déſiroit depuis longtemps d'avoir un garçon. Quand elle voyoit une mére qui avoit un petit garçon, elle diſoit tout bas : n'en aurai-je jamais un auſſi? Lorſqu'elle devint enceinte, ſes ſujets vouloient tous parier qu'elle accoucheroit d'un enfant mâle, attendu, comme il vient d'être dit, qu'ils le déſiroient; perſonne ne voulut parier contre. Elle accoucha heureuſement, & elle accoucha d'un fils. Voilà qu'auſſi-tôt on met des lampions ſur les fenêtres, on danſe dans les rues, on compoſe toutes ſortes de vers, on tire des feux d'artifice, & l'on fait du bien aux enfans des pauvres. Le bon roi qui avoit défendu de dire tout

de ſuite à la reine qu'elle étoit accouchée d'un prince, de peur que la joie ne lui fît du mal, oublia ſon ordre. Il dit devant la reine : « qu'on apporte mon fils » & il embraſſa ſon épouſe, & il baiſa ſon enfant, & tout le monde pleuroit parce qu'on étoit bien-aiſe.

Cependant les génies & une fée voiſine arrivèrent pour douer le petit prince : ils étoient tous ancêtres de l'enfant. C'étoit d'anciens rois, les uns du pays, les autres de pays voiſins, à qui les dieux, en récompenſe de leurs vertus, avoient donné un pouvoir ſurnaturel. Le premier qui entra s'appeloit Louis, & il dit : « cet enfant » ſera humain, clément, affable, & on le » ſurnommera le père du peuple ». Le ſecond qui avoit nom François, dit : « cet » enfant ſera brave chevalier, & de plus il » protégera les ſciences & les ſavans, & » on le ſurnommera le père des lettres ». Le troiſième qui avoit une petite barbe, la mine riante & l'œil vif, dit : ventre » ſaint-gris, il ſera beau comme ſa mère, » ennemi des flatteurs comme ſon père, & » ſans façon comme ſon oncle Joſeph. . . » Hélas ! il ne ſera pas obligé de vaincre » ſes ſujets, & de leur pardonner. Il ſera

» ſi bien que chaque payſan le dimanche, » aura la poule au pot ». Et ayant prononcé ces paroles, il paſſa au cou de la reine une belle chaîne d'or. Alors on vit entrer un génie qui avoit une grande taille & un air majeſtueux, & qui s'appeloit encore Louis, & il dit : » cet enfant ſe con» noîtra en hommes : il ſera noble en toutes » choſes ; & l'on verra paroître ſous ſon » règne une foule de grands hommes dans » tous les genres ». Pour moi dit un génie, qui venoit de la contrée à laquelle Lothaire a donné ſon nom, & qui lui-même s'appeloit Léopold: « je doue le nouveau né » de modération, d'économie, & d'amour » de la paix. Il ſera ſi bien obſerver la juſ» tice, que ſes ſujets laiſſeront ſans crainte » leurs portes ouvertes pendant la nuit ».

En ce moment la fée entra ; & la reine, qui la reconnut bien, répandit des larmes, & auroit voulu courir à elle. La fée dit : Cher enfant, « je ſuis Marie-Thérefe ; je » te doue de piété, & de reſpect pour les » dieux » . . . . Le roi & la reine étoient tranſportés de plaiſir, en entendant ce que diſoient les génies & la fée. Pendant que ceci ſe paſſoit, un ogre monté ſur un léopard, & qui mangeoit de la viande crue,

arriva, dans de mauvais desseins, en disant : » je suis l'ogre d'Albion : j'ai droit de prendre le titre de roi de ce pays-ci : ce pays-ci est à moi ». Tant mieux pour vous lui dit le génie à la petite barbe, lequel avoit la repartie prompte ! vous avez-là un beau royaume. L'ogre vit bien qu'on se rioit de lui ; par conséquent, il proféra trois fois un mot qui veut dire chien, & il jura *God ham* : puis tirant son épée, il menaça de ravager tout avec ses soldats & ses vaisseaux, & il s'en alla tout furieux. Alors le génie à la petite barbe se tourna vers les assistans & leur dit : » allez, ne craignez » rien ; vous le battrez, & vous lui ferez » mettre bas les armes ».



CONTES CHOISIS,

Extraits de différens recueils.

LES

LES TROIS EPREUVES,

HISTOIRE BABYLONIENNE.

ON commençoit à s'ennuyer moins dans Babylone. La guerre étoit finie, & les officiers revenoient chargés de dettes & avides de plaisirs. Les intrigues se renouoient de tous côtés. On réchauffoit de vieilles passions, ou l'on en cherchoit de nouvelles. C'étoit le temps des fêtes du soleil ou du carnaval de Babylone. Tout contribuoit à tourner les têtes. On dansoit par-tout. On siffloit les mauvaises pièces, malgré les protecteurs & la garde militaire; enfin, Babylone étoit un séjour délicieux.

Ituriel, génie qui dans tous les temps a eu le departement de cette ville, y descendit alors avec son ami Zéblis pour voir ce qui s'y passoit. Zéblis étoit le génie de l'Egypte. Depuis longtemps il étoit curieux de voir Babylone. Voilà donc cette ville dont on m'a raconté des choses si merveilleuses, disoit-il à son ami. Je vais voir ces

hommes que l'on dit être ſi frivoles & ſi aimables, ſi amoureux & ſi inconſtans. . . . . Zéblis, que la lecture des auteurs modernes de Babylone avoit gâté, alloit enfiler une ſuite d'antithèſes. Ecoutez, lui dit Ituriel; mes Babyloniens ne ſont pas plus extraordinaires que les autres peuples. Les hommes s'étonnent toujours les uns des autres; & je ne ſais trop pourquoi. Toutes les nations policées ſe reſſemblent à peu-près. Il faut obſerver la nature & non pas les ſuperficies. J'aime fort les femmes de Babylone; & je ſuis fâché qu'on les gâte tous les jous. Vous ſerez témoin de trois épreuves qui ſerviront à vous les faire connoître. Je veux trouver une femme qu'on ne puiſſe pas acheter; une autre qui ait de l'amour pour moi plus que pour le plaiſir. Enfin, je veux éprouver qui des deux ſexes eſt le plus inconſtant. Bon, dit Zéblis, voilà de belles tentatives pour un génie! Vous parlez d'achetter des femmes, & ſi j'en crois ce qu'on me dit, ce ſont les femmes qui achettent les hommes actuellement; quant à vos autres épreuves, je n'y entends rien. Je le crois, dit Ituriel; mais vous m'entendrez par la ſuite. Suivez-moi ſeulement, & dans l'occaſion faites ce que je vous dirai. Zéblis le lui promit.

Quoiqu'en général la nation des génies ſoit aſſez bête, cet Ituriel étoit très-ſage; & c'eſt pour cela qu'on lui avoit confié les Babyloniens qui paſſoient pour très-fins.

Nos deux génies, inſtruits de la conſidération qu'on avoit en ce pays pour les étrangers, ſe déguisèrent en ſeigneurs égyptiens. Un équipage magnifique, des livrées brillantes les firent d'abord regarder comme d'honnêtes gens. Ils furent reçus dans la bonne compagnie. Le nom qu'ils avoient pris, extrêmement rude à prononcer, ne laiſſa pas que de leur donner encore du relief. Ituriel eut bientôt la réputation d'un homme charmant. On ſe l'arrachoit. Pour Zéblis il étoit à merveille tant qu'il ſe taiſoit; mais ſon mérite diſparoiſſoit dès qu'il ouvroit la bouche. On le ſouffroit comme le complaiſant d'Ituriel. Celui-ci réuſſiſſoit prodigieuſement. Les honnêtes femmes ambitionnèrent ſa conquête; les courtiſanes, ſa dépouille, & les auteurs lui préparèrent des dédicaces.

Il crut qu'il étoit temps de commencer ſes épreuves. Il avoit eu déjà quelques bonnes fortunes; mais c'étoit par pure galanterie qu'il ne s'y étoit pas refuſé. Ce n'étoit pas ce qu'il cherchoit. Il conſulta la renom-

mée. Il apprit que la veuve d'un ſatrape de la cour de Babylone, qui paſſoit pour la première beauté de l'empire, s'étoit conduite juſqu'alors de façon à n'être pas même ſoupçonnée. La dévotion & la galanterie la reſpectoient également. Ituriel ſe fit aiſément introduire dans ſa maiſon. Il la trouva charmante, le lui dit; lui parla d'amour, & ne réuſſit qu'à la faire rire. Enfin il l'amena à des propos plus ſérieux. Vous êtes étranger, lui dit-elle; vous êtes aimable & sûrement des femmes vous l'ont déjà fait appercevoir. Croyez-moi, pourſuivez vos conquêtes, & ne vous arrêtez pas à moi. Vous perdriez votre temps & me feriez maudire gratuitement par vingt femmes qui m'envieroient votre cœur, ſans ſavoir que je n'en veux pas. Toute intrigue, loin de me paroître un plaiſir, ne me paroît qu'un travers & un ridicule. Je ne changerai point d'opinion pour vous. Ituriel loua ſa ſageſſe, ſe récria ſur ſa ſévérité, voulut mettre des exceptions dans ſa morale. Tout fut inutile. On ne voulut lui accorder que le titre d'ami; mais, comme ami, on le pria à ſouper pour le lendemain.

Palmire, c'étoit le nom de cette femme, n'aimoit point le caractère des Babyloniens.

Elle déteftoit ce commerce de tracafferie qui, chez eux, tenoit lieu d'amour. Ituriel lui parut plus folide, & l'honneur de l'arracher à tant de femmes qui fe difputoient fon cœur, ne laiffoit pas de piquer fon amour propre. Elle aimoit la fupériorité en tout genre; c'étoit le fond de fon caractère, & voyant que toutes les femmes trouvoient des amans, elle avoit cru plus beau d'être la feule qui n'en eût pas. Ce jour même elle fut au bal. Une femme attira tous les yeux par la magnificence de fon *domino* garni de diamans: elle étoit mafquée; fa taille étoit parfaite; tous les regards tombèrent fur elle, & Palmire fut éclipfée. La belle inconnue fe démafque. C'étoit une étrangère de la plus grande beauté. Bientôt il ne fut queftion que d'elle feule. Ituriel, qui donnoit le bras à Palmire, s'apperçut de fon dépit. Voilà bien l'efprit des Babyloniens, lui dit-elle; une garniture de diamans leur tourne la tête. Il eft vrai, dit le génie; je fuis sûr que fi vous en aviez une pareille qui relevât l'élégance de votre taille, vous l'emporteriez aifément fur l'étrangère. Palmire ne répondit rien. Elle avoit vu, du premier coup-d'œil, que cette garniture devoit être d'un prix exceffif, & fa fortune

ne lui permettoit pas d'en acquérir une pareille. A Babylone les grandes richeſſes n'étoient pas généralement le partage de la grande naiſſance. Ituriel le ſavoit. Le lendemain il envoya à Palmire un *domino* plus riche & plus brillant que celui qu'on avoit admiré la veille, avec un billet très-galant où il témoignoit qu'il feroit déſeſpéré qu'on le refusât.

Palmire fut d'abord éblouïe de ce préſent. L'idée d'effacer le ſoir même l'étrangère qu'on lui avoit préférée la veille, ſe préſentoit à ſon eſprit avec tout ce qu'elle avoit de flatteur pour ſon orgueil. D'un autre côté un préſent ſi conſidérable l'embarraſſoit ; il eſt évident qu'on ne pouvoit l'accepter ſans s'engager aux plus grandes récompenſes. Enfin, elle ſe détermina à le renvoyer, après l'avoir regardé mille fois. Ituriel vient ſur le champ lui-même avec le *domino*, ſe jette aux pieds de Palmire, lui témoigne ſes regrets & ſa douleur. Je ſuis bien malheureux, lui dit-il, ſi mes préſens vous ſont ſuſpects. Ma fortune eſt immenſe. Croyez que cette dépenſe ne peut m'être onéreuſe. J'ai été indigné qu'une vaine parure vous fît préférer une femme qui ne peut vous être comparée, & j'ai vu qu'en

ce pays il falloit parer Vénus pour qu'elle eût la victoire. Je l'ai fait, & si vous en craignez les motifs ou les conséquences, je consens (dussé-je en mourir) à m'éloigner tout-à-l'heure, pourvu que vous gardiez ce foible gage qui vous fasse ressouvenir de l'amour que j'eus pour vous. Palmire fut touchée de ce discours, & les diamans qui brilloient à ses yeux la touchoient bien autant que l'éloquence du génie. Elle accepta le *domino* & courut le soir étaler sa nouvelle magnificence.

Le génie commençoit à regarder sa conquête comme sûre, lorsqu'il vit venir chez lui Zéblis tout essoufflé, & avec un air triomphant. Eh ! bien, dit-il en entrant, avec tout votre esprit, je parie que vous n'avez pas si bien réussi que moi. Vous connoissez Oliba ? Oui, dit Ituriel. Eh ! bien, c'est la femme incorruptible que vous cherchez. --- Comment, Oliba ! --- Oui, Oliba, vous dis-je. C'est la vertu même que cette femme-là. Si vous saviez ce qui vient de m'arriver. Je suis allé chez elle. Elle est jolie, comme vous savez. Oh ! oui, je sais cela, dit le génie. Eh ! bien, reprit Zéblis, après quelques propos de galanterie dont je m'acquitte assez bien, je lui ai proposé d'a-

cheter ſon honneur pour vingt millions de dariques. Elle m'a pris pour un fou, m'a dit que ſon honneur étoit, en effet, d'un prix ineſtimable, & que je n'avois pas l'air d'en être l'acheteur. J'ai cru qu'elle n'étoit pas contente de la ſomme que je lui offrois; je lui ai promis cent millions de dariques. Elle s'eſt miſe ſérieuſement en colère; m'a dit que j'étois bien inſolent de venir me mocquer d'elle, & m'a mis à la porte ſans vouloir m'entendre. Connoiſſez-vous rien de plus admirable? Pour moi je n'en reviens pas. Du moins, grâce à moi, vous voilà quitte de votre première épreuve. Je la crois bien avancée, dit le génie. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas remarqué chez Olba une tenture en broderie d'or? Oui, dit Zéblis. Eh! bien, c'eſt moi qui la lui donnai il y a huit jours, & le ſoir même je fus payé de mon préſent. Allez, mon cher Zéblis, n'offrez plus vingt millions de dariques, parce qu'on ſe mocquera de vous, & ſur-tout ne les donnez pas, car on vous prendroit pour un ſorcier, & il n'y a pas encore longtemps qu'on les brûloit. Allez-vous divertir chez les courtiſanes, & laiſſez-moi faire.

L'orgueil de Palmire la défendoit encore

contre l'amour. Elle n'avoit jamais eu de vainqueur. Elle alloit en trouver un, & de plus elle sentoit bien au fond de son ame que c'étoit sa générosité qui le mettoit si près de la victoire ; cependant, les attentions du génie la détournoient de ces idées, & ne lui laissoient voir qu'un amant tendre & assidu. Cela étoit assez rare dans Babylone. Le temps vint où c'étoit la coutume dans cette ville d'aller briller dans des équipages superbes, aux environs d'un temple où il semble que la religion seule auroit dû rassembler les Babyloniens ; mais tout étoit fastueux chez ce peuple jusqu'à la manière de s'humilier devant Dieu. Ituriel, qui vouloit achever son entreprise, engagea son ami à faire présent d'une très-belle voiture à une certaine Julie, qu'il lui vanta comme une conquête digne de lui, & comme une femme qui lui feroit honneur dans le monde. Ituriel l'avoit eue un mois auparavant, & cette femme ne s'en souvenoit plus. On étoit convenu alors d'oublier ses amans, afin de n'en pas rougir. Palmire vole avec Ituriel au rendez-vous général. Elle est une des premières à remarquer cet équipage somptueux, qui fit le soir l'entretien de tous les soupers. Palmire soupoit ce jour-là chez

Ituriel avec quelques autres femmes. Il fit enforte que fa voiture arrivât fort tard. Toute la compagnie étoit partie lorfqu'on entendit un caroffe. C'eft sûrement le mien, dit Palmire. Elle defcend, & demeure étonnée du goût & de la richeffe de cette voiture. C'eft la vôtre, madame, lui dit le génie. L'ouvrier m'a manqué d'un jour, & je crains bien que ce préfent ne foit plus digne de vous. Il faut bien s'en fervir, dit-elle en riant, puifque la mienne n'arrive pas. Ituriel demande la permiffion de la reconduire jufques chez elle. Après quelques difficultés il l'obtient. Je ne fais comment cela fe fit; mais quand ils arrivèrent, l'épreuve étoit finie; car le génie difparut comme un éclair, & ce qu'il y a de pis, l'équipage avec lui. Palmire ne favoit où elle en étoit. Elle fe remit pourtant. Je me doutois bien, dit-elle, qu'il y avoit là-dedans de la magie. Il en falloit affurément pour que je cédaffe à cet homme ou à ce diable, quel qu'il foit. Elle entra chez elle, inquiéte du *domino*: heureufement elle le retrouva, & cela fervit à la confoler d'avoir eu affaire à un magicien.

Je vois bien, dit le génie à Zéblis, que le fafte & la vanité ont anéanti toutes les

vertus dans ce monde brillant, qui en parle ſans ceſſe. Tout, juſqu'au plaiſir, eſt devenu vénal. Il faut chercher dans le peuple un cœur neuf & ſenſible, une jeune perſonne livrée aux premières impreſſions de la nature. Peut-être trouverai-je l'ame déſintéreſſée que je cherche. Il s'en va dans une promenade, où il apperçoit un petit minois charmant qui n'annonçoit qu'une quinzaine d'années & une grande vivacité. Cette jeune fille, vêtue très-ſimplement, ſe promenoit avec un jeune homme qui paroiſſoit avoir deux ans plus qu'elle, & leurs parens, qui étoient d'honnêtes ouvriers, marchoient à quelques pas d'eux. La converſation paroiſſoit animée entre les deux jeunes gens Le feu de l'amour brilloit dans les yeux de Lindor & ſur les joues, de Roſis. Le génie ſe rend inviſible, les ſuit & les écoute : il fut enchanté. C'étoit cette belle ſenſibilité naïve & innocente, cette tendreſſe timide, ces épanchemens de deux ames qui ſe cherchent, s'entendent & ont beſoin l'une de l'autre. C'étoit toutes les délicateſſes de cet amour qu'on ne ſent qu'une fois & qu'on regrette dans la ſuite ſans pouvoir le retrouver. Le génie enveloppe Roſis dans un nuage &

la tranſporta dans un palais que ſon art fit naître ſur le champ. Il ſe montre aux yeux de Roſis, encore interdite & tremblante; il lui fait remarquer toutes les beautés de cette demeure, & lui demande ſi cela ne ſuffiroit pas pour lui faire oublier Lindor. A ce nom, Roſis pleure, Ah ! Lindor ! Ah ! ma mère ! Hélas ! vous regrettez maintenant votre fille ; & votre fille ne vous voit plus ! Je ne vois plus Lindor. Que fait-il ? Que ferai-je loin de lui ? Et diſant cela elle pleuroit toujours. Ituriel s'efforçoit de la conſoler. Que me voulez-vous, lui dit-elle ? Pourquoi m'avez-vous amenée ici ! Que vous ai-je fait ? Que vous a fait Lindor ? Hélas ! s'il ne me voit plus, il va mourir de chagrin, & ſûrement je mourrai auſſi ; car je ne puis vivre ſans Lindor. Ituriel, pour l'appaiſer, fut obligé de lui promettre qu'elle le reverroit, & ſa mère auſſi. Il fit ſervir un repas magnifique. Elle ne mangea pas. On étala devant elle des robes, des ajuſtemens. Ce ſpectacle attira ſon attention. Le génie lui promit que ſi elle vouloit l'épouſer, toutes ces richeſſes ſeroient à elle. Pour ces étoffes, lui dit-elle, ſi vous voulez me les donner, vous me ferez plaiſir ; car il me ſemble qu'avec

cela je ferai plus belle, & Lindor fera bien content de me voir belle. Mais pour vous époufer, je ne le peux pas, car je fuis promife à Lindor, & je l'aime. Eh! bien, dit le génie enchanté de fon innocence, vous aurez Lindor, & tout cela avec lui. En même-temps il la reporta chez fes parens qui étoient en larmes, Lindor étoit auprès d'eux dans l'accablement de la douleur. Il eft impoffible d'exprimer leur joie en revoyant Rofis. Voilà votre fille, dit le génie en fe faifant connoître. Elle eft fenfible & vertueufe. Puiffe-t-elle l'être toujours! Puiffe Lindor être toujours heureux avec elle! Si le bonheur qu'ils vont goûter enfemble pouvoit durer fans ceffe, tout génie que je fuis, j'aimerois mieux la condition de Lindor que la mienne. Pardonnez-moi le chagrin que je vous ai caufé, & recevez ces gages de mon amitié. Il leur fit des préfens confidérables, & alla retrouver Zéblis à qui il conta ce qui venoit de lui arriver. Quoi! dit Zéblis, vous avez été feul avec une jolie fille de quinze ans, & vous, génie, vous n'avez pas eu l'efprit de faire ce qu'un mortel auroit fait! Vous l'avez rendue ainfi à fon Lindor! Je ne fais, dit le génie de Babylone, ce qu'un

mortel auroit fait ; mais je ſais qu'à moins d'être Lindor, on ne peut avoir été plus heureux que je ne l'ai été, & je ſais encore que ce bonheur ne ſera jamais connu de vous. Je l'eſpère bien, dit Zéblis, riant toujours en lui-même de la ſimplicité d'Ituriel.

Le génie, très-content de ſa première épreuve, ſe hâta de paſſer à la ſeconde ; mais ſans eſpérer un auſſi bon ſuccès. Pour mieux parvenir à ſon but il prit le forme d'un jeune homme doué de la plus grande beauté. L'eſprit ne lui manquoit pas, & ne cherchant pas les grâces, il avoit celles de la nature & de la jeuneſſe. Les femmes, quoiqu'on en ait voulu dire, ſe prennent preſque toutes par les yeux, & n'en ſont pas plus condamnables. Adonis, c'eſt le nom que prit le génie, eut d'abord la plus brillante réputation. Les voitures s'arrêtoient dans les promenades publiques, quand il paſſoit, & les femmes le parcouroient exactement depuis les pieds juſqu'à la tête avec cette liberté que le ſexe avoit dans Babylone. Il ne pouvoit perdre à cet examen. Auſſi fut-il comme accablé de ſon mérite. Il ne pouvoit ſuffire à ſes conquêtes. Il n'oſoit pourtant en achever aucune, & nous ſaurons bientôt pourquoi.

Flora, courtiſane célèbre, le preſſoit vivement & briguoit l'honneur de l'enlever aux honnêtes femmes. Adonis fut curieux de ſavoir ſi cette Flora, dont on vantoit les beautés & les reſſources, méritoit ſa réputation. Il ſe rendit à ſes ſoins & ſe laiſſa mener tête-à-tête avec elle dans ſa petite maiſon. Il liſoit dans ſes yeux toutes les eſpérances qu'il avoit conçues pour cette ſoirée, & il étoit bien ſûr que ſa conduite ne ſeroit pas conforme aux arrangemens de Flora. Il ne laiſſoit pas d'être embarraſſé du perſonage qu'il alloit jouer. Sa contrainte paroiſſoit dans ſes diſcours & dans ſon maintien. Flora l'attribuoit à ſa jeuneſſe & à ſon inexpérience. Elle ſe prometttoit bien de le former. Cependant après le ſouper, où tout ſe paſſa très-froidement, elle commença à ne rien concevoir aux procédés d'Adonis. Heureuſement on ne devoit venir le chercher que fort tard. Elle ne déſeſpéroit pas encore. Je comptois, lui dit-elle, que vous me ramèneriez à la ville; mais vous êtes d'une humeur & d'une mauſſaderie qui m'ont rendue malade. Je ne me ſens point la force de m'en aller. Je vais appeler mes femmes & me faire déshabiller. Je

devrois vous renvoyer ſur le champ, car vous êtes d'un ennui qui ne reſſemble à rien ; mais je ſens que je ne pourrai dormir, autant vaut s'ennuyer avec vous. En vérité, lui diſoit-elle, tandis qu'on la deshabilloit, vous n'êtes pas concevable ; mais je vous croyois plus avancé. On ne ſait que faire de vous. Eſt-ce comme cela que vous êtes avec les femmes ? Madame, dit Adonis, interdit, ſi vous me connoiſſiez... Mais vous ne m'en donnez point d'envie, reprit-elle. Votre éducation me paroît d'un difficile... Tout en jaſant le deshabillé alloit ſon train. C'étoit le déſordre le plus adroit. De temps-en temps on expoſoit à la vue d'Adonis des échantillons d'un corps formé par les Grâces. Adonis ne s'étoit pas interdit le don de deſirer. Il ne put tenir à cette épreuve. Ses regards devinrent plus animés, ſes propos plus vifs, ſes geſtes plus paſſionnés. Flora s'apperçut de l'effet qu'elle avoit fait ſur lui. Elle commença à croire qu'on en pourroit faire quelque choſe. Ses femmes ſe retirèrent. Elle s'étendit ſur ſa chaiſe longue, dans l'attitude la plus voluptueuſe. Elle avoit ſa tête appuyée ſur un couſſin, avec un air d'abandon & de nonchalance. Une de

ſes mains étoit jetée négligemment ſur elle, l'autre étoit, comme par oubli, ſur les genoux d'Adonis. Il fut ſur le point de ſe repentir du taliſman qu'il s'étoit attaché. Il s'abandonnoit à des tranſports que la réflexion réprimoit un moment après. Flora étoit enchantée. Elle triomphoit d'avoir rendu Adonis ſenſible ; mais enfin, s'appercevant que c'étoit en pure perte, elle devint furieuſe, & tournant ſon dépit en raillerie ; vous faites bien, lui dit-elle, d'être joli comme une femme. Vous ne méritez pas d'avoir les traits d'un homme. Je ne ſais ce que vous prétendez faire dans le monde avec les grands talens que vous avez. Ma foi, dit Adonis un peu piqué, j'ai du moins l'avantage d'avoir fait échouer les vôtres, malgré toute leur réputation ; & il la quitta avec de grands éclats de rire.

Adonis jugea bien que cette aventure le perdroit dans un certain monde, & que Flora en feroit ſûrement confidence à cinq ou ſix de ſes amies. Il n'avoit voulu que s'amuſer. Il ſongea ſérieuſement à ſon épreuve. Il apperçut un jour dans un temple une femme très-jolie & très-bien faite. Un air de langueur répandu ſur ſon viſage la

rendoit plus intéreſſante. Il s'informa qui elle étoit. On lui dit qu'elle étoit mariée à un militaire diſtingué dans ſon état. Cet homme avoit environ cinquante ans. Il avoit été fort à la mode dans ſa jeuneſſe & long-temps au ſervice des femmes. Il avoit l'humeur naturellement dure, & le regret de n'être plus ce qu'il avoit été l'aigriſſoit encore. Il n'avoit retiré du commerce du monde que cette ſcience frivole, qu'on appelle les uſages. Il en parloit ſans ceſſe, aimoit à gronder ſa femme, afin d'être au moins ſon mari en quelque choſe. Il diſoit quelquefois des vérités utiles ; mais la raiſon avoit tort dans ſa bouche.

D'après ce portrait Adonis jugea que Cloris ne pouvoit aimer ſon mari. Il ſe fondoit ſur cet axiôme ſi reconnu, qu'on n'aime que ce qui eſt aimable. Il ſe fit préſenter chez elle ; la connut & l'eſtima. Elle avoit l'ame noble, & ſur-tout très-ſenſible. Il falloit beaucoup d'amour pour mériter le ſien. Elle étoit attachée à ſon devoir bien plus qu'à ſon époux; mais ſon cœur avoit beſoin d'un objet qui pût le remplir. Adonis ne déſeſpera pas d'être cet objet fortuné. Il mit dans ces démarches tant de délicateſſe, tant d'expreſſion dans ſon amour,

qu'enfin il obtint cet aveu qui coûte tant à la vertu ou à l'amour propre, & dont les femmes de Babylone étoient convenues de se passer. Les aveux n'étoient plus que pour les romans ; mais Cloris étoit romanesque ou sensible, ce qui est la même chose dans la langue des Babyloniens.

Adonis, sûr d'être aimé, n'en fut que plus aimable. Tout ce qu'il desiroit étoit de s'établir de plus en plus dans le cœur de son amante & de lui inspirer la passion la plus forte. Il y réussit. Quelquefois il s'entretenoit avec elle du bonheur que procurent deux ames bien attachées l'une à l'autre, les charmes d'une union où les sens n'auroient point de part, où tous les plaisirs seroient pour le cœur. Cloris étoit enchantée. Elle étoit de bonne foi. Ceux qui ont aimé savent qu'il est un temps où l'on pense ainsi. C'est une erreur de l'imagination que détruit bientôt la nature. Leurs entretiens étoient mêlés de caresses, & ces caresses étoient quelquefois si vives qu'Adonis commença à devenir sombre & rêveur. Cloris s'en apperçut. Elle voulut en savoir la cause. Il s'excusa sur la crainte où il étoit de perdre son cœur. Elle le rassuroit, & il devenoit plus triste. Un jour enfin que Cloris lui parut plus ten-

dre que jamais, il s'élança dans ses bras; couvrit son visage de baisers & de larmes, & se rejeta dans un fauteuil avec les gestes du désespoir. Elle s'imagina que, dans la crainte de l'offenser, il luttoit contre ses desirs, & que l'amour le devoroit. C'étoit depuis long-temps sa pensée. Elle eut pitié de lui. Elle lui tendit la main, avec un regard plein de tendresse. Qu'avez-vous lui dit-elle? S'il vous manque quelque chose pour être heureux, craignez-vous de le demander? Elle rougit en lui tenant ce discours. Jamais elle n'avoit été plus belle. Il se jeta à ses pieds, & lui fit un aveu qu'il est aussi désagréable d'entendre que de faire. Il lui jura qu'il l'adoreroit toujours, & qu'il n'espéroit pas être assez heureux pour que cet amour si pur & si tendre pût suffire au bonheur de sa maîtresse. Cloris demeura quelque temps interdite. Cet événement étoit imprévu. Les désirs qu'elle supposoit à son amant avoient allumé les siens; mais cette passion profonde qu'elle sentoit pour lui, l'état où elle le voyoit à ses pieds ne lui laissèrent pas la force de se plaindre de lui. Avez-vous pu douter de mon cœur? lui dit-elle. Pourquoi ce désespoir? N'êtes-vous pas assez

heureux ſi je vous aime, & croyez-vous que je veuille autre choſe que votre amour ? Ce diſcours & les ſermens qu'elle lui fit de ne point changer à ſon égard le conſolèrent & lui firent croire qu'il avoit trouvé ce qu'il croyoit chercher en vain. Cependant, de jour en jour, leurs entretiens devenoient plus contraints & plus froids ; ils parloient de tendreſſe & ne l'exprimoient plus, ou ne l'exprimoient que bien triſtement. Hélas ! tout eſt mort chez les humains ſans le déſir ou ſans l'eſpérance. Cloris aimoit toujours. Elle s'en étoit fait une habitude : elle n'y pouvoit renoncer. Mais un chagrin ſecret qu'elle ne pouvoit vaincre, dont elle n'oſoit même ſe rendre compte, la conſumoit inſenſiblement. Elle tomba dans une langueur qui faiſoit craindre pour ſes jours. Dans cet état elle ne faiſoit aucun reproche à ſon amant, & lui juroit encore qu'elle mouroit toute à lui. Le génie ne put réſiſter à l'attendriſſement qu'il éprouvoit. Il fut convaincu que ſon épreuve étoit folle, & que la nature ne pouvoit avoir tort. Il briſa le taliſman, & parut aux yeux de Cloris ſous la forme majeſtueuſe d'un génie. Je vous ai trompée, lui dit-il. Adonis n'étoit point un homme. Je ſuis Ituriel,

le génie de Babylone. Je connois votre cœur. Je vous adore, & j'en ſuis plus digne que je ne l'étois. Ah! lui dit-elle, vous n'êtes plus Adonis, & je ne puis aimer que lui. Eh! bien, répondit-il, je reprendrai la forme d'Adonis avec toute la puiſſance d'Ituriel. La métamorphoſe s'exécuta. Cloris ſourit, & lui tendit les bras. Il fut plus heureux qu'un génie ne l'avoit jamais été. Il fut auſſi plus conſtant qu'un mortel. Il viſitoit tous les jours Cloris, ſous la forme qu'elle aimoit, & ſe gardoit bien du taliſman.

Je ſuis un peu plus content de vous cette fois-ci, diſoit Zéblis à ſon ami. Vous avez du moins fini honnêtement avec cette femme. Mais que veut dire votre troiſième épreuve? Penſez-vous qu'il y ait rien d'égal à l'inconſtance des femmes, & ne ſavez-vous pas qu'un ancien a dit... Ce mot m'eſt échappé. Mais ce qui m'eſt arrivé vaut encore mieux pour ma thèſe que ce qu'a dit l'ancien. Ecoutez:

Il y a environ cinq ou ſix cent ans que je devins amoureux d'une jeune fille très-jolie & très-ſpirituelle, car elle vint à bout de me tromper, moi, qui ne ſuis pas un ſot. Je lui déclarai mon amour par écrit,

parce qu'en parlant je m'embaraſſe quelquefois dans ce que je veux dire, au lieu que par écrit je m'explique beaucoup mieux. C'eſt mon fort que l'écriture; & l'écriture en amour... Eh! finiſſez, dit le génie de Babylone, finiſſez votre hiſtoire. Attendez, dit Zéblis, j'en étois... à ce que je lui écrivis. Je me ſervis, pour rendre ma lettre, d'un petit marmot aſſez gentil qui me ſervoit de page. Ma jeune maîtreſſe me fit une réponſe favorable, me permit de lui rendre des ſoins, & me donna de l'eſpérance. Je continuai de lui écrire. Je la voyois rarement. Les viſites lui déplaiſoient. Sa modeſtie en étoit effarouchée. Elle me prioit de lui écrire ſouvent & de la voir fort peu. Mes lettres, diſoit-elle, lui faiſoient le plus grand plaiſir. C'étoit toujours mon petit page qui les portoit. Enchanté des progrès de mon amour & de l'effet que produiſoient mes lettres, j'épuiſois mon eſprit à lui en compoſer tous les jours de plus belles. Un beau matin je lui envoyai dire, par mon page, que je la verrois le ſoir, & pour mériter cette grâce, je le chargeai de la lettre la plus éloquente que j'euſſe encore faite. A peine étoit-il parti qu'il me prit envie de le ſuivre de quelques momens, &

d'arriver à l'improviſte pour jouir de l'effet que ma lettre devoit faire ſur le cœur de ma maîtreſſe. Mon cher ami, vous ne devineriez jamais ce que je vis. Je m'en doute, dit le génie. C'eſt une choſe inconcevable, reprit Zéblis. Je la trouvai ſi occupée avec mon petit page, que ma lettre étoit ſur une table encore toute cachetée... L'infidèle! ne pas lire ma lettre! Si elle l'avoit lue, elle ne m'auroit jamais fait cet outrage. Dans la colère où j'étois, je fus ſur le point de les anéantir. Mais comme j'avois lû quelque part qu'il ne faut pas qu'un génie ſe livre à ſa colère, je mépriſai ces deux marmouzets, & je réſolus de me venger de cette injure ſur le ſexe entier & de tromper toutes les femmes. Vous voyez s'il y a un exemple d'une plus grande inconſtance; car aſſurément cette fille m'aimoit, ſes lettres m'en aſſuroient; & un page la rendit inconſtante; un page fut préféré à un génie. Cela n'eſt plus rare, lui dit Ituriel, & il le quitta pour achever ce qu'il avoit commencé.

Il y avoit à Babylone deux jeunes époux, mariés depuis un an, aimables tous les deux, & tous les deux cités pour modèles de la tendreſſe conjugale. Le génie les tranſporta, pendant

pendant leur ſommeil, dans une isle inhabitée, mais dont le ſéjour étoit charmant. Il eut ſoin de les placer chacun à une extrêmité de l'isle, & forma au milieu un boſquet avec un taliſman, auquel il donna la puiſſance d'attirer dans ce lieu le premier de ces époux dont l'inconſtance ſeroit décidée. Il pourvut à ce qu'il ne manquât pas d'objets pour les rendre inconſtans.

A leur réveil ils éprouvèrent tous deux la même ſurpriſe. Leurs regrets furent les mêmes de ſe voir ſéparés ſans ſavoir comment, & peut-être pour jamais. Tous les deux versèrent des larmes en abondance. Quittons un moment Aza pour voir ce qui arrive à ſon épouſe. Zilia pleuroit encore lorſqu'elle vit ſortir d'un bocage un jeune homme d'une figure très-intéreſſante, qui s'avança vers elle & qui, à meſure qu'il approchoit, témoignoit ſon étonnement. Qui êtes-vous, lui dit-il, & depuis quand ce ſéjour s'honore-t-il de votre préſence? Hélas! dit-elle, je ſuis une infortunée. J'ai perdu ce que j'aimois. Je ne ſais quel pouvoir m'a tranſportée ſur ce rivage. Mais ſûrement c'eſt un dieu malfaiſant; car il m'a ſéparée de mon époux, de mon cher Aza... Ah! ſi vous êtes la divinité de ces

rives, rendez-moi à mon cher Aza. Je ne ſuis point une divinité, repartit le jeune homme. J'ignore même qui je ſuis. Je n'exiſte que depuis quelques momens. J'ai fait quelques pas ſans deſſein, & je vous ai trouvée. Je ſens auprès de vous combien il eſt doux d'exiſter. Qu'il eſt barbare ce dieu qui vous afflige ! mais qu'il eſt heureux cet Aza qui cauſe vos regrets ! Ah ! reprit Zilia, vous ne connoiſſez pas l'amour, puiſque vous nommez heureux celui qui pleure loin de ce qu'il aime. Je ne connois point l'amour, dit le jeune homme, il eſt vrai ; mais je ſens que je ſuis heureux de vous voir, que je le ſerois bien plus, ſi vous paroiſſiez goûter auprès de moi le même plaiſir que je goûte auprès de vous, & que je ſerois très-malheureux de vous perdre. Si ce ſentiment eſt l'amour, je le connois bien. Ah ! laiſſez-là l'amour, dit la déſolée Zilia. Je ne vois plus Aza, je n'ai plus d'époux, & elle appuya ſa tête ſur ſes mains & recommença à pleurer. Le jeune homme, ſans s'oppoſer à ſa douleur, ne chercha plus qu'à l'en diſtraire. Il avoit pour elle ces attentions délicates & ingénieuſes que l'amour ſuggère, & qui font ſes premières jouiſſances. Peu-à-peu les regrets de Zilia devinrent moins

vifs ; ſa douleur, après s'être exhalée, s'épuiſa. L'idée d'avoir perdu ſon époux l'avoit d'abord déſeſpérée ; elle finit par enviſager cette perte comme un mal irrémédiable, & Aza comme un homme qui n'exiſtoit plus pour elle. L'eſpérance de le revoir s'évanouït ; celle de le remplacer s'offroit tous les jours, grâces aux ſoins de ſon nouvel adorateur. Il ne la quittoit pas d'un moment, & ne l'ennuyoit pas. Elle parcouroit ſouvent avec lui cette isle inconnue où elle étoit. Vous le voyez, diſoit-il ; nous ſommes ſeuls dans ce ſéjour ; nous y ſommes ſûrement l'un pour l'autre. Il n'y a pas d'apparence que nous ſortions jamais de cette isle. Nous ne devons ſonger qu'à nous y rendre heureux. Il n'y avoit guères de réponſe à ce raiſonnement.

Un mois s'étoit écoulé depuis que Zilia voyoit ſans ceſſe ce jeune homme, & qu'elle étoit ſeule avec lui. Il eſt difficile d'être dans une ſituation plus critique. Il avoit déjà riſqué les plus grandes entrepriſes, & quoiqu'on l'eût repouſſé, il avoit du moins acquis le droit d'en riſquer de plus légères impunément. C'eſt être fort avancé. Un jour, en ſe promenant enſemble & s'attendriſſant tous les deux, ils prirent le chemin

de ce bosquet où, selon le talisman formé par Ituriel, ils ne pouvoient entrer qu'avec un projet très-décidé. Ce bosquet avoit été jusqu'alors invisible pour eux. Ils furent étonnés de l'appercevoir. Cet endroit est charmant, dit le jeune homme : entrons-y. Entrons, dit Zilia; mais quelle surprise! elle apperçoit Aza qui entre dans le bosquet par un autre côté avec une jeune fille très-jolie. Ces quatre personages demeurèrent immobiles, & se jugèrent réciproquement avec la dernière exactitude. Un mouvement involontaire entraîna les deux époux dans les bras l'un de l'autre, tandis que le jeune homme & la jeune fille jouoient un rôle fort sot. Des caresses on alloit venir aux reproches, lorsqu'Ituriel parut pour prévenir la querelle. Vous n'avez pas plus de tort l'un que l'autre, leur dit-il, & votre inconstance est datée de la même minute. Il n'y a rien d'étonnant dans tout ceci. Toutes les fois qu'un jeune homme & une jeune fille se trouveront seuls dans une isle, ils passeront leur temps comme vous alliez le passer dans ce bosquet. Vous avez fait tous les deux une belle résistance, & vous vous en aimerez davantage. Les deux êtres fantastiques, créés par Ituriel, disparurent.

Il reporta les deux époux dans leur demeure. Ils ont vécu depuis en bonne intelligence, sans se faire de reproches sur l'aventure du bosquet.

LES SOUHAITS,

CONTE ARABE.

SE contenter de son état, quel qu'il soit; vivre sans ambition & sans désirs; se reposer sur la providence de ce qui nous convient, c'est la véritable science du bonheur & celle qui manque à la plupart des hommes.

Sadak étoit né dans ce désert qui sépare la Mecque de Medine : des hommes charitables s'y étoient établis pour donner l'hospitalité aux dévots musulmans, qui le traversoient pour aller visiter le tombeau du prophète. L'esprit de charité des fondateurs s'étoit perpétué parmi les habitans; Sadak se distinguoit par son zèle; tous les jours il parcouroit ce désert, pour remettre dans leur route les voyageurs qui s'étoient égarés,

& pour recueillir chez lui ceux que la ſatigue obligeoit d'interrompre leur courſe & de chercher le repos. Ses ſoins ſecourables lui attiroient des bénédictions; ſes voiſins l'eſtimoient, & le prenoient pour modèle. Il étoit heureux; il ne le fut pas longtemps.

La vue des riches que le haſard faiſoit paſſer auprès de ſa demeure, le ſpectacle des commodités qu'ils traînoient après eux, l'étonnèrent d'abord, il admira leur condition, imagina qu'elle étoit douce, & ne tarda pas à la déſirer. Dès cet inſtant, il fut agité d'une inquiétude ſecrette; il éclata bientôt en murmures, & ceſſa d'être charitable.

Un jour qu'il pleuroit amèrement ſur ſa misère, il entendit frapper à ſa porte. Il ouvre; un vieillard vénérable ſe préſente à ſes yeux, & lui demande l'hoſpitalité. Je vous recevrai mal, lui dit Sadak, vous auriez pu mieux vous adreſſer. Je n'ai beſoin que d'un aſyle, répondit le vieillard, & les reſtes de votre repas me ſuffiront. -- Vous ne les trouverez pas abondants. -- Qui a peu, donne peu; le bon cœur en fait tout le prix. Le ciel eſt plus touché de l'offrande du pauvre que de celle du riche,

& la récompenſe en eſt plus ſûre. --- Je ne ſais quelle ſera la mienne ; mais il y a long-temps que j'exerce l'hoſpitaliré , & les épidémies détruiſent mon troupeau ; le ſoleil ſéche les fruits de mon jardin, au lieu de les mûrir. --- Il vous reſte du moins quelque choſe ; Alla ne vous a pas tout ôté. -- Il me fait beaucoup de grâces ! en vérité, le ſort eſt bien injuſte ! il y a tant de riches qui ne vivent que pour eux, & dont les tréſors ne ſont qu'augmenter ! que je ſuis malheureux ! --- vous croyez l'être ? --- mon père, examinez mon état, voyez ma demeure ; les ouragans la renverſent ſouvent, & me forcent à la relever : c'eſt à la ſueur de mon front que j'arrache à la terre avare quelques alimens groſſiers. -- Le travail eſt néceſſaire à l'homme ; il entretient ſa force & ſa ſanté. --- Mais pourquoi faut-il que je travaille ? --- pourquoi es-tu né ? je vous demanderai à mon tour, s'il valoit la peine de naître ? --- Ta queſtion outrage la providence ; elle ne fait rien que de juſte ; elle veille à notre exiſtence ; elle s'occupe de notre bonheur. --- Vous voyez comme elle fait le mien ; je ne ſais ſi elle s'en occupe, mais il me ſemble qu'elle s'en acquitte aſſez mal. --- Qui le feroit

mieux à sa place ? --- moi. --- Vous ! & savez vous ce qui vous convient ? --- tout état où j'aurai moins de peine. --- Ce que tu dis est un crime. --- En seroit-ce un que de souhaiter d'être mieux ? --- Oui, c'est être mécontent de l'ordre établi par la providence.

Sadak ne répondit pas ; il leva les épaules, en regardant sa cabane ouverte de tous côtés, & quelques légumes grossiers qui doivent faire son repas & celui de son hôte. Aussitôt le vieillard disparut à ses yeux ; on vit à sa place un jeune homme très-beau, très-bien fait, resplendissant de lumière, & dont le dos étoit chargé de quatre paires d'aîles brillantes. C'étoit le génie de Sadak.

Il y a longtemps, lui dit-il, que j'ai entendu tes plaintes & tes murmures. Alla, prêt à te punir, s'est ressouvenu de ta vertu passée ; il daigne te pardonner ta défiance, & se prêter à tes desirs. Regle toi même ta destinée ; éprouve si tu feras mieux que lui pour ton bonheur ; il m'a permis de remplir sept de tes souhaits. Sept, s'écria Sadak ! ah, remplis-en un seul ; je n'en ai pas davantage à former, ne restreins pas son bienfait, reprit le génie ; tu pourrois t'en repentir.

Sadak ne réfifta pas ; il fouhaita d'être riche. Tu le feras, dit le génie ; mais pour te faire fentir le prix des richeffes, je voudrois te les faire acquérir ; fais-tu écrire, chiffrer, calculer ? oui, répondit Sadak. -- Ta fortune eft donc faite.

A ces mots, il l'enlève dans fes bras, le tranfporte à Balfora ; & prenant la figure d'une jolie circaffienne, il va le préfenter à un tréforier des revenus du fultan. La dame étoit trop belle, pour que fon protégé ne fût pas employé ; Sadak le fut. Le génie le fit paffer rapidement par toutes les humiliations de ce nouvel état ; le commis fe forma ; fon imagination active enfanta mille projets qui multiplièrent les fommes levées fur des peuples, fans groffir les tréfors du fultan, & qui l'enrichirent ; auffitôt il quitta fa place, & ne voulut plus avoir d'autre état que celui d'homme opulent.

Sadak étala le luxe le plus brillant ; il eut une table délicate, un férail choifi, des efclaves nombreux, des équipages fuperbes ; il jouit enfin de toutes les commodités & de tous les plaifirs qu'il avoit fouhaités. Bientôt ces agrémens lui parurent moins vifs ; il éprouva la fatiété qui corrompt le bonheur, & l'anéantit. Les femmes de fon

ſérail étoient charmantes ; mais elles étoient ſes eſclaves, elles ne voyoient qu'un maître dans un homme qui déſiroit être aimé; les oiſifs de Balſora, aſſidus à ſa table, étoient plus attirés par ſon cuiſinier que par lui-même.

Sadak ennuyé, ſouhaita de jouir d'une conſidération perſonnelle, voulut humilier les beaux eſprits, qui le mépriſoient, en devenant bel eſprit lui-même. Il appela ſon génie, & lui demanda le don des vers.

Tu n'as pas beſoin de moi, lui dit le génie ; tu es riche, imite les grands qui t'entourent, & qui ont la réputation de faire les plus jolis vers du monde ; fais les faire. Je pourrois avoir un poëte à mes gages, dit Sadak ; mais je veux produire de l'excellent, & le génie ne ſe vend point; d'ailleurs, j'ai la délicateſſe de vouloir être l'auteur de mes ouvrages.

Le génie ne répondit point, & ſouffla ſur Sadak ; il eut auſſitôt toutes les connoiſſances poſſibles, ſans avoir jamais étudié. Son imagination fermenta ; il ſe retira dans ſon cabinet, où il écrivit ſur le champ un poëme de deux mille vers, & ſi beau qu'il parut très-court.

Il ſe hâta d'aſſembler un nombre prodi-

gieux de convives qui, à l'iſſue d'un grand repas, ne furent pas peu ſurpris de ſe voir priés d'entendre une lecture. Sadak auteur leur parut une choſe plaiſante. S'ils ſourirent à cette nouvelle, ils frémirent à la vue du volume; Sadak commença, ſelon l'uſage, par demander de l'indulgence pour une muſe naiſſante; il parla de la foibleſſe de ſes poûmons, qui ne lui permettant pas d'élever la voix, exigeoit du ſilence & de l'attention de la part de ſes auditeurs, & il lut l'ouvrage tout d'une haleine, & d'une voix de ſtentor. Le poëme fut admiré de bonne foi; les beaux-eſprits ſe regardoient avec ſurpriſe, & ſembloient chercher à découvrir parmi eux celui qui avoit prêté ſa muſe à Sadak; ils ne lui firent pas l'honneur de croire qu'il en eût une; pluſieurs autres productions auſſi ſublimes les détrompèrent, & excitèrent leur envie; ils s'occupèrent à ternir la gloire du nouveau poëte, à flétrir ſes lauriers. Ne pouvant déprimer ſes talens, ils attaquèrent ſes mœurs; ils affligèrent Sadak. Hélas! s'écrioit-il, le bonheur n'eſt pas le partage des lettres, j'étois plus heureux dans ma première obſcurité. Il ſe dégoûta de la gloire littéraire, & renonça aux muſes par de beaux vers qui redoublè-

rent la confusion & la haine de ses ennemis.

Le premier visir mourut peu de temps après. Sadak souhaita sa place ; son génie fut prompt à le servir. Dans le cours de ses travaux littéraires, Sadak s'étoit distingué par quelques ouvrages politiques ; le Sultan les avoit lus & goûtés, la voix publique en appeloit l'auteur à la première place auprès du trône, le monarque l'y éleva. Sadak y porta les lumières qu'ont eues souvent les grands Ministres, & la sagesse & la philosophie qu'ils n'ont pas eues toujours. Son administration fut un chef-d'œuvre de politique & de bienfaisance. Elle offrit des nouveautés intéressantes, qu'on n'avoit jamais vues avant, & qu'on ne vit plus après lui. Ses prédécesseurs n'avoient su que ruiner le peuple pour enrichir le souverain, & n'étoient parvenus qu'à les ruiner en effet l'un & l'autre. Il trouva le secret de diminuer les impôts & d'augmenter en même temps les revenus du Prince. Ce beau secret, dont il laissa la recette dans les archives où ses successeurs pouvoient le prendre, ne fut jamais employé depuis.

Les sujets de Balsora, partagés en factions, & divisés par des opinions, devin-

rent paisibles, soumis & tolérans; Sadak força même les santons & les derviches à le paroître, s'il ne put réussir à les rendre tels.

Un jour qu'il étoit au conseil avec le sultan, & qu'il développoit des principes admirables de gouvernement, il vit entrer une troupe de ces santons. Leur chef, après s'être prosterné au pied du trone, dit au monarque, d'un air effrayé, qu'il étoit temps de servir la religion & la divinité, en rendant le culte uniforme, & de sévir contre une partie de la nation qui outrageoit le ciel, en priant, les yeux tournés au midi, au lieu de l'être vers l'orient, de bout & non pas prosternés.

Le conseil frémit; les vieillards qui le composoient poussèrent un cri d'horreur; plusieurs même furent sur le point de déchirer leurs vêtemens, & l'auroient fait sans doute, si on les avoit assurés que les coupables étoient en état de les payer. Après un bourdonnement confus, on entendit distinctement le mot feu, dont toute la salle retentit. Le sultan alloit ratifier cette décision, lorsque Sadak se leva, & le conjura de suspendre pour un moment la condamnation qu'il alloit prononcer. Le monarque y

consentit, incertain de ce qu'il alloit faire.

Le ministre fit venir deux hommes de différentes nations, accueillis par le prince, chargés de ses bienfaits, & qui se disposoient à retourner dans leur patrie. Ils s'avancèrent au pied du trône; l'un se prosterna, & frappa trois fois le marche-pied de son front; l'autre, d'un air noble & modeste, s'inclina respectueusement en serrant les mains contre sa poitrine, & tous deux lui dirent en substance, d'un ton pénétré, qui partoit du cœur : magnanime empereur, honneur des nations, félicité de ton peuple! nous venons te remercier de tes bienfaits, & nous retournons dans nos patries, pénétrés de la plus vive reconnoissance, faire des vœux pour la prospérité de ton règne. L'air & le ton dont ils dirent ces paroles touchèrent le sultan, qui les renvoya avec bonté. Sadak dit alors : tu viens de recevoir les vives effusions du cœur de ces étrangers. Tous deux, avec la même reconnoissance, t'ont approché différemment, l'un prosterné, l'autre incliné, suivant l'usage de leurs pays; tous deux t'ont tenu le même langage; quel est celui dont l'hommage t'a paru mériter d'être préféré? Je suis touché, dit le sultan, de la recon-

noiſſance de l'un & de l'autre : leurs cœurs parloient ; que m'importe la ſituation différente de leurs corps ? Me ſera-t-il permis, repliqua ſur le champ Sadak, de te ſupplier d'examiner encore l'affaire de cette portion de tes ſujets que je t'ai vu prêt à condamner ?

Le ſultan avoit de l'eſprit ; il remercia ſon miniſtre de la manière dont il venoit de l'éclairer ; il ſigna un bel édit de tolérance, que Sadak avoit rédigé depuis quelque temps ; & c'eſt le premier qui ait été donné au moment même où des ſantons en étoient venus ſolliciter un contraire.

C'eſt ainſi que dépoſitaire de la confiance & de l'autorité du deſpote, Sadak s'en ſervoit pour rendre le peuple heureux ; mais il ne le fut pas lui-même. Il ne plaça que le mérite, rejeta tout ce qui ne lui en montroit pas, & fit beaucoup de mécontens. Ceux-ci crièrent. Le miniſtre étoit honnête ; ils le trouvèrent dur. Les ſantons, parce qu'il étoit humain & tolérant, calomnièrent ſa religion ; les uns & les autres paſsèrent des murmures aux libelles ; il ſe répandit des ſatyres contre le miniſtre. On les mépriſa d'abord ; elles ſe multiplièrent, furent lues, & firent enfin ſenſation. La

populace aveugle, inquiète, inconſtante, s'accoutuma à rire de ſon idole, & bientôt l'inſulta.

Sadak, en faiſant tout pour le mieux, mécontentoit tout le monde. Favoriſoit-il quelques grands ? le peuple murmuroit. Soulageoit-il le peuple ? les grands l'accuſoient auprès du ſouverain de chercher à ſe faire des partiſans. Toutes ſes démarches étoient calomniées ; il ne ſavoit plus quel parti prendre ; il prit celui de ſe retirer, & il eut le chagrin de voir le public en témoigner une joie inſultante.

Le ſucceſſeur de Sadak crut ne pouvoir aſſurer ſon autorité qu'en occupant le peuple. Il engagea ſon maître à déclarer la guerre au ſultan de Bagdat. Les triomphes de l'empire firent bénir ſon adminiſtration.

Sadak apprenoit avec tranſport les ſuccès des armes du ſultan ; la joie du peuple, ſes acclamations à la nouvelle d'une victoire, les éloges qu'il prodiguoit au général échauffèrent ſon ame ; il envia cette eſpèce de gloire : ſans doute, s'écrioit-il, dans ſon nouvel enthouſiaſme, ſans doute, elle eſt la plus pure ! il recourut à ſon génie, & vola à l'armée. Son mérite, ſa valeur, ſa conduite le firent bientôt connoître ; le général

l'employa utilement, lui donna ſa confiance, & l'éleva aux premiers grades. Sadak acquit une grande réputation & l'eſtime des troupes, dont il obtint le commandement à la mort de ſon général, qui fut tué. Ses armes furent heureuſes; il défit le roi de Bagdat dans une bataille, où ce prince infortuné trouva la mort, il conquit ſon royaume, fit ſa fille unique priſonnière, & l'emmena à la cour de ſon maître, dont la reconnoiſſance le combla des honneurs dus au guerrier qui joignoit une ſeconde couronne à celle qu'il poſſédoit.

La princeſſe de Bagdat étoit jeune, & la plus belle princeſſe du monde. Sadak n'avoit pu la voir ſans l'aimer; les rebuts augmentèrent ſa paſſion; il implora ſon génie, j'adore la princeſſe, lui dit-il, il n'eſt point de bonheur pour moi ſans ſa poſſeſſion; il faut qu'elle m'aime, qu'elle conſente à m'épouſer. O génie! rends-moi encore ce ſervice; ce ſera le dernier; heureux par cet hymen, je n'aurai plus de vœux à former.

Le génie lui applanit les difficultés. Sadak oſa demander la princeſſe pour prix de ſes ſervices; elle lui fut accordée; elle paſſa même ſans répugnance dans les bras de ſon vainqueur.

Tant que ses premiers transports durèrent, Sadak fut heureux ; la jouissance éteignit enfin l'amour ; il ne cherchoit plus son épouse avec le même empressement ; l'ennui vint le saisir auprès d'elle. La princesse le trouvant moins tendre, le devint moins à son tour ; elle se souvint de l'orgueil de sa naissance, & que son époux étoit fort au-dessous d'elle. Elle le fit sentir à Sadak, qui en fut humilié. Il gémit de s'être marié, & sur-tout d'avoir épousé une princesse. Il lui devoit des ménagemens ; il ne pouvoit pas la répudier comme une autre ; il se consumoit dans la douleur & dans le désespoir. Son génie lui apparut encore.

Je suis bien malheureux, lui dit Sadak ; n'as-tu point de remède pour consoler un époux qui gémit de l'être ? Ta femme est de ton choix, répliqua le génie. --- J'aimois, j'étois aveuglé ; je suis éclairé maintenant.... il n'y a donc que la mort qui puisse nous séparer ! --- Il t'est défendu de désirer la sienne. Je ne te la demande pas non plus, répondit-il en soupirant.... mais ne peux-tu rien ? Je puis t'en délivrer sans la faire périr ; mais mon pouvoir est borné dans cette occasion ; il ne va point jusqu'à te garantir de bien des malheurs qui en seront la

ſuite. --- Je les brave tous ; il n'en eſt point de ſemblable à celui de vivre avec elle. Sers-moi encore, mon cher génie. Ah ! ce dernier bienfait ſurpaſſera tous les autres.

Les ennemis de Sadak travailloient depuis longtemps à ſa perte. Ils ne ceſſoient de répéter au ſultan qu'il étoit imprudent de lui laiſſer une épouſe qui avoit au trône de Bagdat des droits qu'elle tranſmettoit à ſon mari, & qu'un homme tel que Sadak pouvoit faire valoir. Le prince avoit d'abord négligé ces avis ; il les écouta enfin ; il fit arrêter Sadak. Des gens de loi vinrent lui apporter, dans ſa priſon, un ordre de répudier la princeſſe, que le monarque vouloit épouſer. Sadak reconnut les bons offices de ſon génie, ſigna l'acte avec tranſport, & fut conſolé de ſes fers. La princeſſe, devenue ſultane, voulut ſe venger des mépris d'un homme qui avoit oſé devenir ſon époux. Elle prolongea ſa captivité, & la rendit plus dure.

L'infortuné Sadak regretta bientôt la liberté. Il ſe rappeloit ſa vie paſſée, les bienfaits d'Alla, & ne ſavoit plus que déſirer. Il appela cependant ſon génie.

Que veux-tu, lui demanda celui-ci ? Te conſulter, répondit Sadak ; je me ſuis trom-

pé jusqu'à présent ; fais mon bonheur, si cela est possible ; je n'ose plus m'en mêler. --- Je n'ai plus qu'un dernier souhait à remplir. Choisis cette fois, choisis bien. --- Ah ! fais ce choix pour moi ; je me suis si mal trouvé de ceux que j'ai faits ! --- je te l'ai dit ; mon pouvoir ne va pas jusques-là ; le choix doit être le tien. --- Je vois bien que j'ai eu tort de me mettre à la place de la providence, répondit Sadak, après avoir rêvé quelque temps ; j'aurois dû m'en rapporter à elle. Remets-moi dans la cabane d'où tu m'as tiré. Le génie l'y transporta aussi-tôt.

Sadak retrouva sa demeure telle qu'il l'avoit laissée, ses voisins vinrent le féliciter de son retour, & lui firent l'accueil le plus tendre & le plus vrai ; il en fut touché, il reprit avec plaisir ses anciennes occupations. Le même soir, en parcourant le désert, il fut attiré par des cris au bord d'un précipice ; un malheureux prêt à y tomber se tenoit encore à quelques branches d'arbres, implorant le ciel, & sûr de périr aussi-tôt que les forces lui manqueroient. Sadak accourt, & le délivre, non sans peine & sans danger. Le voyageur reconnoissant le comble de bénédictions ; Sadak les entend, & jouit

d'une joie pure qu'il n'avoit pas goûtée depuis longtemps; il ſe jette à genoux, adore la providence, & remercie ſon génie.

ARDOSTAN,

CONTE.

SUR les bords de l'Indus s'élevoit un palais ſuperbe qui, depuis pluſieurs ſiècles, ſervoit de demeure aux ſouverains de Bavah; ils y avoient réuni tout le luxe de l'Orient. Les bâtimens offroient à l'œil étonné les plus rares efforts de l'art, & toutes les richeſſes de la nature étoient raſſemblées dans les jardins.

Parmi les princes qui l'avoient occupé, les uns avoient été célèbres par leur magnificence, les autres par leur humanité, pluſieurs par leurs victoires, & quelques-uns par le bonheur du peuple qu'ils avoient gouverné; preſque tous avoient péri, victimes de l'envie & de la malignité. Les empereurs de l'Indoſtan, qui, en qualité de conquérans du peuple de Bavah, lui don-

noient des maîtres & les lui ôtoient à leur gré, les avoient placés ſur le trône & les en avoient fait deſcendre.

Ardoſtan venoit enfin d'y monter. Il ne vit dans ſon élévation qu'un moyen plus grand & plus efficace d'être utile aux hommes. Ses ſujets heureux le bénirent ; le bruit de ſa ſageſſe remplit bientôt tout l'Orient.

Un ſoir en ſe promenant dans ſes jardins, il méditoit ſur ſes devoirs, & ſur les obſtacles qui trop ſouvent arrêtent dans leurs vues les monarques bienfaiſans. Ces ſpéculations ſublimes, & dont peu de ſouverains s'occupent, prolongèrent ſa promenade. La laſſitude le força d'entrer dans un pavillon orné des portraits des princes de Bavah, & ſous les murs duquel l'Indus rouloit ſes eaux majeſtueuſes. La vue des images de ſes prédéceſſeurs fit prendre un autre cours à ſes réflexions ; il ſe rappela la vie de ceux dont il vouloit ſuivre les traces, & ſes yeux effrayés s'arrêtèrent ſur le ſort qu'ils avoient éprouvé. Il ne put ſe défendre de le craindre pour lui même.

Malheureux ! s'écria-t-il, quelle eſt la condition des ſouverains ; ils ſont, comme les autres hommes, l'ouvrage d'une puiſſance

ſupérieure, qui peut dans un inſtant détruire ce qu'elle a fait ! Leurs vices & leurs vertus contribuent également à leur perte. Si je néglige l'intérêt du peuple qui m'eſt confié, je m'écarte des routes de la juſtice, les plaintes vont s'élever de tous côtés contre moi, & portées ſur les aîles du vent publier à la cour du Mogol que je ſuis indigne de vivre. Si je perſiſte dans mes devoirs, ſi ma juſtice ſévère pourſuit le crime & récompenſe la vertu, le vice négligé ou puni employera contre moi ſes artifices, & innocent ou coupable, je ſerai toujours ſa victime.

Le génie Bajul entendit les plaintes d'Ardoſtan & parut auſſitôt devant lui. Enfant de la pouſſière, lui dit-il, quelles ſont tes craintes ? Ton amour pour une exiſtence frèle & paſſagère peut-il balancer un inſtant dans ton cœur l'interêt éternel de la vertu ? Imite les héros qui, juſqu'à préſent, t'ont ſervi de modèle : & ſans regarder leur ſort, ſonge à leur gloire, à l'amour de leurs peuples, aux larmes qu'excite encore leur ſouvenir. Dût ton règne être auſſi court que le leur, & finir de même, mérite d'être aimé & pleuré comme eux, tu partageras leur félicité ; ta place eſt déja marquée à

leurs côtés, dans les jardins délicieux destinés pour la demeure des bons rois.

Puissant Bajul, répondit Ardostan, en s'inclinant avec respect, pardonne ces foiblesses à un enfant de la mort; mais daigne éclaircir mes doutes. N'est-ce point ta bienfaisance pour les habitans de la terre qui te fait encourager la vertu par l'espoir des récompenses à venir ? Ces récompenses existent-elles en effet ? N'est-ce point une belle fable dont l'unique but est de consoler les hommes, & d'adoucir les amertumes de la vie par la perspective d'une félicité à laquelle on ne peut atteindre ?

Le génie disparut. Ardostan regardoit son départ avec chagrin, & lui reprochoit en secret de l'affermir dans son incrédulité, en refusant de lui répondre. La douleur avoit fixé ses yeux sur la terre; lorsqu'il les leva vers le ciel, il apperçut un nombre prodigieux d'esprits, dont l'éclat annonçoit l'immortalité; l'un deux descendit auprès du prince, que ce spectacle rendoit immobile, & lui adressa ces mots:

Souverain de Bavah, ton doute est un crime; mais ton cœur est bon, il mérite d'être éclairé. Les vertus des mortels ne sont jamais perdues; elles sont conservées dans

dans le livre de l'éternité. Bajul nous envoie vers toi pour t'assurer de la vérité des récompenses futures; nous en jouissons. Vois en nous tes prédécesseurs au trône de Bavah; tu peux nous reconnoître aux couronnes dont nos têtes sont ornées; nous venons de les reprendre pour t'instruire, te convaincre & t'encourager.

Jette les yeux sur ces princes; regarde celui-ci dont l'air est si fier & si majestueux; il s'opposa courageusement aux loix impériales, qui auroient opprimé le peuple de Bavah, & périt avec gloire en défendant ses sujets. Il n'est plus revêtu des honneurs souverains; il n'en a pas besoin; la puissance n'a été pour lui qu'un moyen d'arriver au bonheur dont il jouit; son nom rappelle ses vertus & fait sa distinction; on l'appelle l'*ami des opprimés*.

Le prince que tu vois à ses côtés fut autrefois le père de ses sujets; il s'occupa sans cesse de leur bonheur; les heures que la nature consacre au repos, il les employoit à méditer sur les intérêts de son peuple, & à former les plans de gouvernement les plus propres à le rendre heureux. L'envie le représenta comme un traître au grand em-

pereur, & hâta ſon paſſage aux demeures de la ſuprême félicité.

La plupart des autres princes que tu vois ont été vertueux & ont péri de même. Si leur réputation, ſi leur félicité actuelle, peuvent diſſiper les craintes que t'inſpire leur ſort ſur la terre, continue à pratiquer la vertu, & un jour tu viendras te joindre à nous.

Ardoſtan raſſuré, déteſta ſon incrédulité; ſon cœur ſe livra avec plus d'ardeur à ſa bienfaiſance naturelle; ſon gouvernement devint l'admiration de l'Aſie; l'envie frémiſſante s'occupa de ſa perte; elle parvint à lui nuire; ſes mains barbares s'étoient armées d'un trait pour lui percer le cœur; elles l'avoient déjà lancé; Bajul le détourna & la força de ſe contenter de la dépoſition d'Ardoſtan.

Le prince ne regretta en deſcendant du trône que le pouvoir de faire du bien; il ſe retira dans une campagne écartée. Le ſouvenir de ſes vertus le ſuivit dans ſa retraite & embellit ſa ſolitude; il accompagna ſon ame, lorſqu'au ſortir de ſon corps elle alla prendre ſa place dans le ſéjour éternel des bienfaiteurs de l'humanité.

ROXANE,

CONTE PERSAN.

NE nous plaignons jamais de nos malheurs ; ſouvent notre imprudence nous les attire ; regardons-les comme des moyens dont Dieu ſe ſert pour nous éprouver ou nous punir.

La ville de Kinnoge, autrefois capitale de l'Indoſtan, à préſent détruite, avoit été preſque entièrement ruinée par la guerre ; ſes habitans infortunés éprouvoient encore l'horreur & la miſère qu'elle traîne à ſa ſuite ; Béoſſah, l'un de ces mortels obſcurs & pauvres qui ne fondent leur ſubſiſtance que ſur la charité publique, erroit foible & languiſſant dans les rues de cette ville déſolée ; implorant en vain des ſecours. Un marchand, dont les richeſſes n'avoient point fermé le cœur à l'humanité, jeta un œil de compaſſion ſur les beſoins du jeune homme, & s'empreſſa de les ſoulager ; il le recueillit dans ſa maiſon où il

lui donna un aſyle, des habits & du pain; mais pour le ſouſtraire au danger de l'oiſiveté, il le chargea du ſoin de ſes jardins, ſur leſquels donnoit l'appartement de ſon épouſe & de ſa famille.

Un jour Béoffah, commençant ſon ouvrage, apperçut Roxane, la fille unique de ſon bienfaiteur; ſortie des bras du ſommeil, elle reſpiroit l'air frais du matin, ſa beauté raviſſanïte éblouït le jeune homme; il oublia ce qu'il devoit à la reconnoiſſance, & livra ſon cœur à l'amour. Quel eſpoir cependant pouvoit-il former? Son obſcurité, ſa pauvreté ne lui en permettoient aucun. Cette idée cruelle l'agitoit ſans ceſſe; elle le ſuivoit au milieu de ſes occupations; elle ne le quittoit point lorſqu'il les interrompoit, & ſouvent elle venoit troubler ſon ſommeil. Cherchoit-il à ſe diſtraire par des chants, les chanſons qui y avoient quelque rapport étoient toujours les premières qui s'offroient à ſon ſouvenir; il repétoit fréquemment celle-ci du prince d'Oriſſa qui, dépouillé de ſon trône, pourſuivi par ſes ennemis, forcé de ſe cacher ſous divers déguiſemens, devenu amoureux d'une femme qu'il avoit vue dans la ville d'Ugein, l'avoit compoſée pour ſoulager ſes ennuis.

« Malheureux prince! faut-il que l'amour « ajoute ſes peines à tes malheurs! je ne » poſſéderai jamais la beauté que j'adore, » ni la couronne que j'ai perdue ; ſous le » déguiſement où je ſuis, puis-je aſpirer à » ſon cœur? Elle me croit indigne d'elle ; » je m'expoſe à la mort en révélant mon » rang, & je mourrai s'il faut le lui cacher «.

Béoſſah chantoit ces paroles avec intérêt; Roxane en prit à l'écouter ; bientôt elle penſa qu'il étoit ce prince d'Oriſſa, dont les aventures avoient fait tant de bruit; elle l'examina avec plus d'attention ; il étoit beau, bien fait ; elle lui trouva l'air noble & majeſtueux ; ſon imagination le lui fit regarder comme une perle brillante que l'inconſtance de la fortune avoit détachée d'une couronne. Flattée de ſa prétendue découverte, à demi-confirmée dans une opinion qui commençoit à lui plaire, voulant écarter tous ſes doutes, elle réſolut de le faire expliquer. Dans ce deſſein elle ſe pare avec plus de ſoin, lève ſes jalouſies, conſidère le jeune homme, prend plaiſir à en être vue, & lui fait ſigne d'approcher. Béoſſah accourt avec un empreſſement qui la flatte; ſon embarras exprime ſon amour; Roxane s'en apperçoit & rougit, elle veut lui parler

& ne ſait par où commencer. Ses yeux diſtraits tombent ſur une grenade ; elle lui demande ce fruit dont la beauté la tente ; le jeune homme court & la cueille ; il la lance vers la fenêtre ; il jouit de la vue de ce qu'il aime ; il veut prolonger ce plaiſir ; la grenade jetée manque toujours le but & revient ſans ceſſe entre ſes mains ; Roxane rit de cette maladreſſe, en ſoupçonne le motif & s'en applaudit. Si vous ne viſez pas mieux à la couronne, lui dit-elle en ſouriant, vous porterez toujours ce turban. Béoſſah n'entend pas le ſens de ces mots. Quel rapport, lui demanda-t-il, votre eſclave peut-il avoir avec des couronnes, lui, dont la plus grande ambition eſt de ſervir la reine de la beauté ; --- Aucun, reprit Roxane, j'ai ſeulement voulu faire alluſion à un air que je vous ai entendu chanter, & dont les paroles conviennent à un prince malheureux.

Un trait de lumière éclaira l'ame de Béoſſah ; il entrevit l'erreur de Roxane & réſolut d'en profiter ; ſa ſurpriſe même ſervit à ſon deſſein. Inſenſé que je ſuis, s'écria-t-il avec une feinte douleur! qu'ai-je fait ? L'unique conſolation des infortunés eſt de n'être pas connus ; mon imprudence me

l'a ravie. A ces mots il se retire dans un désordre affecté, & va planter d'un air chagrin sa béche sur la terre. Dès ce moment il néglige son travail, & ne s'occupe que des moyens d'assurer son bonheur en trompant son amante.

Roxane cependant n'a plus de doute; Béoffah est un prince à ses yeux; tout le lui confirme; le lendemain en ouvrant sa fenêtre, elle le voit couché au pied d'une haie, paroissant enseveli dans un profond sommeil, mais agité par des songes; elle voudroit savoir quels sont ceux qui l'occupent; il articule quelques sons qui excitent sa curiosité; son attention redouble; elle entend enfin ces mots : malheureux prince d'Orissa!... O Roxane!... O amour!... Le silence succède; mais Roxane en a suffisamment entendu; ces mots restent dans sa mémoire; elle les explique, les commente, y ajoute, &, dupe de son imagination, elle néglige l'épreuve de la pierre de touche, & prend le plus vil des métaux pour de l'or pur. Son esprit égaré ne voit plus que des palais, des trônes, des sceptres, des couronnes. Elle médite de l'arracher à un état indigne de lui, trace le plan d'une fuite dans laquelle elle doit le suivre, le

communique à ſon prince imaginaire, qui l'approuve & en preſſe l'exécution.

L'imprudente Roxane oublie les inquiétudes qu'elle va donner à ſes parens; elle ſe charge de ſes bijoux les plus précieux, prend le cheval de ſon père, & ſe met en route avec ſon amant. Elle traverſe avec lui les forêts les plus ſombres : ſon cœur timide, raſſuré par l'amour, ne craint plus ni les eſprits qui errent au milieu des ténèbres, ni les bêtes féroces qui peuplent les déſerts.

Quand Béoffah ſe crut aſſez éloigné de Kinnoge pour être à l'abri de toutes pourſuites; il conſidéra qu'il lui ſeroit difficile de ſe déguiſer longtemps, & craignit que Roxane ne découvrît ſon impoſture. L'amour, la terreur & l'avarice rempliſſoient à la fois ſon ame; ſeul avec elle dans cette ſolitude, il pouvoit ſatisfaire ſa première paſſion, lui donner enſuite la mort pour s'épargner ſes reproches, & reſter maître des richeſſes qu'elle avoit emportées; à peine eut-il conçu ce deſſein, qu'il réſolut de l'exécuter.

Le feu des étoiles commençoit à pâlir; le ſoleil naiſſant doroit les bords de l'horiſon; le ſcélérat arrête ſon cheval, l'attacha à un arbre & preſſe Roxane de deſ-

cendre. Son ton, ſes regards étonnent cette infortunée ; elle n'y reconnoît plus l'expreſſion de l'amour ; l'effroi s'empare de ſes ſens ; elle le conjure de pourſuivre le voyage ; il ne l'écoute point ; il la prend dans ſes bras, & ne lui laiſſe aucun doute ſur ſes coupables intentions ; en vain elle lui rappelle ce qu'elle a fait pour lui, ſa confiance, ſes bienfaits ; en vain elle réclame ſa générosité, ſa compaſſion ; ſa réſiſtance augmente les tranſports du monſtre inſenſible à ſes cris ; il n'eſt point attendri des larmes de ſa victime ; il aime à les faire couler ; elles lui prêtent de nouveaux charmes. Roxane accablée veut prévenir ſa honte & ſe donner la mort ; elle portoit ſur elle un poignard empoiſonné ; elle le tire pour s'en frapper ; ſon déſeſpoir n'en veut qu'à ſes jours ; elle reſpecte ceux du cruel ; elle ſe ſouvient encore qu'elle l'adoroit.

Béoſſah s'apperçoit de ſa réſolution, tente de lui arracher le fer & n'y parvient qu'en ſe bleſſant mortellement ; le poiſon pénétre auſſitôt dans ſes veines & éteint ſes forces ; le lâche expire dans des convulſions affreuſes, déſeſpéré d'un effet ſi prompt, & blaſphêmant le ciel qui prévient ſon horrible projet.

Roxane, échappée à l'opprobre qui la menaçoit, plaint encore ce malheureux; mais ſes tourmens ne ſont pas à leur fin; elle jette les yeux autour d'elle, frémit de la ſolitude qui l'environne & déteſte ſon imprudence. Tout l'effraye; ſi le vent agite la forêt, elle croit entendre les hurlemens des bêtes féroces; elle s'attend à chaque inſtant à en être la proie; elle veut fuir & ne ſait où porter ſes pas; elle craint de s'égarer; ſon incertitude & ſa terreur l'arrêtent à la même place, elle pleure, elle gémit & ne ſe réſout à rien.

Pendant qu'elle s'abandonne à ſon déſeſpoir, un bruit confus retentit dans les airs; elle porte ſes regards vers le ciel; & apperçoit *Gretiafroſe*, (mot perſan qui ſignifie *ſplendeur du monde*) la reine des génies aſſiſe ſur un char d'or, tiré par des oiſeaux, & environnée d'une troupe nombreuſe de ſes ſujets. Ils deſcendent auprès de Roxane, l'enlèvent dans leurs bras, & la portent à côté de leur reine; elle plane avec étonnement dans les cieux, regardant les nuages roulant ſous ſes pieds, & la terre ſuſpendue au milieu des airs. Elle paſſe audeſſus des mers, & découvre bientôt une iſle délicieuſe, où le char deſcend & s'ar-

rête; Gretiafrose lui adresse alors la parole avec un sourire enchanteur qui achève de la rassurer. Je vous félicite de votre prochain bonheur, lui dit-elle, vous allez vivre ici avec les enfans de la lumière, jouïr de leurs plaisirs, & oublier le monde, si vous vous accoutumez à nos mœurs, & si vous vivez comme vous le devez.

Des portes d'argent s'ouvrirent aussitôt d'elles-mêmes; Roxane suivit la reine dans des jardins enchantés, où ses yeux s'arrêtèrent avec admiration sur des merveilles sans nombre; les beautés de la nature étoient jointes à celles de l'art; l'une & l'autre sembloient s'être unies pour produire les effets les plus surprenans.

Le palais dont dépendoient ces jardins étoit de cristal, & bâti au milieu d'un lac; quatre ponts y conduisoient; la glace, dont ils étoient composés, présentoit un chemin difficile & glissant; ils aboutissoient à des portiques superbes, ouverts aux quatre parties du monde. Roxane s'arrêta, effrayée, à l'entrée d'un de ces ponts; mais sa conductrice lui prit la main, en souriant, & le lui fit franchir sans danger; elle la conduisit dans une salle spacieuse & magnifique, éclairée par des lustres de diamans,

& au milieu de laquelle s'élevoit un trône invisiblement suspendu.

Gretiafrose s'assit sur ce trône d'un air majestueux, &, touchant une cloche d'argent, elle annonça aux humains qu'elle alloit donner ses audiences. Aussitôt les jardins furent remplis d'une multitude innombrable d'hommes, qui, se pressant les uns les autres, retardoient leur marche. Plusieurs, en précipitant leurs pas sur les ponts, tomboient dans le lac, où ils périssoient, tandis que d'autres, plus heureux, arrivoient au palais.

Le premier qui se présenta fut un jeune homme : les roses de l'amour coloroient son teint; il jouissoit d'une santé florissante; le feu du désir brilloit dans ses yeux; il s'approche de la reine avec confiance, se prosterne & lui présente sa requête; elle ne contenoit que ces mots : une table somptueuse, la coupe de la joie, & la beauté dormant dans mes bras, voilà l'objet de tous mes désirs; il fut satisfait. On vit paroître une table servie avec autant d'abondance que de délicatesse; de jeunes femmes, égales aux Peris, se présentèrent avec des coupes remplies de vins exquis; elles se mirent à danser autour du jeune homme,

qui, nageant dans la joie, s'enivroit à longs traits de toutes les voluptés. Mais bientôt il changea de visage; les fleurs de son teint se fanèrent; le feu de ses yeux s'éteignit; il mourut victime de ses excès, & le dégoût précéda son dernier soupir.

Il fit place à un vieillard haletant, portant un sac sur ses épaules, & pliant sous le faix. Arrivé au pied du trône, il l'y dépose & l'ouvre; il contenoit beaucoup d'or. Achève de le remplir, s'écria-t-il, & je mourrai content. A peine avoit-il parlé que la terre s'ouvrit devant lui, & lui montra des richesses immenses; le vieillard les contemple avec ravissement; il s'empresse de remplir son sac, le trouve trop petit, & regrette de n'en avoir pas apporté un plus grand; il y fait entrer tout ce qu'il peut contenir, & soupire à la vue de ce qu'il laisse. Il entreprend ensuite de le charger sur ses épaules; ses efforts sont inutiles, il s'assied en l'embrassant, & meurt sans vouloir le quitter.

Dans l'instant un jeune homme qui se lassoit d'attendre, accourt & se jette sur l'or, qui se fond & disparoît, en ne laissant que le sac vuide entre ses mains. Plusieurs autres se présentèrent; on vit enfin un philo-

ſophe avec une barbe vénérable; il tenoit un miroir d'une main, & de l'autre un livre. Il y a ſoixante-dix ans, s'écria-t-il, que je cherche par le monde le palais du bonheur; j'ai ſuivi enfin les traces de la ſageſſe; elles m'ont conduit dans ce lieu; je ſuis arrivé au terme; ô grande reine, fais-moi jouïr de la ſuprême félicité! Tu la mérites, répondit Gretiafroſe, & dans l'inſtant le vieillard tomba mort.

Alors on vit entrer une foule prodigieuſe de perſonnes des deux ſexes; Roxane, attentive à ce qui ſe paſſoit autour d'elle, rêvoit à la demande qu'elle feroit à ſon tour, lorſque la ſouveraine des génies, laſſe de l'audience, s'écria: Vous obtiendrez tous le premier vœu que vous formerez. Dans ce moment les yeux de Roxane étoient fixés ſur une émeraude d'un prix ineſtimable. Au dernier mot de Gretiafroſe le palais s'évanouït; un bruit ſemblable à celui du tonnerre ſe fit entendre; Roxane tomba mourante d'effroi, & ſe trouva ſur le bord de la mer, en revenant à elle, avec la précieuſe émeraude à ſes côtés.

Quel fut ſon effroi quand elle reconnut qu'elle étoit dans une isle déſerte, ſans ſecours, ſans aſyle, ſans nourriture; une

troupe de ſinges monſtrueux, qui habitoient ce lieu ſauvage, vint ajouter à ſa terreur; perſécutée par ces animaux cruels & malins, elle attendoit la mort, lorſqu'un lion ſortit de la forêt & les mit en fuite; ſon épouvante redouble à cet aſpect; mais le monſtre, dépouillant ſa férocité, s'approche de Roxane, la flatte de ſa queue terrible & lui lèche les mains; ce fut un nouveau genre de ſupplice pour cette infortunée; la langue rude & groſſière du lion meurtriſſoit les mains qu'il ſembloit careſſer; Roxane, pour s'en débarraſſer, tente de ſe lever & de fuir; mais l'animal farouche l'arrête par le bas de ſa robe, & la contraint de reſter aſſiſe ſur la terre.

Roxane, épouvantée, n'oſoit porter ſes regards ſur le lion, qui ne la quittoit point; elle ſongea au poignard empoiſonné qu'elle avoit conſervé; mais elle n'oſa pas s'en ſervir pour ſe délivrer de ſon terrible compagnon; elle lui devoit la vie; il ne l'attaquoit point; elle ſe ſouvint qu'elle avoit encore ſa boîte à betrel, qu'elle avoit remplie d'opium avant de ſortir de la maiſon de ſon père; elle mit dans ſa main le ſomnifère puiſſant, & le préſenta au lion, qui le prit & en éprouva auſſi-tôt l'effet. Elle profita

de ce fommeil pour fe mettre en liberté; en avançant vers la mer, elle apperçut un vaiffeau qui venoit à cette isle, elle détacha fon voile, & s'en fervit pour faire des fignaux. Le commandant du navire defcendit fur le rivage; qui es-tu, lui demanda-t-il d'un ton brufque, qui t'a conduite dans ce lieu défert? --- Vous voyez une infortunée dont l'hiftoire eft trop longue pour vous être racontée; daignez me conduire dans une terre habitée; vous entendrez alors le récit de mes malheurs; vous me plaindrez; vous connoîtrez toute l'étendue du fervice que vous m'avez rendu.

Le capitaine, homme farouche, avare & fans humanité, incapable de rendre un fervice gratuit, n'entendant point parler de récompenfe, lui répondit avec dureté qu'il avoit un long voyage à faire, que fes provifions étoient prefqu'épuifées, qu'il n'étoit venu dans cette isle que pour tâcher de s'en procurer de nouvelles, & non pour fe charger d'une bouche de plus. Il alloit fe retirer en achevant ces mots, lorfqu'il apperçut les bijoux dont Roxane étoit parée; il s'arrête, réfolu de fe les approprier, & de profiter de fon infortune; il lui demanda ce qu'elle lui donnera pour fon paffage. Il

faut donc payer vos ſecours, lui dit-elle ; puiſque vous aimez les richeſſes, prenez ces joyaux. Je tiens ce diamant de ma mère, elle le porta le jour de ſon mariage ; elle eſpéroit le voir à mon doigt dans la même circonſtance. Cette bague eſt à vous, un devin m'aſſura qu'elle étoit un préſervatif contre l'ingratitude ; l'expérience ne m'a que trop appris à me défier de ſa prédiction. Recevez auſſi cet anneau : un derviche voyageur me le remit, en me diſant qu'il me tireroit un jour de l'embarras le plus affreux. Prenez encore ces boucles d'oreilles, ce collier, ces bracelets, cette chaîne d'or, prenez tout.

Lorſque le marin eut reçu tous ces ornemens, il lui demanda ſi elle n'avoit rien de plus. Je l'avois oublié, répondit Roxane avec impatience ; il me reſte une émeraude, regardez ſon éclat ; mais puiſque l'avarice & la mer ont la même avidité, je partagerai mes dépouilles entr'elle & vous ; en parlant ainſi, elle la jeta dans les flots.

Le commandant, que la vue de cette pierre avoit ébloui, pouſſa un cri en la voyant échappper de ſes mains ; il déchira ſes habits, &, repouſſant Roxane avec fureur, il remonta ſur ſon vaiſſeau, qui mit ſur le champ à la voile.

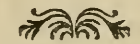
Les scélérats ne jouissent pas longtemps du fruit de leurs méchancetés; le ciel, vengeur du crime, a toujours le bras étendu sur eux; un nuage parut sur l'horison, & le remplit bientôt tout entier; la foudre qu'il portoit dans ses flancs s'échauffe, s'embrase & gronde; les vents, déchaînés sur les mers, entr'ouvrent leurs abîmes qui engloutissent le vaisseau & le monstre qu'il portoit.

Roxane, à la vue de l'orage, s'étoit mise à l'abri dans une caverne; elle en sort aussitôt qu'il est dissipé; les vagues apportent sur le rivage les débris du navire & quelques provisions, dont elle appaise la faim qui la dévore; elle apperçoit le corps du capitaine qui l'a dépouillée si inhumainement; ses yeux s'arrêtent sur un petit sac attaché à sa ceinture; l'espoir d'y trouver quelques nouveaux alimens la porte à s'en saisir; elle l'ouvre & n'y trouve que ses bijoux; elle les revoit avec plaisir, & s'en pare encore; son anneau lui paroît faussé, elle essaye de le redresser, il se rompt entre ses mains. La terre tremble autour d'elle; ses yeux semblent se couvrir d'un voile; elle ne voit plus, mais elle entend ces mots: celui qui t'a donné ce joyau me force à sortir du cen-

tre de l'abîme pour te ſervir ; parle, que veux-tu de moi ? Roxane lui répondit : Génie ſacré, ou qui que tu ſois, l'anneau que j'ai rompu eſt le préſent d'un derviche dont j'ai ſoulagé l'infortune ; il me quitta en m'aſſurant qu'il me feroit utile, ſans s'expliquer davantage. Je vois ſa prédiction accomplie ; daigne me tirer de cette isle.

A ces mots, elle ſe ſentit enlevée dans les airs, & ſe trouva bientôt ſur la terre ferme ; elle crut ſes malheurs finis ; la campagne, chargée de fleurs & de fruits, lui offroit un ſpectacle raviſſant. Elle marchoit pour ſe rendre dans quelque lieu habité, lorſqu'elle vit paroître une créature à figure humaine qui s'avançoit en danſant, & qui fut ſuivie d'une multitude d'autres ; c'étoit les femmes des Bunmanoès qui habitent les montagnes du Décan, eſpèce de peuples ſauvages qui paroiſſent à peine ſupérieurs aux brutes. Dès qu'elles eurent apperçu les diamans de Roxane, elles ſe jetèrent ſur elle pour s'en emparer. En défendant ſon anneau, elle le rompit une ſeconde fois ; le génie parut, & ſa préſence fit prendre la fuite à ces femmes. Il demande à Roxane pour quelle raiſon elle l'a rappelé ; elle ſe proſterne ; elle le ſupplie de la porter dans la demeure de ſon père.

Le génie obéit, & Roxane, en ouvrant les yeux, ſe voit dans un tombeau qu'éclaire une lampe funébre. Elle frémit, & ne doute plus que ſa fuite n'ait donné la mort à l'auteur de ſes jours; elle arroſe de ſes pleurs le marbre qui le couvre, & ne voit point ſa mère qui, vêtue de deuil, étoit venue renouveller l'huile de la lampe, & jeter des fleurs ſur la tombe de ſon époux. Surpriſe à l'aſpect de ſa fille, elle pouſſe un cri; prête à voler dans ſes bras, elle s'arrête; &, lui montrant ce lieu lugubre, elle ſemble lui dire avec douleur: c'eſt ici que tu as conduit ton père! Roxane entend ce reproche terrible, ſe jette à ſes pieds, & fait parler ſes larmes & ſes remords; ſa mère attendrie la relève & l'embraſſe; elle écoute le récit de ſes triſtes aventures, & la ramène dans la maiſon paternelle. Roxane mérita ſes bontés; elle ne ſe ſouvint de ſes égaremens que pour les déteſter; la raiſon, la vertu, ſes devoirs furent la règle de ſa vie, que l'imprudence, l'erreur & l'imagination ne troublèrent plus.



MIRZAH,

CONTE MORAL.

JE fus un jour me promener aux environs de Bagdad. La ſolitude du lieu, le jour qui étoit ſur ſon déclin, la campagne, où règnoit un profond ſilence, tout conſpiroit à donner à mon ame cette douce triſteſſe qui porte avec elle le plus grand des biens, celui de réfléchir. Bien-tôt mes penſées ſe tournèrent ſur le bonheur qui ſemble accompagner les méchans, & ſur l'infortune qui accable la vertu gémiſſante.

Toutes les ſcènes de l'injuſtice, l'amertume des malheureux qui implorent en vain le ſecours de l'opulent, le bonheur & la joie des inſenſés; enfin, tous les malheurs attachés à l'humanité ſe retracèrent en foule à ma mémoire, & arrachèrent d'ardens ſoupirs à ma poitrine oppreſſée. Des larmes de compaſſion & d'attendriſſement inondoient mes joues tremblantes; &, ſurchargé d'ennui, effrayé du partage inégal qui ſe trouve

entre les hommes, je m'oubliai jusqu'à murmurer contre la providence. Dieu ! m'écriai-je, pourquoi tes oreilles sont-elles fermées aux soupirs, aux cris de tant d'infortunés ? pourquoi tes yeux paternels ne voient-ils pas le besoin des malheureux ? pourquoi ta providence a-t-elle créé des êtres pour les rendre misérables ? pourquoi les a-t-elle doués d'une raison qui ne sert qu'à leur faire connoître l'étendue de leur misère ? pourquoi le vice triomphe-t-il avec impunité ? qu'a fait la vertu pour être accablée de chaînes ? pourquoi l'innocent souffre-t-il, tandis que le criminel heureux jouit en paix du fruit des ses forfaits ?

Je parlois encore lorsque d'épaisses ténèbres m'environnèrent. La frayeur me saisit, mes genoux fléchirent, & la terre sembla s'entr'ouvrir pour m'engloutir. Des éclairs redoublés, suivis d'effroyables coups de tonnerre, sembloient annoncer la destruction totale de la nature entière. La foudre embrasa les côteaux & les lieux d'alentour. Je sentis alors que j'avois péché ; &, n'attendant plus que la mort, je me jetai la face contre terre, en invoquant Allah, le dieu de miséricorde. Un rayon de lumière, traversant l'obscurité dont j'étois entouré,

me laiſſa voir un génie tout brillant de clarté. Je le reconnus pour un meſſager de l'éternel ; c'étoit le ſéraphin *Albunoh*, le favori de l'être des êtres. *Suis-moi*, *Mirzah*, *& ceſſe d'offenſer la providence.* Il dit & j'obéis. Il me conduiſit en un inſtant au pied d'une chaîne de montagnes eſcarpées, dont les cimes paroiſſoient ſe perdre dans les nues. Jamais rien de ſi effrayant ne s'étoit offert à ma vue. Des rochers entaſſés les uns ſur les autres formoient un côté de cette montagne, au ſommet de laquelle l'œil le plus perçant ne pouvoit atteindre. Les rugiſſemens des lions, les cris des tygres, habitans de quelques cavernes que la nature avoit formées dans le roc, retentiſſoient au loin & ajoutoient à l'horreur de ce lieu. Mes regards errèrent de tous côtés, ſans trouver de route qui pût nous conduire ſur cette montagne. Je vis des voyageurs qui eſſayoient de gravir ce roc, pluſieurs d'entre ces malheureux tombèrent dans d'affreux précipices ; ils cherchoient à ſe relever, mais leur foibleſſe trahiſſant leur courage, ils retomboient ſur les ſables brûlans, & devenoient la proie des bêtes féroces ; ceux qui échappoient à leurs dents carnacières ſe traînoient dans les antres, où une mort auſſi cruelle les attendoit.

Je friſſonnois du deſtin qui ſembloit m'être réſervé. Mon céleſte guide me fit connoître par un ſourire qu'il n'ignoroit pas quelle étoit ma frayeur. *La providence*, Mirzah, me dit-il, *punit les téméraires qui veulent pénétrer dans ſes decrets adorables. Les juſtes ſe mettent ſous ſa protection, & ne craignent point l'adverſité.* Il me prit enſuite par la main & me conduiſit au côté gauche de la montagne, où il me fit remarquer une ouverture que je n'avois pas apperçue. Je vis une allée ſpacieuſe & commode : à peine eûmes-nous fait quelques pas, que je fus enchanté de la vue d'un ſi beau lieu.

L'intérieur de la montagne étoit auſſi charmant que les dehors étoient affreux. Un mur d'une blancheur éblouiſſante, formé par ce rocher, précédoit des allées de verdure qui aboutiſſoient à un labyrinthe, au milieu duquel s'élevoit un ſuperbe bâtiment. Ces agréables avenues étoient terminées par un très-beau bois, & par des prairies émaillées de fleurs. Nombre de ruiſſeaux les traverſoienr, couloient en murmurant & faiſoient mille tours dans le labyrinthe: leurs eaux argentées rouloient ſur des cailloutages & retomboient en caſcades. Le chant des oiſeaux, le murmure des eaux, le parfum des fleurs, tou-

tout se réunissoit pour faire goûter aux ames pures mille sensations agréables. Ce lieu étoit l'image de l'asyle délicieux réservé aux vrais croyans, lorsque, quittant cette vie passagère, ils jouiront des ineffables douceurs promises dans le divin alcoran.

J'étois encore occupé de cet aspect enchanteur, lorsque mon guide me fit entrer dans le labyrinthe dont le bâtiment, qu'on appercevoit du bas de la montagne, occupoit le milieu. Parvenu au centre, je regardai avec surprise les détours immenses que j'avois parcourus; les routes qui y conduisoient étoient si semblables, que tout autre qu'un immortel n'eût pu me guider. Nous parvînmes enfin au *Temple du Destin*, ainsi se nommoit ce superbe édifice.

Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à notre approche, & se refermèrent sitôt que nous fûmes entrés. Surpris de ce prodige, je tournai les yeux sur le *Séraphin*, qui me dit que rien ne pouvoit les ouvrir ni les refermer; mais qu'elles obéissoient à la suprême volonté d'Allah, lorsqu'il daignoit permettre l'entrée du temple à quelque mortel choisi. Sur le frontispice étoient gravés ces mots, en lettres d'or: *Dieu est juste & ses desseins sont impénétrables, comme lui.*

Le temple étoit ſans ornement ; l'art, ni la main des hommes n'avoient point eu de part à ſa conſtruction. Deux rangs de colonnes de marbre blanc ſoutenoient la voûte : un autel d'albâtre s'élevoit dans l'enfoncement. A la place de l'image de la divinité, un nuage formé par des parfums montoit vers le ciel, & exhaloit l'odeur la plus exquiſe. A la droite de l'autel étoit une table de marbre noir, qui faiſoit face à un grand miroir de criſtal. Le ſéraphin Albunoh me dit encore ce peu de mots, en me conduiſant vers l'autel : *apprends ici*, Mirzah, *que la providence ne fait jamais le malheur des humains, qu'il n'en réſulte pour eux un plus grand bien.* Il dit & diſparut. Je me trouvai ſeul dans ce lieu ſacré ; une joie douce ſe répandit dans tous mes ſens, je devins un autre homme. Je me proſternai ſur les marches de l'autel, & là, j'implorai la miſéricorde du dieu de Mahomet, & je mis mon ame entre ſes mains. A peine avois-je fini ma prière, qu'une voix majeſtueuſe ſortit de l'autel redoutable, & me fit entendre ces paroles : *Lève-toi*, Mirzah, *regarde, lis & retiens.*

Je portai mes yeux ſur le miroir, j'apperçus le plus cher de mes amis, Abdalah,

cet homme dont j'admirois la vertu, & dont l'indigence m'arrachoit souvent des larmes amères. Je le vis dans sa chambre, pauvre, dénué de tout : d'un de ses bras il soutenoit sa tête languissante, des larmes amères couloient le long de ses joues vénérables. Qu'ils étoient justes ces pleurs ! Quatre enfans, en bas âge, étoient à ses pieds, &, par leurs cris, lui demandoient du pain ; le cinquième, son bien-aimé, attaqué d'une dangereuse maladie, la tête renversée sur son sein, expiroit dans les bras faute de secours. Ce n'étoit pas encore assez pour l'infortuné Abdallah. Sa femme, cette moitié de lui-même, qu'il aimoit si tendrement, qui, par ses désordres étoit seule la cause de ses malheurs, ce monstre osoit, par des reproches injustes, augmenter ses peines en l'accablant d'injures & lui donnant des noms odieux. Ce malheureux ne peut soutenir tant de douleurs amères ; il succombe, & veut se donner la mort pour terminer à la fois & sa vie & sa misère. Prêt à se donner le coup mortel, il laisse tomber un regard paternel sur ses enfans. Cette vue le rappelle à lui-même, à ses devoirs ; il part, vole, & veut tout entreprendre pour soutenir la vie chancel-

lante des êtres malheureux qui lui doivent une exiſtence qu'ils n'ont jamais ſouhaitée. Un ami à qui il avoit fait obtenir un poſte conſidérable, fut le premier chez lequel il porta ſes pas. Cet ingrat rougit de connoître Abdallah. Il craint, héſite, ne ſait s'il doit recevoir cet homme dont les vêtemens déchirés annoncent l'infortune ; il tremble qu'un entretien avec un pauvre ne le faſſe mépriſer d'amis auſſi mépriſables que lui. Il ſe décide enfin, il eſſaie de ſe juſtifier aux yeux de ſon bienfaiteur ; il l'accable de ces politeſſes froides qui, réduites à leur juſte valeur, ne ſont que des inſultes ; il lui repréſente ſon impuiſſance, & finit par le prier de chercher quelqu'autre occaſion où il puiſſe lui être utile.

Mon ami ſe retira accablé de douleur : l'ingratitude de ce lâche contempteur ſembloit l'anéantir. Il étoit prêt d'entrer chez un autre ami, lorſqu'un de ſes créanciers l'aborda. Abdallah le ſupplia d'avoir pitié de lui, de vouloir lui donner un peu de temps, promettant de le ſatisfaire avec exactitude. Ce barbare, loin de ſe laiſſer attendrir, lui reprocha le léger ſervice qu'il lui avoit rendu, & le menaça de le faire expirer ſous les coups, s'il ne le ſatisfaiſoit

au plus vîte. Cet homme étoit riche, raison essentielle pour se taire, trop heureux encore qu'il n'eût point effectué ses menaces. Abda'lah, après bien des peines, amassa enfin un aspre, il courut chercher du pain, de quoi rassasier sa famille, & remercia la providence qui l'avoit ainsi secouru.

La tristesse, l'étonnement me firent jeter un grand cri, & l'excès de ma douleur étouffa jusqu'à mes plaintes. Le hasard me fit jeter les yeux sur la table de marbre noir; des caractères d'or tracés par une main invisible parurent tout-à-coup, & je lus: *regarde & juge.* Mes yeux se fixèrent sur le miroir, & furent agréablement surpris du prompt changement qui s'étoit fait. Ce n'étoit plus le malheureux Abdallah, mais aussi n'étoit-ce plus le juste, le sincère ami de l'humanité. C'étoit Abdallah énivré d'un torrent de bonheur, qui, entraîné par l'exemple, avoit étouffé tout sentiment de vertu & d'humanité. Il maltraitoit ses esclaves, fermoit l'oreille aux cris de l'indigent, & payoit l'amitié de fausseté, & les services reçus d'ingratitude. Je détournai mes yeux avec confusion, & je lus ces mots: *Souvent les gens vertueux souffrent, parce qu'il leur est avantageux de souffrir. La pro-*

vidence, en leur donnant la pauvreté & les besoins, donne à chacun ce qui, seul, peut faire sa félicité.

Je considérois le miroir avec plus de tranquillité, lorsqu'un nouvel aspect vint me replonger dans mes doutes & dans mon incertitude. Je vis paroître ma malheureuse patrie dévastée par la guerre & les cruautés qu'elle entraîne à sa suite. Cette superbe ville, ces remparts, ces tours qui s'élevoient jusqu'aux nues, tout a disparu, on n'apperçoit plus qu'un affreux désert, & l'œil étonné s'arrête sur des monceaux de pierres que l'herbe couvre déjà, seuls vestiges, hélas! d'une grandeur passagère! des torrens de sang coulent & rougissent les eaux de ces ruisseaux, jadis si agréables. Des milliers d'hommes tombent sous le glaive; les flammes, la faim, ont détruit ce que le fer avoit épargné, & c'est en vain que tant d'infortunés élèvent leurs cris! *des milliers d'hommes*, m'écriai-je tout hors de moi *sont donc les victimes d'une ame inhumaine & barbare!* Je lus aussi-tôt sur la table du destin, *un pays corrompu mérite que la main d'un dieu irrité s'appesantisse sur lui; & quant au petit nombre de justes, la providence, en les ôtant du monde, leur assure un port à l'abri des tempêtes.*

La vue du palais de Méhémet Baſſa interrompit les réflexions auxquelles je me livrois. Son éclat étoit trop grand pour que mes yeux n'en fuſſent pas frappés. J'avois ſouvent ſoupiré du bonheur dont jouiſſoit cet homme inique. Des emplois les plus vils, il étoit parvenu, à force de crimes, juſqu'à la dignité de premier miniſtre. Tout l'empire gémiſſoit, accablé du fardeau de ſes concuſſions, & ce barbare rioit de voir couler les larmes qu'il faiſoit répandre. Chaque jour étoit marqué par un forfait nouveau, & chaque attentat du jour ſurpaſſoit celui de la veille. Son palais étoit devenu l'aſyle de la baſſeſſe & des vices. Ses vaiſſeaux étoient au port, chargés de richeſſes immenſes; ſa félicité faiſoit l'entretien de la cour & de la ville de Bagdad. Si on rencontroit un ami pour qui on s'intéreſſoit, on lui diſoit : *Puiſſe-tu devenir auſſi heureux que Méhémet.* Je le vis, cet homme vil, dans toute ſa fauſſe ſplendeur; il donnoit un ſuperbe feſtin; ſes lâches adulateurs ſe proſternoient devant lui; &, tel baiſoit l trace de ſes pas qui, non-content de ſoupirer en ſecret, le maudiſſoit au ſortir de chez lui. Ses immenſes richeſſes étoient le prix de ſes injuſtices. La ſubſtance du pauvre

fervoit à fa nourriture ; fa coupe étoit pleine des larmes de la veuve, & fes flatteurs poffédoient les biens de l'orphelin. Il enrichiffoit fes concubines des dépouilles de la malheureufe province confiée à fes foins. Son paffe-temps le plus doux étoit de voir le fupplice de ceux qui, aux dépens de leur vie, ofoient parler le langage de la vérité. Un jour, qu'il prenoit ce barbare plaifir, on lui apporta la nouvelle que le fultan, fatisfait des fervices qu'il avoit rendus à l'état, lui donnoit encore un gouvernement. Je lus : *fi le criminel eft heureux, fa chûte en fera plus terrible.*

Je voulois détourner ma vue de ce monftre, lorfque la fcène changeant, je l'apperçus dans un arrière cabinet. Quelle différence ! Méhémet étoit abattu, & portoit toutes les marques d'une profonde mélancolie. Il joignoit triftement les mains, ces mains mêmes qui s'étoient fi fouvent baignées dans le fang de l'innocent. Il avoit devant lui les marques de fa dignité ; il les fouloit aux pieds avec une rage incroyable, & s'abandonnoit aux foupirs & aux larmes. Je fus furpris de ce changement. Je defirois d'en favoir la caufe, lorfque fon favori, entrant dans fon cabinet, me mit à portée

de satisfaire ma curiosité. Une de ses créatures l'informoit qu'il avoit perdu les bonnes grâces du prince ; que s'il n'usoit de diligence, on ne lui répondoit pas de sa vie. Son infâme favori s'approcha de son maître, lui dit quelques mots que je ne pus entendre, mais ils plûrent à ce barbare, qui ordonna aussitôt de faire venir sa fille. Fatime parut. Elle étoit aussi vertueuse que son père étoit criminel. Ce ne fut qu'avec des transes mortelles qu'elle se prépara à l'écouter. Elle se vit destinée à sacrifier sa vertu aux désirs effrenés du sultan que ses vices lui faisoient haïr, pour sauver à son père la juste punition qu'il méritoit. Elle tomba à ses pieds, les arrosa de ses larmes ; mais ce fut en vain, un regard terrible ne lui laissa que le parti de l'obéissance.

Elle obéit donc, devint malheureuse, & le chagrin de devoir la vie à un aussi méchant père la conduisit bientôt au tombeau. Quoique Méhémet eût écarté l'orage, il n'étoit pas satisfait. Son sommeil étoit inquiet ; il ne se couchoit jamais sans être cuirassé. Ses craintes le suivoient partout ; il ne trouvoit de repos en nul endroit. Souvent il jetoit des cris perçans qui répandoient l'alarme dans le palais. S'il surprenoit ses esclaves

dans le ſommeil, il ſouhaitoit leur félicité. Le jour paroiſſoit, Méhémet en étoit charmé ; mais ſes tourmens n'en étoient pas moins vifs. Il croyoit toujours qu'il trouveroit la mort au lieu des alimens qui prolongeoient ſa coupable vie. Jamais il ne paſſoit dans l'appartement de ſes femmes, ſans craindre quelque trahiſon. Entouré d'un vain éclat qui cachoit ſa triſteſſe aux yeux du peuple, s'il appercevoit un air ſatisfait ſur le viſage de ceux qui l'approchoient, il s'intriguoit, s'agitoit, penſant que ſa perte prochaine leur donnoit l'air de contentement qu'il croyoit avoir remarqué. Je ceſſai de faire attention à ſes actions, & je lus ce qui étoit nouvellement tracé ſur la table du deſtin : *La paix n'habite pas la maiſon du méchant. Il ne voit que ſa peine, & s'oppoſe lui-même à ſa félicité.*

J'adorois en ſilence la juſtice de la divine providence, lorſqu'un grand bruit, qui frappa mes oreilles, m'obligea de me relever. Je vis avec étonnement que le palais, les jardins de Méhémet avoient diſparu ; à leur place s'élevoit une vapeur infecte qui ſe répandoit par toute la contrée. Des hurlemens affreux me glacèrent d'effroi. Les mots ſuivans éclaircirent mes doutes : *Sembla-*

ble à la poussière qui couvre la surface de la terre, un vent fort l'a fait disparoître, & la postérité doutera si son existence fut réelle.

Cette vision étoit trop frappante pour que je pusse l'oublier. Je considérai les décrets immuables de la providence; je la justifiois, & me croyois incapable de douter encore. Dans le même instant je vis Tarick & Tirza, amans aussi vertueux que tendres. Tirza ne devoit point ses charmes à l'éclat de la parure; les pierreries dont elle étoit ornée ne pouvoient augmenter ses attraits, & la beauté de son ame surpassoit encore celle de son visage. L'heureux Tarick étoit à ses pieds, il l'examinoit, la contemploit, & ne pouvoit lui exprimer l'excès de son ravissement. Un regard de l'adorable Tirza, un sourire faisoit passer dans l'ame de son amant une aimable & pure volupté. Un baiser dérobé la fit rougir, & Tarick chercha & lut dans ses yeux le pardon de cette innocente liberté. Leur silence exprimoit leurs mutuels sentimens, & peignoit bien mieux leur charmante situation que n'auroit pu faire le discours le mieux arrangé. L'amour content n'a pas besoin d'expression; un regard, un soupir lui suffit. Mon cœur palpitoit d'une tendre joie; j'étois ravi de voir deux

cœurs formés pour l'amour & pour la vertu. Eh! comment l'ami de l'humanité ne feroit-il pas pénétré de cette douce fatisfaction, à l'afpect de l'amour vertueux & fortuné? L'entretien qu'eurent enfuite les deux amans, porta ma fenfibilité au plus haut degré où les mortels puiffent atteindre. Quelle nobleffe, quelle élévation de fentimens! les décrire, ce feroit les affoiblir. Que les ames fenfibles fuppléent à mon filence! Tarick & Tirza poffédoient d'immenfes richeffes; l'ufage qu'ils en faifoient les leur rendoient précieufes. Le jour de leur hymen, ce jour même où je les vis, étoit deftiné à faire la félicité de fix jeunes perfonnes de l'un & de l'autre fexe: les amans les dotèrent, & jouiffoient alors du contentement attaché aux bienfaits. Ils s'entretenoient avec volupté d'une action fi belle; des larmes de joie couloient de leurs yeux attendris. Ils fe parloient, fe félicitoient, & remercioient la providence des biens dont elle les gratifioit. Ils firent le plan de la vie qu'ils vouloient mener. Que d'infortunés fecourus! que d'indigens arrachés à l'horreur de la misère! Leurs enfans devoient être formés de bonne heure à la vertu; ils auroient fait la félicité des humains & la confolation de leurs

parens. Au milieu de leurs transports, ils se prosternent la face contre terre, & demandent au souverain être une postérité vertueuse. Ils prioient encore, lorsque le plafond du salon où ils étoient, se rompt, & tombe en partie sur ce couple infortuné. Tirza, effrayée, s'élance dans les bras de son amant. Tarick se seroit aisément sauvé, mais la vie de Tirza lui est plus chère que la sienne propre; il veut la sauver ou périr avec elle. Il la serre dans ses bras, veut fuir; déjà il étoit à la porte, lorsque l'autre partie du plafond tombe avec fracas, & change les fêtes d'hymen en pompes funèbres & les myrthes en cyprès.

Saisi d'horreur, je restai immobile, les yeux fixés sur les décombres qui couvroient les corps de ce que le monde avoit de plus parfait. Je désirois partager leur sort malheureux, j'aurois donné ma vie pour les rendre à la lumière. Je tournai les yeux sur la table du destin, & je lus: *L'homme aveugle ne voit que le présent. La providence connoît l'avenir. La mort fut la récompense de ces tendres & vertueux amans. Ils entroient dans une carrière pénible, leurs descendans les eussent mis à la plus forte des épreuves.*

Mon cœur fut entièrement résigné aux

ordres de la providence. Mes yeux errèrent ſur le miroir, & je vis de quoi me confirmer dans mes réſolutions. Le jeune Témur, l'homme le plus voluptueux de Bagdad, parut à ſon tour. Il entra dans ſa chambre avec une démarche précipitée qui marquoit la préoccupation de ſon ame. La colère, la vengeance, le déſeſpoir ſe peignoient tour à tour ſur ſon viſage. Il ſembla quelque temps indécis, enfin il tira de ſa poche un papier, & renverſa la poudre qu'il renfermoit, dans une taſſe de Sorbet qui étoit devant lui. *Oui !* s'écria-t-il, *ce poiſon eſt le ſeul moyen de me ſauver de mon propre déſeſpoir ! L'infidèle* Roxane *me préfère l'indigne* Valid : *Mon père lui-même, mon père s'oppoſe à ma félicité : mes créanciers me veulent faire périr dans les cachots : prévenons donc leurs deſſeins, ceux de Roxane, ceux de mon père, vengeons-nous & mourons !* il portoit la taſſe à ſa bouche ; j'en étois charmé, j'aurois voulu que ce monſtre n'eût jamais exiſté. Lorſqu'il s'écria tout à coup : *Quoi ! je mourrois ſans m'être vengé de Valid ? Non ! qu'il meure avant moi, que ce breuvage ſerve à ſa perte, que je le voie expirer & je mourrai content !* Il remit la taſſe ſur la table & ſortit. Peu de momens

après, ſon père entra. On liſoit ſur la face de cet honnête vieillard le chagrin que lui cauſoient les écarts de ſon fils. Une canne ſoutenoit ſon corps affoibli par l'âge. Il ſe laiſſa tomber ſur un ſiège, comme un homme accablé de douleur. Sa foibleſſe, ſon air reſpectable, ſon âge m'intéreſsèrent tellement à ſon ſort, que s'il eût dépendu de moi, j'euſſe ſauvé ſes jours proſcrits par ſon indigne fils. Le malheureux vieillard vit le ſorbet, le prit, l'avala & mourut. Je me ſoumis entièrement aux decrets éternels, la providence m'en récompenſa par ces mots: *La punition eſt ſouvent différée, mais elle ne manque jamais. Le père de Témur ſéduiſit ſon fils; il étoit juſte que Témur fût l'inſtrument de la perte de ſon père.*

A peine avois-je lu ces lignes qu'elles s'effacèrent, & ce peu de mots furent tracés: *conſidère le tout & juge équitablement.* Je me retournai vers le miroir, & je vis une grande isle qu'un large torrent partageoit en deux parties égales. La partie de l'isle qui étoit à la droite du torrent avoit une grande prairie, au bord de laquelle étoient conſtruits de magnifiques palais entourés de ſuperbes jardins. Le côté oppoſé n'offroit aux yeux que des ſables arides. Nombre

de fleuves se déchargeoient les uns dans le vaste Océan, les autres grossissoient le torrent qui divisoit l'isle.

L'isle entière étoit habitée ; mais les occupations de ses habitans n'avoient aucune ressemblance. Au côté droit du torrent étoit le séjour de la joie & du contentement : on le nommoit l'isle de la Félicité. Les concerts, les bals faisoient la seule occupation des habitans de ce beau séjour. J'en remarquai cependant plusieurs qui ne paroissoient pas être satisfaits ; il y en avoit bien peu qui goûtassent de bonne foi tous ces amusemens. Je vis des personnes dont la parure recherchée annonçoit le goût des plaisirs & qui les suivoient en tous lieux. L'inquiétude étoit peinte sur leur visage. J'en découvris bientôt la cause. Ils nourrissoient des serpens qui empoisonnoient leurs alimens. Les habitans qui restoient dans leurs magnifiques palais étoient tourmentés de maux d'autant plus dangereux qu'ils font trouver la mort au milieu des plaisirs. D'autres entourés de tout ce qui flatte les sens, n'avoient que la faculté de voir la félicité de leurs compagnons, sans pouvoir la partager. Les plus ridicules me parurent ceux qui suivoient certaines lueurs trompeuses qui se font tour à

tour, jufqu'à ce qu'elles caufent la perte de ceux qui s'en laiffent éblouïr. Quelques-uns laffés, raffafiés de l'ombre de la volupté, fe jetoient dans le torrent & nageoient vers l'autre bord, qui portoit le nom d'isle du Malheur. On n'entendoit que cris, que plaintes dans ce féjour infortuné. Tous les habitans courbés fous le poids d'un énorme fardeau, brûlés par l'ardeur du foleil, jetoient des cris confus, & augmentoient la terreur qu'infpiroit la vue d'un lieu fi fauvage. Ils regardoient fouvent l'isle de la Félicité, fouhaitant à ceux qui l'habitoient un deftin femblable au leur. Ils maudiffoient l'air qu'ils refpiroient; ils fe jetoient dans le torrent, fans pouvoir fe débarraffer du poids qui les accabloit. Chacun de ces infortunés fe plaignoit & imaginoit être le plus accablé. Ils effayoient des échanges; mais loin de fentir du foulagement, ils couroient avec l'air de l'empreffement, reprendre leur fardeau. Il ne me parut pas que leur charge fut fi pefante qu'ils le croyoient; je remarquai même que s'ils euffent voulu, ils euffent pu porter davantage fans en être incommodés, leur mal-adreffe contribüant à leur peine. Ceux qui étoient plus habiles que leurs compagnons portoient leur fardeau

avec beaucoup de facilité. Ils marchoient leſtement, d'un air gai, pendant que les autres traînoient au haſard leurs pas chancelans & incertains; les habitans de ce lieu ſauvage avoient encore un autre avantage, ils ne portoient pas leur fardeau bien loin; lorſqu'ils avoient fait quelques pas, ils le déchargeoient dans les fleuves qui aboutiſſoient à la mer. Les habitans de l'autre bord avoient un ſemblable deſtin; ils ne jouiſſoient des plaiſirs que pour un inſtant. L'isle de la Félicité étoit beaucoup plus peuplée que celle du malheur.

Mon embarras croiſſoit à chaque inſtant; mes idées étoient ſi confuſes, que je ne ſavois à quoi m'arrêter, lorſque le ciel s'obſcurcit, le tonnerre ſe fit entendre, & l'isle entière en fut ébranlée; la mer ſe ſouleva, des vagues ſemblables aux plus hautes montagnes roulèrent avec fracas & engloutirent l'isle & ſes habitans. Une lumière éclatante remplit le temple, la nue d'encens qui étoit au-deſſus de l'autel ſe diſſipa, une flamme céleſte parut à ſa place. Tant de prodiges m'avoient troublé, anéanti; j'étois étendu ſur le pavé du temple, ſans ſavoir même ſi j'exiſtois. Une puiſſance inviſible me ranima, la force me revint, je regardai

la table du deſtin, & j'y lus ces mots : *L'éternité ſeule diſpenſe le bonheur & le malheur, ce n'eſt que dans ſon ſein qu'on peut devenir heureux.* L'obſcurité du miroir étoit diſparue. J'apperçus une grande plaine, au milieu de laquelle étoit une dame d'une beauté éblouïſſante, aſſiſe ſur un trône rayonnant. Elle tenoit d'une main des balances, & de l'autre un glaive étincelant. Des milliers d'hommes de tout âge, de toutes nations étoient devant elle. Elle peſoit le vice & la vertu. Elle peſoit les ſouffrances des malheureux qui l'avoient attendue avec patience. Elle les récompenſoit ſelon leur mérite & ſelon les peines qu'ils avoient endurées. Je vis avec un plaiſir qui tenoit de l'admiration, que les larmes de ces malheureux étoient eſſuyées & leurs chagrins diſſipés pour toujours. Une joie céleſte brilloit ſur leurs viſages, on y liſoit le contentement qu'ils reſſentoient d'être enfin parvenus au ſéjour immortel qui leur étoit préparé. Peu de ceux qui avoient été heureux ſur la terre, reçurent des récompenſes de la déeſſe. La plûpart furent trouvés trop légers & furent livrés à l'ange noir, qui s'empara d'eux au même inſtant. Plus leur félicité avoit été grande, plus leurs tourmens

étoient extrêmes. Plufieurs fe plaignoient de la partialité de la déeffe; ils fe fouvenoient de quelques vertus qu'ils avoient pratiquées fur la terre. La juftice leur répondit; que la vraie vertu confiftoit dans l'affemblage de toutes les vertus, & que l'ombre d'une vertu étoit affez récompenfée par les biens temporels dont ils avoient joui. Le criftal s'éclaircit. Une voix retentiffante m'adreffa ces paroles : *Va*, Mirzah, *apprends à adorer la providence lors même qu'elle te paroît injufte.*

Je m'éveillai & me trouvai couché fous un laurier touffu, proche Bagdad, fans favoir fi ce qui m'étoit arrivé étoit fonge ou vifion. Je revins à mon logis, & ne fis plus couler mes pleurs fur le bonheur des méchans, ni fur les malheurs des juftes, étant convaincu que la félicité des premiers n'eft qu'un beau fonge que le réveil fait difparoître, & que les derniers font fous la garde de la divine providence.

⁂

BOZALDAB,

CONTE ORIENTAL.

BOZALDAB, calife d'Egypte, avoit tranquillement habité pendant plusieurs années sous les pavillons du plaisir. Chaque matin il parfumoit sa tête avec l'huile de la joie, quand son fils unique Aboram, pour lequel il avoit rempli ses trésors, étendu ses dominations par des conquêtes, & assuré son empire par des forteresses imprenables, fut blessé à la chasse par une flèche lancée d'une main inconnue, & expira dans les champs.

Le calife, dans les premiers mouvemens de son désespoir, ne voulut point retourner à son palais, & se retira dans la grotte la plus sombre de la montagne voisine. Il se roula dans la poussière, arracha sa barbe blanchie par les années, jeta avec dédain la coupe de consolation, que la patience lui offroit. Il ne souffrit point que ses ministres approchassent de sa personne; il craignoit d'être consolé. Il n'écoutoit que les

cris funèbres des triſtes oiſeaux de la nuit, qui agitent avec bruit leurs aîles ſous les voutes iſolées des chambres pyramidales habitées par l'écho ſolitaire. Se peut-il que Dieu ſoit bienveillant, s'écria-t-il, lui qui ſemble m'attendre dans une embûche pour bleſſer mon ame par des chagrins imprévus, & écraſer en un moment la créature ſous le poids d'un malheur ſans remède! Qu'on ne nous parle plus de la juſtice & de la bonté de cette providence, que l'on dit veiller ſans ceſſe ſur l'Univers. Si l'être qui règne au ciel poſſédoit les attributs qu'on lui ſuppoſe, ſans doute il auroit la puiſſance & la volonté de bannir les chagrins qui font de ce monde un donjon affreux, habité par le malheur, & une vallée remplie de vanités, & ſans ceſſe arroſée des larmes de la misère... Non, je ne veux point y demeurer davantage.

Auſſi-tôt il lève avec fureur ſa main que le déſeſpoir avoit armée d'un poignard. Il alloit l'enfoncer dans ſon cœur; mais tout-à-coup les flammes brillantes d'un éclair percèrent à travers la caverne. Un être d'une beauté & d'une grandeur ſurnaturelle, couvert d'une robe d'azur, couronné d'amarante, & agitant une branche de palmier dans ſa main droite, arrêta le bras du calif

étonné. Viens, lui dit-il, avec un ſourire majeſtueux ; je ſuis Caloé, l'ange de la paix ; ſuis-moi ſur le ſommet de cette montagne, & fais deſcendre tes yeux dans cette vallée.

Bozaldab regarde, & voit une isle ſtérile, brûlante & ſolitaire. Une figure pâle, décharnée & mourante, ſe traînoit à pas lents ; c'étoit un marchand prêt à périr de faim. Cette horrible ſolitude ne lui offroit plus ni fruits ſauvages pour ſe nourrir, ni fontaine pour ſe déſaltérer. Il imploroit la protection du ciel contre les tigres dont il alloit être la proie. Il avoit conſumé les derniers feuillages qu'il amaſſoit & allumoit pendant la nuit pour les effrayer. Il jeta avec dépit une caſſette pleine d'inutiles pierreries, vil objet de ſes dédains, & gravit avec peine ſur un roc eſcarpé où il avoit coutume de s'aſſeoir pour regarder le ſoleil couchant, & donner un ſignal à quelque vaiſſeau qui pourroit heureuſement approcher de l'isle. « Habitant du ciel, s'écria le Calife, ne » ſouffre point que cet infortuné ſoit la vic» time de ces animaux furieux ». Tais-toi, lui dit l'ange, & obſerve.

Le Calife regarde encore, & voit un vaiſſeau qui abordoit cette isle déſolée. Quel

discours pourroit peindre le ravissement & la surprise du marchand, quand le capitaine lui offrit de le transporter dans sa patrie, s'il vouloit lui donner pour récompense la moitié de ses bijoux ?

Le barbare commandant n'a pas plutôt reçu le prix convenu, qu'il délibère avec sa troupe, se saisit du reste des pierreries, & abandonne à son sort ce malheureux exilé. Le marchand pleure, gémit, conjure ; le vaisseau s'éloigne, & ses cris se perdent dans les airs.

Le ciel, s'écria Bozaldab, permettra-t-il une telle injustice ? Vois, lui dit l'ange, homme téméraire & présomptueux, vois le vaisseau dans lequel tu voulois que ce marchand s'embarquât, mis en pièces contre un rocher. Entends-tu les cris plaintifs des matelots submergés ? Foible mortel, prétends-tu diriger l'arbitre de l'univers dans l'ordre des événemens ? L'homme dont tu as pitié sortira de cet affreux désert ; mais non par le moyen que tu prescris. Son vice fut l'avarice ; elle le rendit criminel, elle le rendit malheureux. Il croyoit trouver des charmes flatteurs dans la richesse qui, semblable à la baguette d'Abdiel, contenteroit tous ses désirs & préviendroit toutes ses craintes.

Maintenant

Maintenant il méprife, il abhorre fon opulence : il jette fes tréfors fur le fable & avoue leur inutilité. Il en offre une partie à des matelots, & s'apperçoit qu'ils lui font pernicieux. Il vient d'apprendre que la richeffe ne devient bonne ou mauvaife, utile ou nuifible que par la fituation & le caractère de celui qui la poſsède. Heureux, heureux l'homme que le malheur conduit à la fageffe ; mais, tourne les yeux fur un fpectacle plus intéreffant.

Auffi-tôt le calife apperçoit un magnifique palais orné de ftatues de fes ancêtres, travaillées en jafpe ; des portes d'ivoire tournèrent fur des gonds d'or de Golconde. Il découvrit un trône de diamans, environné d'efclaves, & des ambaffadeurs de toutes les nations diverfement habillés. Sur ce trône étoit affis Aboram, ce fils tant pleuré de Bozaldab. A fes côtés étoit une princeffe d'une beauté éblouiffante. Grands dieux ! c'eft mon fils, s'écria le calife, laiffe-moi le preffer contre mon cœur. Tu ne peux pas, repliqua l'ange, embraffer une ombre fans fubftance. Je vais t'apprendre quelle eût été la deftinée de ton fils s'il eût demeuré plus longtemps fur la terre... Et pourquoi ne lui a-t-il pas été permis d'y de-

meurer ? Pourquoi le ciel m'a-t-il refusé la douceur d'être témoin d'une si grande félicité ? Vois la suite, ajouta l'habitant de la cinquième région de l'air. Bozaldab regarda du côté de l'Orient, & vit son fils sur le front duquel il avoit coutume d'admirer le sourire calme de la simplicité, & la rougeur vive & douce de la santé, actuellement défiguré par la rage, & plongé dans l'insensibilité de l'ivrognerie. Ses traits peignoient le désespoir, la crainte le faisoit pâlir & l'intempérance l'avoit abruti. Le sang fumoit encore sur ses mains dégoutantes. Il palpitoit tour-à-tour, de fureur & d'effroi. Ce palais brillant de la pompe orientale se changea tout-à-coup en une affreuse prison. Aboram étoit étendu sur la pierre, les mains liées & les yeux arrachés. La sultane favorite qui, auparavant, étoit assise à ses côtés, entra avec une coupe de poison dans la main, & elle le força de le boire, pour épouser son successeur au trône. Heureux, s'écria une seconde fois Caloé, le mortel à qui l'Eternel envoye l'ange de la mort, pour l'arracher au crime. Ton fils que le ciel a privé de son pouvoir, s'il l'eût possédé, eût accumulé sur sa tête plus de maux qu'il n'en auroit fait éprouver aux autres.

C'eſt aſſez, s'écria Bozaldab. J'adore les deſſeins impénétrables de l'être qui dirige tout ce qu'il a prévu. De quels malheurs mon fils a été délivré par une mort que je pleurois indiſcrétement comme cruelle & prématurée ! une mort d'innocence & de paix qui a fait bénir ſa mémoire ſur la terre & tranſporté ſon ame dans les cieux ! Renonce à tes deſſeins, reprit le divin meſſager, jette le poignard que tu avois préparé pour le plonger dans ton ſein. Change tes plaintes en ſilence, & tes doutes en adorations. Un mortel peut-il conſidérer ſans ſurpriſe & ſans admiration le vaſte abîme de la ſageſſe éternelle ? Un eſprit dont les vues ſont infiniment bornées, peut-il atteindre à l'immenſité des objets qui tous ont une rélation mutuelle ? Les canaux que tu fais creuſer pour recevoir les inondations du Nil pourroient-ils contenir les eaux de l'Océan ? Souviens-toi que le parfait bonheur ne peut être l'apanage d'une créature. C'eſt un attribut auſſi incommunicable que la puiſſance abſolue & l'éternité. En achevant ces mots, l'ange étendit ſes aîles pour retourner à l'empirée, & le bruit de ſon vol fut ſemblable à celui de la nuée qui ſe diſſout & tombe avec violence.

NAHAMIR

OU

LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE,

CONTE ARABE.

UN petit homme boſſu, borgne, boîteux & manchot, demandoit l'aumône aux portes de Bagdad : il ne pouvoit s'empêcher d'éclater en murmures, & d'accuſer la ſage providence. Quelqu'un d'une taille avantageuſe paroiſſoit-il élevé ſur un char, le mendiant de mauvaiſe humeur s'écrioit dans ſon ame : pourquoi n'ai-je pas ce port noble & majeſtueux ? Qu'a fait cet être ſi bien traité de la ſageſſe éternelle, pour avoir le corps droit & dominant, tandis qu'une énorme boſſe me courbe vers la terre ? Une femme laiſſoit-elle entrevoir à travers ſon voile tranſparent deux yeux plus brillans que les prunelles reſplendiſſantes des houris, il ne manquoit pas de dire : voilà

une femme dont le ſort me fait envie ; elle a deux beaux yeux, & moi je ſuis borgne ; encore l'œil qui me reſte ne vaut-il pas la peine d'en remercier le ciel. Avec quel orgueil ce ſatrape foule la terre à ſes pieds, il a l'uſage de ſes deux jambes pour promener ſon luxe inſolent & la ſatiété de tous les plaiſirs ; & moi miſérable, moi qui aurois beſoin de me tranſporter dans les divers quartiers de la ville pour ſolliciter la compaſſion pareſſeuſe, je ſuis boîteux & je traîne avec difficulté mon indigence. Cet individu créé tout exprès pour le malheur de Bagdad, a deux mains longues & crochues, qui ſavenr glaner amplement ſur les impôts qu'elles moiſſonnent au nom du commandeur des croyans ; & l'infortuné Nahamir n'a qu'une main languiſſante, que ſouvent il tend inutilement à ce concours de ſcélérats qui nagent dans l'abondance & dans la richeſſe. Mon ſort eſt bien affreux ; y a-t-il une créature plus accablée d'infortunes, plus ſouffrante que moi ! Qu'on diſe encore que la providence a tout fait pour le mieux ! quand la mort viendra-t-elle détruire ma déplorable exiſtence ?

Un vieillard d'une figure noble & impoſante paſſe auprès de Nahamir : il avoit

entendu quelques-unes de ſes plaintes ; il lui dit : Mon ami, ſuis-moi, tu ne feras pas fâché de m'avoir obéi. Nahamir, tout en boîtant, marche ſur les pas du vieillard, qui s'aſſied ſous un platane & fait ſigne au pauvre de prendre place à ſes côtés.

Tes murmures ne m'ont point échappé, dit le vieillard, raconte-moi un peu ton hiſtoire ; ſi je ne puis te ſoulager, du moins je me flate de te conſoler. On goûte une eſpèce de ſatisfaction à parler de ſes peines.

Nahamir ſaiſit l'occaſion, & commença de cette ſorte le récit de ſes calamités.

Mon nom eſt Nahamir. Je ſuis l'unique & triſte reſte de vingt-cinq enfans d'Abouſſin, ce riche marchand de Damas, dont l'opulence avoit paſſé en proverbe ; & je mandie aujourd'hui mon pain aux portes de cette même ville, où mes aïeux, dans une famine cruelle, répandirent autrefois l'abondance. J'annonçois, dans la fleur de ma jeuneſſe, une taille élevée & élégante, des épaules bien placées ; je marchois droit, mes jambes étoient moulées ; j'avois les yeux clairs & perçans, & deux mains qui en valoient trois pour l'adreſſe & la force : ajoutez à ces avantages une opulence dont les ſources paroiſſoient ne devoir ja-

mais tarir : c'eſt ainſi que je ſuis entré dans le monde... Mon ami, interrompit le vieillard, j'attends de toi un ſincère aveu ; n'éprouvois-tu pas un ſecret orgueil qui te faiſoit comparer avec les autres ? Et cette comparaiſon de ton ſort fortuné avec leur ſort malheureux n'étoit elle point une eſpèce de reflet qui rejailliſſoit ſur ton bonheur & l'augmentoit ? Ne diſois-tu point dans ton cœur : ſuis droit ; j'ai de beaux yeux, &c... Il eſt vrai, reſpectable vieillard, je ne ſaurois vous le diſſimuler ; je nourriſſois un orgueil intérieur qui, tous les jours, faiſoit de nouveaux progrès ; mais cet orgueil n'alloit point juſqu'à la dureté. J'épouſai une femme jeune & jolie qui m'apporta un bien conſidérable ; j'en eus ſix enfans qui m'ont été tous enlevés par une mort imprévue. Hélas ! ſi quelques-uns, ſi un ſeul m'étoit reſté, il me ſoulageroit dans la pauvreté, il eſſuieroit mes larmes, je lui ouvrirois mon ſein, il entendroit mes plaintes, mes gémiſſemens ; je ſerois père : c'eſt une conſolation, un plaiſir que la fortune, quelque barbare qu'elle ſoit, ne diſpute point aux plus malheureux des hommes. Ma femme, que j'adorois, ſuivit mes enfans dans le tombeau. Tous les nœuds

qui m'attachoient aux autres créatures devoient être rompus ; il falloit que je supportasse seul le poids de mes maux : à la suite d'une longue maladie une bosse vint me rendre difforme ; pour avoir passé la nuit sur la terrasse, je me relevai avec un œil de moins ; je vois de ma fenêtre deux hommes qui se battoient dans la rue, je vole à leur secours, & je me casse la jambe ; mais ce qui va plus vous étonner, je donne un sequin à un misérable qui me demandoit la charité ; il tire de dessous sa robe un sabre, & m'abbat le bras ; j'imaginois avoir épuisé toute la somme des malheurs que le ciel, dans sa colère, répand sur le globe; j'avois déjà essuyé plusieurs banqueroutes, j'allois cependant me retirer, content d'un bien modique que j'avois à la campagne, & sur lequel j'assurois ma subsistance ; je me faisois un tableau philosophique ; je me voyois vivant loin des hommes, jouissant du spectacle de mon jardin qui n'avoit qu'un demi arpent, & où j'aurois renfermé tous mes desirs : respirant le parfum des fleurs, livré enfin à l'occupation de moi-même, offrant mes derniers soupirs à ce dieu dont les decrets sont enveloppés d'une nuit impénétrable ; il m'enlève cette triste & dernière

planche de mon naufrage ; des parens avides & dénaturés ont des protections auprès du cadi ; il favorise leur injustice & leur barbarie ; ces foibles débris de ma fortune passée me sont arrachés... Je tombe dans toutes les horreurs de l'indigence, accablé de vieillesse, d'infirmités, & ne pouvant pardonner au ciel de m'avoir précipité dans un pareil abîme de douleurs.

Voilà donc, mon ami, dit tranquillement le vieillard, le sujet de tes murmures ? --- Et, de par Mahomet, que voulez-vous davantage ? Vous me paroissez un étrange homme ! vieux, bossu, borgne, boîteux, manchot, mourant de faim, vous ne trouvez pas cette situation assez cruelle, assez horrible ? Ne faudra-t-il pas que je me loue de la providence ? --- Assurément, tu lui dois des actions de grâce sans nombre. --- Mais est-ce votre dessein d'insulter à ma misère ? Votre physionomie me promettoit une ame sensible. --- C'est parce que je suis sensible, que je veux te consoler & te prouver ton bonheur. --- Mon bonheur ! .... Notre boîteux fut tellement ému d'indignation, qu'il oublia qu'il n'avoit qu'une jambe, & fit un saut en arrière. --- Oui, ton bonheur, insensé mortel ! entends, connois la vérité &

rends juſtice à cette ſageſſe éternelle que ton aveuglement & ta folie oſent accuſer.

Nahamir regarde attentivement le vieillard; il lui trouve dans les traits quelque choſe de ſurnaturel & de céleſte. Le vieillard pourſuit.

Je vais te prendre au berceau, & examiner ton exiſtence dans ſes diverſes modifications. Une faveur de la ſuprême bienfaiſance ſcelle, pour ainſi dire, tes premiers jours; le ciel pouvoit te plonger, avec tes frères, dans la nuit de la tombe; il t'a ſauvé de cette eſpèce de proſcription, & il s'eſt plû à te dérober à la fatale deſtinée qu'a ſubi ta famille. Voilà donc une marque de bonté ſignalée de la part du ciel, dont tu me parois avoir été peu reconnoiſſant. --- Comment l'exiſtence? ..., --- Et comptes-tu pour rien d'être? Mais écoute; tu avois dans ton enfance une taille élégante: frémis du ſort que t'auroit occaſionné ce foible avantage. La femme d'un cadi devoit te voir au baïram; les hommes bien faits étoient du goût de cette femme; cette qualité dans ton extérieur l'auroit frappée; elle fût devenue amoureuſe de toi, t'eût ſollicité; tu aurois ſuccombé, & l'on t'auroit empalé. --- Voilà une boſſe bien juſtifiée:

dieu ſoit loué. Et mon œil gauche, me perſuaderez-vous que je ſuis fort heureux d'en être débarraſſé? --- Sans contredit, mon ami; au moment que tu as perdu ton œil, le débonnaire calife méditoit s'il ne te feroit pas l'honneur de t'admettre au nombre des glorieux miniſtres de ſes plaiſirs. Si tu avois donc eu tes deux yeux, tu aurois augmenté le vil troupeau des eunuques, & à mon avis il vaut mieux être borgne qu'eunuque; qu'en penſes-tu? .... A la bonne heure, paſſe pour mon œil; mais ma jambe, je vous attends là.... Encore des actions de grâce à l'être ſuprême; te rappelles-tu un précipice où tu te fuſſe fracaſſé tous les membres ſans ta jambe de bois qui t'a retenu? Il eſt vrai que j'ai quelqu'idée de cet événement. --- Tu en as quelqu'idée? .... O hommes ingrats! à peine vous ſouvenez-vous des miracles qui s'opèrent tous les jours en votre faveur, & vous ne ceſſez de fatiguer la providence de vos plaintes, au moindre accident que vous eſſuyez... Accident? en vérité, voilà bien le nom! Vous appelez des accidens tant de revers affreux? Soit, je vous accorde tout ce que vous voudrez, vous parlez comme le prophête Ali; mais comment excuſerez-vous mon bras? Et en-

core en quelle occaſion l'ai-je perdu ? Quand je ſecourois l'indigence.... Auſſi le ciel t'a-t-il récompenſé amplement, en te privant de ce bras que tu regrettes : tu n'auras pas oublié un certain jour de la fête d'Huſſein, où l'on t'inſulta ? --- Je m'en ſouviens, que n'ai-je pu m'en venger ?.... Eh bien ! ſi tu avois eu l'uſage de ce bras qui te manque, tu aurois tiré ton ſabre ? En pouvez-vous douter ? Et tu aurois été percé de mille coups. --- Vous êtes un homme bien ſingulier ! bientôt vous m'allez faire croire que je ſuis un des favoris de la providence. Je vous abandonne ma taille, mon œil, ma jambe, mon bras, mais du moins s'il m'étoit reſté ma femme ? --- Elle auroit trahi ſon honneur, & tu fuſſes tombé dans le déſeſpoir. --- Et mes enfans ? --- Ils devoient entraîner la perte de l'empire. --- Et ma pauvreté ? Ta deſtinée, ſi tu fuſſes reſté opulent, étoit de faire un déteſtable uſage de tes richeſſes, d'endurcir ton cœur, de te livrer à tous les excès, à tous les crimes, d'être en un mot en horreur au genre humain. --- Le ciel m'a tout ravi ; que m'a-t-il laiſſé ? --- La vertu ; tu n'as rien à te reprocher ; tu n'as point de remords ; tu n'as que des malheurs : quand tu rentres

en toi-même, tu n'as point à rougir ; ta conſcience te conſole : que dis-je, elle t'élève au-deſſus de ces mortels dont tu as la foibleſſe d'envier le ſort. Si tu ne manges qu'un morceau de pain arroſé de tes larmes, il ne t'a point coûté de crimes ; peut-être il flatte ton appetit plus que ces mets faſtueux qui ne ſauroient réveiller le palais émouſſé de tant de riches déchirés par un vautour éternel, & qui brûlent d'une ſoif inaltérable que n'étanchent point les pleurs & le ſang des malheureux immolés à la fortune. Mais je ne t'ai point montré l'immenſité des voies de la providence ; que ta vue ſoit deſſillée, & d'un coup d'œil ſaiſis tout le ſpectacle de l'univers.

Le vieillard auſſi-tôt met la main ſur les yeux de Nahamir ; & il voit des rois, des ſouverains légitimes renverſés du trône & foulés aux pieds d'infames uſurpateurs ; des riches couverts d'opprobres, conſumés d'ennui & aſſaſſinés ſur leurs tréſors amoncelés ; des femmes ſans pudeur qui, peu contentes de ſouiller le lit de leurs époux, les égorgent ou les empoiſonnent ſans pitié ; des enfans qui, ſourds à la voix du ſang, plongent le couteau dans le ſein paternel ; des villes déſolées par divers fléaux ; des

empires entiers abandonnés au génie de la deſtruction ; tout l'univers, théâtre affreux du crime & du malheur. Eh ! bien, oſe encore te plaindre, s'écrie le vieillard ; & ſoudain ſes rides s'effacent & diſparoiſſent. La majeſté d'un dieu s'aſſied ſur ſon front reſplendiſſant de lumière ; ſa taille s'élève comme un cédre ſuperbe ; de ſes yeux ſortent des éclairs : un ange, en un mot, de la première hiérarchie, ſe fait voir dans toute ſa ſplendeur. Nahamir ſe proſterne dans la pouſſière. L'ange lui dit : ſouffre patiemment ; après ta mort, tu recommenceras une nouvelle carrière, où toutes les félicités t'attendent ; tu auras une femme qui ſera un prodige de beauté, & qui n'aimera que toi, des enfans ſoumis, tendres & dignes de leur père ; des richeſſes immenſes qui ne corrompront point ton cœur, & tu laiſſeras une réputation immortelle. Nahamir voulut encore repliquer : l'ange s'envola, & Nahamir, après avoir murmuré pour la dernière fois, retourna aux portes de Bagdad, en demandant l'aumône, & remerciant le ciel de tout ſon cœur d'être vieux, boſſu, borgne, boîteux & manchot, & le tout pour la plus grande gloire de dieu & de ſes dignes ſerviteurs Mahomet & Ali.

L'AVEUGLE
ET
SON CHIEN,
CONTE.

LE Calife Aron avoit un vieux miniſtre & une jeune favorite qui partageoient également ſon affection ; ſon cœur vertueux mais ſenſible, & ſon eſprit juſte mais foible, ſuivoient tour-a-tour les conſeils auſtères de ſon viſir & les voluptueuſes leçons de ſa maîtreſſe ; cher Selim, diſoit le calife au viſir en ſortant du divan, que de grâces n'ai-je point à vous rendre ? La plus grande faveur que Mahomet puiſſe accorder aux ſouverains eſt un ami ſage qui daigne les conduire à travers le labyrinthe immenſe des affaires & porter ſans-ceſſe devant eux le flambeau rayonnant de la ſageſſe : vous ſerez toujours l'aſtre lumineux qui réglera toutes mes démarches, & vous éloignerez mes pas des précipices dont je ſuis envi-

ronné ; partagez mon pouvoir, que vous faites aimer à mes ſujets & redouter à mes voiſins ; que l'ami d'Aron ſoit reſpecté à l'égal de lui-même.

Adorable Mirza, diſoit le calife, lorſqu'il entroit ſous l'alcove parfumée de la favorite, ce n'eſt qu'au moment où je vous vois, que je compte les inſtans de ma vie auprès de vous. Je reſpire la volupté par tous les ſens. Le charme de votre voix fait éprouver à mon cœur le doux frémiſſement du plaiſir ; un regard de vos yeux porte le feu dans mon ame, & c'eſt dans vos bras que l'amour m'enivre de ſes tranſports délicieux ; ſouveraine de mon cœur, ſoyez-le auſſi de mon empire ; je veux que vos moindres volontés ſoient des loix ſacrées, que tous vos vœux ſoient remplis, que chacun s'empreſſe à ſuivre vos ordres, à prévenir vos déſirs, que tous fléchiſſent devant celle que j'adore.

Mirza ne s'occupoit en effet que des moyens de plaire au calife, ſon eſprit ingénieux à varier ſans ceſſe les plaiſirs d'Aron inventoit chaque jour quelque nouvelle fête, où le goût ne préſidoit pas moins que la magnificence. Un banquet ſplendide réveilloit les forces épuiſées dans des jeux

fatigans ; un concert délicieux délaſſoit d'une partie de chaſſe ; une fête champêtre ſuccédoit à un ſpectacle pompeux, & l'on venoit recueillir dans le ſilence de la retraite les eſprits emportés par le tourbillon, fatigués du tumulte & raſſaſiés de la magnificence. Perſonne ne ſavoit mieux que l'aimable Mirza créer les plaiſirs, les marier, les aſſortir, les multiplier à l'infini, remplir ce vuide affreux qui gonfle le cœur des grands, & réveiller leur ame léthargique aſſoupie dans la jouiſſance : c'étoit enfin la première femme du monde pour amuſer un prince ; & ce n'eſt pas à la cour la charge la plus facile à remplir.

Le ſage Selim de ſon côté, non moins actif, mais d'une manière plus utile, ne s'occupoit que du bonheur des peuples & de la gloire de ſon maître. Il veilloit ſans ceſſe au maintien des loix, à l'adminiſtration de la juſtice, à la perception des impôts, aux progrès de la population, à la ſûreté du commerce : il protégeoit l'agriculture, faiſoit fleurir les arts, encourageoit les lettres, faiſoit reſpecter la religion; l'ordre admirable qu'il avoit établi dans l'état en faiſoit mouvoir chaque partie,

ſans qu'aucune d'elles empietât ſur les autres & les gênât dans leurs opérations diverſes ; elles ſe procuroient au contraire un ſecours mutuel, & ſe prêtoient une force relative, d'où naiſſoit une puiſſance inébranlable ; chaque reſſort étoit liant, chaque balancier exact, chaque roue s'engrenoit à-propos ; une marche égale & facile faiſoit circuler le mouvement, tout travailloit ſans relâche & ſans effort, ſans interruption & ſans ſecouſſes. Le ſouverain n'eſt ſouvent que l'aiguille qui règle, que l'on conſulte ; mais le miniſtre eſt le pivot ſur lequel roule toute la machine.

La jeune Mirza vouloit bien abandonner quelquefois Aron aux graves opérations du miniſtère, le calife n'en retournoit qu'avec plus d'empreſſement aux plaiſirs qu'elle lui préparoit à ſon retour.

Le ſage Selim ne voyoit qu'avec douleur ſon maître s'amollir dans les bras de la volupté ; d'ailleurs les fêtes continuelles que la favorite prodiguoit chaque jour, entraînoient des dépenſes exceſſives, qui abſorboient la meilleure partie des revenus. L'économie du miniſtère avoit peine à réparer les profuſions de la favorite.

Cette ſituation que Selim avoit prévue,

mais qu'il n'avoit pu éviter, faisoit saigner son cœur, & ce bon ministre retenoit les larmes que lui arrachoit sa sensibilité, pour ne pas trop affliger un prince qu'il aimoit; parce qu'il connoissoit le fond de son cœur: lui seul étoit triste au milieu d'une cour enivrée de plaisir. Qu'avez-vous donc, cher Selim, lui disoit quelquefois son maître? vous paroissez triste; êtes-vous affligé des plaisirs de votre ami? Partagez-les avec lui si vous voulez qu'il en jouisse: ne convenez-vous pas que la fête d'hier fut charmante, délicieuse? & je crois que celle de demain ne nous procurera pas moins d'amusement? Je suis satisfait sans doute de vous voir sans cesse occupé des affaires de mon royaume; mais ne faut-il pas mettre quelques bornes au travail? L'esprit humain n'est pas capable d'une application continuelle & soutenue; je voudrois vous voir prendre quelques dissipations; je crains que votre santé ne s'altère, & vous savez si vous êtes cher à votre maître, vous le savez si le cœur d'Aron est reconnoissant! Desireriez-vous quelque place vacante? Puis-je créer quelque dignité qui vous flate? Votre bien faisance vous met-elle dans le cas d'avoir besoin de quelque nouvelle gra-

tification ? Parlez Selim, difpofez des biens, du pouvoir, de tout ce que poffède votre ami.

Le Vifir foupiroit & gardoit le filence ; le calife redoubloit fes inftances: Dans ce moment d'effufion, Selim crut pouvoir hafarder quelques réflexions fur la conduite du fultan : Seigneur, vous n'avez que trop payé les foibles fervices que vous devoit votre fujet : vous ne l'avez que trop comblé de dignités & de bien, il ne lui refte rien à défirer que votre gloire & le bonheur de vos peuples. Ils font en vos mains, cher Selim, répondit Aron ; pouvez-vous en reffentir quelque inquiétude lorfque vous faites l'un & l'autre ? Ah ! Seigneur, interrompit vivement Selim, je fuis fenfible à votre confiance. Je la mérite par mon zèle : mais permettez-moi de vous demander comment un efclave peut faire la gloire de fon maître, & comment un père peut fe repofer fur un autre du foin de fa famille ? Ses enfans, infenfiblement accoutumés à ne careffer que la main qui les nourrit, refuferoient bientôt de reconnoître celle qui les auroit abandonnés, & fuiroient au fon d'une voix qui leur feroit devenue étrangère ; daignez, feigneur, ne pas

vous refuſer plus long-temps aux empreſſemens de vos peuples, & qu'ils ne s'habituent point à paſſer ſans reſpect devant le trône en le voyant toujours vacant. Deux grandes affaires doivent demain occuper le divan ; daignez y préſider, & montrer par la ſageſſe de vos jugemens que ſi le ciel vous confia le ſouverain pouvoir, c'eſt qu'aucun autre n'eût été plus digne de le poſſéder. Il eſt des cas où tout le zèle d'un miniſtre eſt ſuperflu ; il faut le poids de l'autorité ſuprême pour entraîner les forces oppoſées & déterminer le ſuccès ; c'eſt un coloſſe contre lequel ſe briſent toutes les petites cabales que l'intérêt oppoſe au bien public.

Aron promit à Selim d'aſſiſter le lendemain au conſeil : & celui-ci ne manqua pas de préparer les affaires de manière que ſon maître eut toute la gloire de la déciſion, ſans avoir aucune des difficultés de la délibération. Il avoit même annoncé que le calife préſideroit déſormais à toutes les aſſemblées, afin que chacun fût plus exact à s'y trouver.

Ce bon miniſtre ſe rendit le lendemain matin à l'appartement de la favorite, chez laquelle Aron avoit paſſé la nuit. Il ſe li-

vroit à la joie d'enlever ſon maître aux plaiſirs, & de le mener comme en triomphe ſur le trône ; mais, à l'air embarraſſé du calife, à ſes diſcours contraints, aux careſſes ſerviles qu'il en reçut, Selim connut bientôt que ce prince foible étoit retombé dans les langueurs de la moleſſe, & que l'attrait des plaiſirs étoit le ſeul qui pût toucher ſon ame. Enfin l'heure du divan approchoit ; votre ſublime hauteſſe ne ſe diſpoſe-t-elle pas, dit le viſir... Non, Selim, reprit Aron en ſe levant comme pour aller chercher quelque choſe à l'autre bout de la chambre ; mais, en effet, pour cacher ſa confuſion, ce ne ſera pas pour aujourd'hui, je ne me ſens point la tête aſſez libre. J'ai promis d'ailleurs à Mirza de me rendre à une promenade ſur l'eau. Les ordres ſont donnés ; les gondoles ſont préparées ! il fait le plus beau temps du monde, & vous concevez bien qu'il ne m'eſt pas poſſible de faire manquer cette partie. Allez, cher ami, n'êtes-vous pas un ſecond moi même ; j'entends que vos déciſions ſoient ſuivies ; j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

Le bon Selim baiſſa la tête, & ſortit les larmes aux yeux ; il prévoyoit tous les mal-

heurs qui ne pouvoient manquer d'arriver. Son air consterné rendit le courage à ceux dont la présence du calife auroit pu contenir les mauvaises intentions. Les ambassadeurs d'un prince voisin qui, venoient faire quelques demandes justes & de peu d'importance, furent renvoyés sans être satisfaits. Des impôts onéreux furent enrégistrés malgré le visir ; des établissemens défavorables au commerce furent admis ; tous les réglemens pernicieux passèrent à la pluralité des voix ; le calife signa sans examen, & trouva tout bien pour n'avoir pas la peine de discuter, mais on ne tarda pas à sentir les effets d'une pareille administration. Le prince, dont les ambassadeurs n'avoient point eu de satisfaction, déclara la guerre. Les habitans des campagnes, accablés d'impôts, laisserent leurs champs sans culture. Les manufactures tombèrent faute d'être protégées. Le découragement gagna tous les états ; l'usure s'introduisit ; la fraude prit la place du travail ; & tous les maux arrivèrent tout à la fois suivis de tous les vices : c'est toujours le fruit d'une mauvaise administration.

Cependant il falloit aller au plus pressé, l'ennemi s'avançoit. Selim, qui n'étoit pas

moins bon guerrier qu'excellent miniſtre, fut mis à la tête des troupes, qui le demandèrent pour général; il répondit à la confiance qu'elles avoient en lui, & les conduiſit de manière que, ſans leur faire tirer le ſabre, il engagea les ennemis dans des défilés dont ils n'auroient jamais pu ſortir, & le défaut de munitions & de vivres alloit bientôt les obliger à recevoir la capitulation que Selim auroit bien voulu leur accorder, lorſqu'il reçut de la capitale les nouvelles les plus affligeantes. Tout étoit dans la confuſion. Aron n'oſant rien décider par lui-même, s'étoit laiſſé aller aux mauvais conſeils.

La préſence de Selim pouvoit ſeule remettre les affaires dans le bon ordre; mais elle étoit néceſſaire à l'armée. S'il quittoit ſon poſte, il perdoit tout le fruit de ſes opérations. Cependant, comme Aron avoit plus de talens pour la guerre que pour l'adminiſtration, & qu'il étoit aſſez aimé des ſoldats ſur leſquels il répandoit ſouvent ſes largeſſes, le miniſtre ſe détermina dans une perplexité ſi preſſante à prier le calife de venir ſe mettre à la tête de ſes troupes, tandis qu'il viendroit pacifier les troubles intérieurs du royaume. Il ne couroit aucun

risque d'ailleurs en laissant le commandement à Aron qui n'avoit d'autres opérations à faire que de tenir les ennemis bloqués dans la position où il les avoit trouvés, & d'attendre qu'ils vinssent se rendre à sa discrétion, ce qui ne pouvoit tarder.

Le bon visir, dans le fond de son cœur, se réjouissoit encore de pouvoir faire recueillir à son maître tout le fruit de cette campagne. Après lui avoir laissé les instructions nécessaires, Selim partit pour la capitale, où la disette & les troubles étoient encore augmentés depuis le départ du calise. La présence de Selim fut celle d'un dieu sauveur; il fut reçu de tous les peuples avec une joie égale à l'empressement avec lequel il avoit été désiré. Dans tous les maux la confiance est le premier médecin, comme l'espérance est le premier remède, on crut tout réparé dès que l'on vit Selim. En effet, sa pénétration sut démêler les embarras qui arrêtoient la circulation des espèces; les entreprises qui causoient les disettes; une partie de ses biens subvinrent aux besoins pressans; sa prudence détourna les maux qui menaçoient le royaume, & tout rentra dans l'ordre accoutumé. Le cœur de ce bon ministre commençoit à se sentir soulagé de

l'oppreſſion dont il venoit de tirer les ſujets de ſon maître. Il ne manquoit plus à ſon entière ſatisfaction que de le rejoindre & de le trouver triomphant. Il eſpéroit que le premier ſuccès l'engageroit à en mériter d'autres, & qu'il pourroit un jour ſe déterminer à être véritablement roi. Il partit donc, & fut étonné de ne rencontrer ſur ſa route aucun courier qui vînt lui apprendre la capitulation des ennemis ; mais ſa ſurpriſe fut bien plus grande, lorſqu'arrivant aux premières gardes de l'armée, on lui dit que le califе étoit priſonnier. Il ſe fit trois fois répéter la même choſe aux différens poſtes par leſquels il paſſa, & ſon étonnement fit bientôt place à ſa conſternation. Enfin, étant arrivé au camp, il apprit que la favorite, qui avoit abſolument voulu ſuivre le calife, parce qu'elle n'avoit jamais vu de camp, avoit réſolu de donner une fête aux officiers de l'armée *. Cette fête

(1) Cette communication avec les officiers n'eſt point dans les mœurs orientales ; mais elle étoit ſans doute l'effet de la complaiſance du calife pour ſa favorite, & de ſon goût pour les plaiſirs bruyans, ou peut-être même de la bonté de Selim, qui pouvoit avoir engagé ſon maître à ſe relâcher de la ſévérité des uſages envers les femmes qu'il ne pouvoit voir aſſervies à un eſclavage ſi rigoureux.

devoit d'abord se passer dans le quartier général comme l'endroit le plus commode & le plus sûr ; mais il lui parut beaucoup plus agréable de la donner sur une petite montagne, dont une partie étoit couronnée de palmiers, & d'où l'on pouvoit en même temps découvrir les deux armées. Les ennemis furent instruits de ces dispositions & ne manquèrent pas d'envoyer un détachement d'Arabes légérement montés qui, à la faveur des palmiers, se glissèrent jusqu'au lieu du rendez-vous, & profitant du tumulte de la fête, enlevèrent la favorite, qui avoit eu l'imprudence de s'écarter pour visiter un bosquet qui lui avoit paru charmant. Aussitôt l'alarme s'étoit répandue ; le calife avoit couru pour la délivrer, & étoit lui-même tombé dans une embuscade que son inexpérience ne lui avoit pas permis de prévoir.

Selim trouva tous les braves de l'armée disposés à aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens pour aller enlever leur maître. Il fallut encore arrêter l'impétuosité de cette jeunesse, qui se seroit perdue sans délivrer le calife. Selim fit observer que, s'ils s'engageoient une fois dans les défilés, ils y seroient tous tués ou pris, sans pouvoir

ſe défendre. Que le malheur arrivé à leur maître, auquel il n'étoit pas moins attaché qu'eux, ne changeoit rien à la ſituation des ennemis, qui ſeroient toujours obligés de ſe rendre; qu'il falloit ſe contenter d'envoyer leur propoſer la rançon du calife. Indépendamment de ce qu'elle étoit conſidérable, elle fut d'autant plus volontiers acceptée, que les ennemis craignoient qu'il ne s'apperçût de l'état miſérable auquel ils étoient réduits, & ils ſe contentèrent de garder la favorite pour faciliter la négociation dont ils prévoyoient avoir beſoin avant peu de temps.

La confuſion d'Aron fut égale à la joie de Selim. Lorſque le calife ſe vit dans les bras de ce bon viſir, il l'accabla des plus vives careſſes, & lui prodigua les plus belles promeſſes de ne ſe conduire que par ſes conſeils; d'avoir la plus grande déférence pour tout ce que la ſageſſe exigeroit à l'avenir. Selim auroit pu ſe confier à ces proteſtations du calife, tant elles paroiſſoient ſincères; car il ſavoit que le malheur rend docile: mais Aron y joignit ſur le champ les plus vives inſtances, pour que ſon cher Selim trouvât les moyens de racheter ſa chère Mirza. Le viſir qui avoit dû s'atten-

dre à cette propofition, ne parut point s'oppofer à cette demande, & promit tout ce que fon zèle pouvoit lui fuggérer, fuppliant fur-tout le calife de ne point faire perdre par fon impatience l'avantage qu'il avoit fur les ennemis. En effet, au bout de quelques jours, ils envoyèrent propofer d'échanger en vivres ou en autres provifions la rançon qu'ils avoient reçue pour le calife, & même d'y joindre celle de la favorite. Le vifir obtint, non fans peine, que cette demande feroit refufée, & n'eut pas lieu de fe repentir de cette conftance, puifqu'ils furent obligés de revenir à capituler, & enfin de fe rendre à difcrétion. Aron alloit recueillir les fruits de la fageffe de fon miniftre, & recevoir la récompenfe de fa complaifance dans les bras de Mirza; mais quelle fut fa douleur! lorfqu'il apprit que cette belle avoit refufé de retourner avec lui, & demeuroit entre les bras de fon nouveau vainqueur. Cette perte fut d'abord plus fenfible au calife que ne l'avoit été celle de fa liberté; mais un peu de dépit fe joignant aux douces confolations de Selim, Aron s'abandonna fincèrement aux confeils de cet ami incomparable.

L'infortune eft la meilleure leçon pour les

rois. Celui-ci voulut d'abord ſe livrer aux affaires les plus épineuſes du gouvernement, mais le défaut d'expérience lui faiſoit faire autant de fautes que d'entrepriſes. Dès que Selim l'abandonnoit un inſtant, chaque pas qu'il faiſoit dans cette nouvelle carrière étoit une lourde chûte. Il étoit la dupe des flatteries des courtiſans; la victime des ambitieux; il rencontroit à chaque inſtant quelqu'inconvénient qu'il n'avoit pas preſſenti, quelque difficulté qu'il n'avoit pas ſuppoſée, quelque diſgrâce qu'il n'avoit pas prévue.

Que dois-je donc faire, diſoit-il à Selim? Tous mes projets n'éprouvent que des obſtacles, mes jugemens que des contradictions, mes bienfaits que de l'ingratitude; avec le déſir ſincère de faire le bien, je n'accumule que des fautes; les moyens que je veux employer pour faire le bonheur de mes ſujets, produiſent exactement tout le contraire. Je ſuis bien malheureux! J'aimerois mieux être né dans une cabane que de me voir ſur le trône pour y vivre ſans ceſſe dans les peines que j'éprouve. Cher Selim, conſolez-moi; apprenez-moi pourquoi je me trompe, même en ſuivant vos principes. De grâce, ne m'abandonnez pas. Seigneur,

répondit le bon visir, je n'aurois qu'un mot à dire à votre sublime hautesse; (persévérez) mais je la supplie d'écouter une histoire dont elle pourra tirer quelque profit.

Le puissant génie Fos avoit un fils aveugle de naissance, nommé Tiphlos. Ce fils reprochoit sans cesse à son père de l'avoir fait naître aveugle, tandis qu'il étoit le dispensateur de la lumière, & rejetoit sur ses conducteurs les chûtes fréquentes qu'il faisoit. Ingrat, lui répondit le génie, je veux te rendre compte de ma conduite, quoique je puisse t'anéantir pour toute réponse. Ne pouvant te faire génie comme moi, je n'ai pas voulu te faire voir tous les maux qui t'environnoient. Dans la sécurité que te donne ton aveuglement, tu peux encore mener une vie assez longue & assez tranquille au milieu des dangers qui te menacent; mais si absolument elle t'est insupportable, je peux te rendre au néant d'où je t'ai tiré. L'idée de l'anéantissement effraya le fils du génie, qui supplia son père de lui pardonner ses plaintes & de le laisser vivre tel qu'il étoit. Je te pardonne, car je suis ton père, dit le génie, & je veux te faire connoître l'excès de ma bonté: je te donne, pour te conduire, ce chien mystérieux; il a l'instinct de connoître tout ce qui peut

t'être avantageux ou nuiſible. Suis-le, ſans jamais le quitter; il s'appelle Fidel, & ne t'abandonnera jamais. Le fils de Fos, pénétré de reconnoiſſance, ſe jeta aux genoux de ſon père, qui l'embraſſa tendrement & l'abandonna à ſon conducteur. Tiphlos careſſa beaucoup d'abord ce chien Fidel; il le conſultoit à tout moment, & ne faiſoit pas un pas ſans le prendre pour guide. Comme ſon père avoit cherché à le dédommager, par tous les biens de la fortune, du ſeul avantage dont il étoit dépourvû, Tiphlos ne manquoit pas de flatteurs; on l'aſſuroit même qu'il avoit les plus beaux yeux du monde, & que c'étoit dommage qu'il éprouvât le petit inconvénient de ne pas voir. Le premier qui ſe préſenta devant lui depuis qu'il avoit ſon guide Fidel, fut un de ces hommes mépriſables qui déshonorent les dons qu'ils ont reçus du ciel, en proſtituant leurs talens à la louange & au menſonge. Il apportoit une de ſes productions à l'honneur de Tiphlos qu'il comparoit à l'amour dans ſa dédicace, en l'aſſurant que perſonne n'avoit des connoiſſances plus étendues dans les ſciences & dans les arts. Le chien ſe mit à aboyer du plus loin qu'il vit ce vil menteur, & Tiphlos congédia l'écrivain,

non ſans quelque regret, car il trouvoit ſon livre fort bien écrit. Un bonze ſuivit l'homme de lettres; Fidel d'abord ne ſouffla pas; ſans doute parce que l'air ſimple de l'homme divin lui en avoit impoſé; mais lorſqu'il vint à flairer ſa robe, il ſe mit à jeter des hurlemens terribles, & le bonze fut congédié. Les flatteurs domeſtiques qui environnoient Tiphlos, lui avoient dit qu'un vieil officier, qui logeoit dans la maiſon voiſine de ſon palais, paſſoit toujours devant lui ſans le ſaluer, & qu'on pouvoit même le ſoupçonner d'avoir tenu quelque propos peu reſpectueux: Tiphlos, dont la vanité avoit été ſans ceſſe nourrie par ſes valets & ſes paraſites, ſe trouva fort offenſé de la conduite du vieil officier, mais comme il n'avoit aucune autorité, il fit venir le plus célèbre juriſconſulte pour lui demander les moyens d'intenter un bon procès qui pût ruiner celui qui avoit négligé de le ſaluer, & l'obliger à venir lui demander grâce. L'homme de loi en trouva mille, & promit à Tiphlos de réduire ſon adverſaire à la mendicité, s'il vouloit ſeulement lui avancer cinquante onces d'or pour commencer le procès. Tiphlos alloit les lui donner avec la plus grande ſatisfaction, ſi Fidel,

qui n'avoit cessé de gronder pendant toute la conversation, n'eût sauté aux jambes de l'homme de loi, qui se sauva en promettant de faire un bon procès à Tiphlos.

Enfin la belle Azema parut ; on avoit dit au fils du génie que c'étoit la plus belle femme de l'Asie. Il avoit bientôt connu que c'étoit la plus spirituelle, & elle étoit parvenue à lui persuader qu'elle étoit la plus tendre. Ce n'étoit plus que pour elle, que Tiphlos regrettoit d'être privé de la vue ; mais Azema essayoit de le consoler, en l'assurant qu'elle n'avoit des yeux que pour lui ; ses grâces étoient si séduisantes, le son de sa voix si flatteur, son air si modeste, que Fidel commença à remuer la queue quand il l'apperçut. Elle le flatta de sa belle main, il lui donna la patte. Azema porta ses belles lèvres sur la tête du beau toutou ; elle en fit les plus beaux éloges ; elle reçut les plus belles caresses, & Tiphlos étoit ravi de joie. Plus Azema lui disoit de choses tendres & passionnées, plus Fidel redoubloit ses caresses ; enfin, disoit le fils de Fos, je suis aimé d'une femme charmante, & sa tendresse m'a dédommagé de l'ingratitude de tous les autres. Sexe adorable, s'écrioit-il dans ses transports, le ciel vous a formé

dans ſa clémence. Il n'a créé les hommes que dans ſon courroux. Il vous a envoyé ſur la terre pour nous conſoler de leurs perfidies. O mon père! ô puiſſant génie! je n'envierois point votre gloire, s'il m'étoit permis de contempler un inſtant la tendre Azema. Tiphlos, couché ſur des carreaux près de ſa maîtreſſe, ſe livroit à cette douce ivreſſe de l'amour, lorſque Fidel qui dormoit à leurs pieds ſe réveilla tout à coup, & ſe mit à aboyer de toutes ſes forces; ce fut en vain que ſon maître lui commanda de ſe taire. Impatienté contre l'animal qui troubloit ainſi ſes plus douces rêveries, il étendit la main pour lui jeter quelque choſe, & rencontra un de ſes eſclaves à qui la fidèle Azéma adreſſoit toutes ſes tendreſſes. Sa colère fut égale à la perfidie dont il ſe voyoit la victime. Il chaſſa ſon eſclave & ſa maîtreſſe, & voulut auſſi bannir ſon chien; mais jamais Fidel ne voulut quitter ſon maître, malgré tous les coups qu'il en reçut.

L'infortuné Tiphlos crut qu'il pourroit trouver quelque conſolation dans la lecture d'un livre de morale qui venoit de paroître, & qui avoit la plus grande réputation. Il s'en fit lire quelques chapitres, & fut étonné de

la manière vigoureuse & sublime avec laquelle l'auteur traitoit les passions ; mais les siennes étoient encore trop ardentes pour pouvoir être sitôt éteintes. Il falloit qu'elles se consumassent par le feu même qui les avoit allumées. Tiphlos jugea par la chaleur du style de ce livre que l'auteur pourroit être propre à servir sa vengeance ; il le fit prier de venir chez lui. Le sage parut, & le fils de Fos lui offirt mille onces d'or pour faire une brochure sanglante contre la perfide Azema & contre tous les ingrats qui l'avoient offensé ; & il accompagna cette offre de beaucoup de complimens sur la beauté de son admirable production, afin de le déterminer à embrasser sa vengeance.

Seigneur, répondit tranquillement le sage, je n'aurois pas cru que la lecture de mon livre m'eût attiré une confiance de cette espèce ; cependant j'accepte votre proposition, en vous priant toutefois de permettre que j'y mette trois conditions. La première, que vous m'accordiez trois mois pour composer l'ouvrage que vous me demandez ; la deuxième, de vous lire pendant ce temps, chaque jour, un chapitre du livre qui a obtenu vos suffrages ; & la troisième, de me donner d'avance les mille

onces d'or à meſure que j'en aurai beſoin. Tiphlos approuva ces diſpoſitions, & trouva ſeulement le terme de trois mois un peu long pour ſa vengeance; mais l'envie qu'il avoit de la voir ſatisfaite, le détermina même à conſentir à ce délai.

Le ſage n'employa les premiers jours qu'à lire quelques chapitres de ſa morale avec Tiphlos & à faire avec lui quelques réflexions. Peu-à-peu il parvint à lui en faire ſentir l'avantage, & à lui en faire goûter la douceur. Plus ils alloient en avant, & plus le fils du génie ſe plaiſoit à la converſation du ſage. Le chien Fidel, qui étoit en grâce, ne ceſſoit de le careſſer & de lui lécher les pieds & les mains. Tiphlos ne pouvoit ſe laſſer d'être avec ſon ſage & ſon chien; les jours paſſoient trop rapidement à ſon gré, &, dès qu'il avoit appris que le ſoleil commençoit à répandre ſa lumière, il ſe faiſoit conduire à la chambre du ſage; car il n'avoit pas voulu permettre qu'il logeât déſormais autre part que dans ſa maiſon. Enfin, quand celui-ci crut s'appercevoir que les ſens de Tiphlos commençoient à ſe calmer, il le pria de lui donner cent cinquante onces d'or à compte ſur la ſomme dont ils étoient convenus. Quelques jours après il en de-

manda cent autres, puis deux cent à quelque diſtance delà, & de temps en temps quelques ſommes plus ou moins conſidérables, juſqu'à l'entier payement de celle dont ils étoient convenus. Cependant les trois mois étoient prêts d'expirer, & Tiphlos n'avoit pas encore parlé au ſage de la brochure qu'il devoit en recevoir. Lorſque celui-ci entra un matin dans ſa chambre: ſeigneur, lui dit-il, voici ce que j'ai pu faire de mieux pour vous venger de l'humanité; alors une foule de perſonnes qui avoient ſuivi le ſage, ſe jetèrent tout-à-coup aux pieds de Tiphlos, le ſerrant dans leurs bras & le baignant de leurs larmes. Que veulent tous ces gens, s'écria le fils du génie? que ſignifient leurs careſſes? Il me ſemble qu'ils ſont en grand nombre, & mon chien n'a pas jeté un ſeul cri; en effet, le chien Fidel alloit donner un petit coup de langue à tous, à meſure qu'ils entroient, & revenoit lécher les mains de ſon maître. Seigneur, répondit le ſage, le premier de ceux qui ont le bonheur de vous marquer leur reconnoiſſance eſt un négociant que des pertes inattendues avoient conduit à une ruine prochaine: le ſecond eſt un receveur des domaines du prince, à qui ſa foibleſſe pour un ami avoit

fait prêter les deniers publics, & qui étoit prêt à devenir la victime de sa confiance; celui-ci est un honnête artisan dont les travaux ne pouvoient suffire à nourrir une famille nombreuse; cet autre est un noble guerrier que son zèle pour l'état, & sa franchise pour ses supérieurs ont réduit à la mendicité, après quarante ans de service; celui-là, qui se tient éloigné par respect, est un serviteur qui, après avoir travaillé tout le jour à porter des fardeaux, voyant que son salaire ne suffisoit point, alloit mendier dans les quartiers éloignés de la ville pour faire subsister son maître, que des malheurs ont réduit dans l'état le plus déplorable; cette dame est une veuve chargée d'un grand nombre d'enfans que le crédit & l'injustice ont réduite à la pauvreté: cette étrangère est une jeune personne douée de toutes les grâces & de toutes les vertus, mais qui, demeurée sans biens, sans parens & sans secours, au milieu d'une ville inconnue, étoit prête à terminer ses jours, en voyant qu'on ne lui offroit d'autres ressources que celle du crime. Tous ceux qui vous environnent vous doivent l'honneur ou la vie, par les secours des mille onces d'or que vous m'avez données & que je leur ai distribuées

ſuivant leurs beſoins ; & vous, mes amis, continua le ſage en s'adreſſant à ceux qu'il avoit amenés, embraſſez votre bienfaiteur. Alors les cris de joie & de reconnoiſſance redoublèrent, & les larmes recommencèrent à couler. O mon ami, s'écria Tiphlos, vous me faites connoître une félicité que je n'ai jamais éprouvée ; mon cœur peut à peine y ſuffire. O mon père ! ô puiſſant génie qui m'avez donné la naiſſance, faites que mes yeux ſoient ſeulement ouverts un inſtant ſur ceux qui m'environnent, & je mourrai ſatisfait.

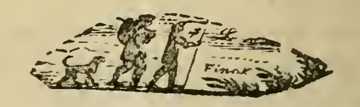
Cette courte prière s'étoit à peine élancée du cœur de Tiphlos, que ſon père parut tout-à-coup au milieu d'un grand cercle de lumière qui ſe répandit dans toute la chambre, & diſſipa les ténèbres qui obſcurciſſoient les yeux de Tiphlos. Quels objets viennent s'offrir à ſes premiers regards ! une foule d'infortunés dont les premiers mouvemens expriment à la fois la joie, la confuſion, la tendreſſe & la reconnoiſſance. Les uns le ſerrent dans leurs bras, les autres preſſent ſes mains de leurs lèvres palpitantes ; ceux-ci baignent ſes joues de leurs larmes. Ceux-là plus timides, mais non moins ſenſibles, ſe contentent d'embraſſer

ses genoux. Il ne peut suffire à leurs transports. O délices ! ô volupté ! ô mon père, s'écria le fils du génie, pourquoi m'avoir privé si longtemps d'un spectacle si délicieux ? Mon fils, répondit Fos, vous en avez joui dès le moment où vous vous en êtes montré digne. Vos sens énervés & engourdis dans les plaisirs eussent été incapables de goûter le sentiment que vous éprouvez en ce moment. En vain les mêmes objets se seroient présentés à vos yeux dans d'autres instans, vous ne les auriez point apperçus; ce sont les passions qui aveuglent, & c'est la vertu seule qui nous éclaire. Souvenez-vous cependant de ne jamais abandonner le guide Fidel que je vous ai donné. La lumière elle même éblouit ; la sécurité trompe, & c'est au milieu de la route la plus éclairée que l'on fait quelquefois la plus lourde chûte.

O mon ami ! s'écria le sultan en serrant le sage visir dans ses bras, je n'ai que trop compris le sens de votre fable. Je suis le malheureux aveugle & vous le guide.... Non, seigneur, répondit Selim, tous les hommes sont nés dans cet état ; mais la raison est le chien Fidel que le ciel leur a donné pour les conduire. On lui résiste ;

on ferme l'oreille à sa voix ; ses efforts sont vains pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Les plaisirs nous entraînent par ce charme plus doux en apparence, qui fait insensiblement nous assoupir dans les bras de la mollesse ; mais le chien Fidel ne nous quitte point, & ses cris viennent à chaque instant nous réveiller & porter l'alarme dans le sein même de la volupté.

Eh bien, reprit Aron, vous serez pour moi le sage vertueux, vous m'apprendrez à faire le bonheur de tous ceux qui respirent sous mes loix. Selim voulut se prosterner en signe d'obéissance ; mais le sultan l'arrêta dans ses bras, où il le tint longtemps serré, & ils ne quittèrent cette situation que pour aller travailler au bonheur des peuples, qui les comblèrent de bénédictions.



JUPITER JUSTIFIÉ,

CONTE MORAL.

JUPITER, à ce que raconte un ancien écrivain, las des plaintes continuelles du genre humain, résolut de mettre fin à ces clameurs insensées. Les prières que les mortels lui adressoient étoient toujours mêlées de murmures; jamais Mercure, en les lui présentant, n'avoit manqué à lui rendre compte des reproches dont on l'accabloit, des imprécations qu'on faisoit contre sa bonté, sa justice & sa puissance. Le peuple ne murmuroit pas seul; les grands, & sur tout ceux qui se qualifioient du nom de Sages, étoient ses plus mortels ennemis. Les preuves de sa bonté, de son pouvoir étoient appelées prestiges par ces impies. Quel bien n'auroient-ils pas fait à l'univers, si chacun d'eux eût été Jupiter! leur témérité alloit jusqu'à nier son existence, rejeter toutes les preuves qu'ils en avoient, & s'emporter contre le culte qu'un petit nombre de mortels lui rendoient encore. Ils cherchoient à lui

ravir ſon identité. Ils perſuadèrent bientôt un peuple crédule, & parvinrent à lui faire croire que toute la force de Jupiter ne provenoit que de ſon aveugle & coupable ſoumiſſion. Dès lors, chacun empreſſé de ſe ſignaler, chercha à l'envi à découvrir quelque défaut dans Jupiter. Les effets les plus ſignalés de l'amour que ce tendre père portoit à ſes enfans ingrats, paſsèrent pour une tyrannie révoltante, dont il étoit honteux de n'oſer ſecouer le joug. *Apprenons à ces vils mortels, à ces êtres ſi petits à mes yeux*, dit Jupiter d'une voix courroucée; *apprenons-leur que s'ils ſont malheureux, ils ne doivent l'imputer qu'à eux ſeuls.* Il dit, & Mercure, concevant le deſſein de ſon père, deſcendit ſur la terre & annonça au peuple qu'il eût à s'aſſembler le lendemain au pied du mont Ida; que dans ce lieu Jupiter daigneroit ſe manifeſter à eux. Il leur fut permis de choiſir des orateurs aſſez éloquens, aſſez hardis pour diſputer contre le ſouverain des dieux, Zeus leur promettant d'écouter tout ce dont ils voudroient l'accuſer, & leur aſſurant l'impunité.

La condeſcendance de Jupiter étonna les mortels audacieux; ſes ennemis en furent

consternés. Si ce dieu leur accordoit leurs demandes, s'il se justifioit des crimes qu'ils lui imputoient, ils n'auroient plus de prétexte pour le calomnier; &, sans prétexte apparent, comment parviendroient-ils à le rendre odieux? l'irrésolution dans laquelle ils se trouvoient ne fut pas moindre que celle du genre humain, pour savoir ce qu'il demanderoit à Jupiter. Tous formoient des souhaits différens; on se cantonnoit, on se parloit, on s'échauffoit & rien ne se concluoit. Les deux sexes ne pouvoient s'accorder. Les hommes vouloient demander l'immortalité, espérant que chacun pourroit, par ce moyen, contenter la passion qui le dominoit. Le guerrier farouche pensoit avec plaisir qu'il pourroit se baigner à loisir dans le sang des ennemis. L'avare comptoit les sommes qu'il gagneroit dans chaque siècle, & le voluptueux se réjouïssoit de jouïr toujours sans que le moment lui échappât, & disparut.

Les femmes y trouvoient assez bien leur compte. Etre éternellement adorées transportoit les coquettes; mais une chose essentielle les embarrassoit. Le désir de fixer leurs amans les occupoit toutes entières, & l'immortalité n'obvioit pas à la frivolité qu'elles

leur reprochoient. Pour cet effet elles demandèrent d'être inſtruites des ſecrets du deſtin, afin que prévoyant ce qui devoit arriver, elles puſſent ſe les attacher pour toujours. Perſonne n'oſa contredire un déſir ſi raiſonnable; il fut décidé qu'on prieroit Jupiter d'accorder aux hommes le don de la divination.

Le jour ſuivant fut attendu avec impatience; il parut enfin. Tout le pied du mont Ida fut rempli d'une foule innombrable de perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Crito, ennemi juré de la divinité, s'étoit chargé de porter la parole au maître du monde. Cet homme étoit hypocrite, & cachoit ſous un extérieur dévot & compoſé, le venin dont ſon ame étoit remplie. Il avoit l'art de ſemer, ſans affectation, des doutes ſur les principaux points du culte qu'on rend à la divinité.

Tout-à-coup une nue épaiſſe s'étend & couvre le ſommet du mont Ida, le tonnerre gronde, les ténèbres ſe répandent ſur la terre, & les éclairs redoublés annoncent la préſence de Zeus. Ce dieu étoit monté ſur ſon aigle, une nue de feu l'environnoit; la foudre étoit dans ſes mains redoutables. Il fit un ſigne, la terre & les

cieux s'ébranlèrent. Crito même tomba ſur ſes genoux, ſaiſi d'un mortel effroi. Jupiter eut pitié des humains : il vouloit les effrayer & non les perdre. Il ſourit; une lumière céleſte qui ſe répandit par toute la contrée, diſſipa les ténèbres & bannit la crainte qui s'étoit emparée de tous les cœurs. La rage de Crito, à chaque ſourire du maître du tonnerre, ne peut ſe comparer qu'à elle-même. Il raſſembla toute ſa témérité pour faire à Jupiter les reproches & les plaintes que ſa méchanceté & la folie des hommes lui avoient ſuggérées. Il conclut ce diſcours par exiger la choſe la plus ridicule dont on ait jamais fait mention.

« Mais, ô grand Jupiter, continua-t-il, ſi, par une fatalité inévitable, ta volonté eſt de joindre au peu de jours que tu nous accordes, un malheur conſtant, ſi ta ſageſſe trouve néceſſaire d'abandonner des créatures à l'aveuglement où elles ſont réduites; enfin, ſi tu trouves des charmes dans les maladies, les douleurs, les infirmités qui aſſiégent le corps humain, & que toutes tes faveurs ſoient deſtinées à cette ame qu'on nous dit être portion de toi-même, que nous poſſédons parce que tu l'as voulu, donne-nous ce qui ſeul peut

nous rendre ce fardeau ſupportable. Accorde-nous la grâce de connoître, par nous-mêmes, le ſort qui nous eſt réſervé. Ce n'eſt point l'intérêt qui nous met cette prière à la bouche ; c'eſt, ô grand Jupiter! le deſir de nous rendre dignes de t'adorer & de te ſervir. Ne pouvons-nous pas, nous, qui ſemblables aux aveugles, errons envain de tous côtés pour trouver le ſentier qui mène à la félicité, ne pouvons-nous pas, dis-je, t'accuſer d'injuſtice, lorſque nous tombons dans des précipices qu'il nous eſt impoſſible d'éviter, puiſque nous ne les appercevons pas ? Devons-nous être punis, ſi nous jouiſſons du préſent, puiſque nous ignorons quelle ſera la durée de notre joie & de notre bonheur ? Diſſipe, ô dieu tout-puiſſant! diſſipe cet aveuglement dont ta main nous frappe en naiſſant, & qui nous empêche de connoître toute l'étendue de tes perfections. Quelle admiration ne nous inſpireront pas les moyens dont tu te ſers pour gouverner & la terre & les cieux ! Avec quelle patience, quelle réſignation n'attendrons-nous pas l'effet de tes promeſſes, nous, qui depuis le lever de l'aurore juſqu'à ſon coucher, ſouhaitons avec ardeur de voir diſparoître les ténèbres qui cauſent notre

notre déſeſpoir ! Le ſage ſoutiendra les revers, parce qu'il ſera ſûr qu'il ne pourra lui en arriver plus qu'il n'en attend. Quelles actions de grâces ne rendrons-nous pas à ta juſtice, à ta bonté ? Notre vénération augmentera lorſque nos yeux ſeront ouverts. Pourrois-tu rejeter notre humble prière ? ô Jupiter ! nous ne cherchons qu'à connoître, qu'à ſentir l'amour, la ſageſſe, la juſtice & la munificence qui ſont la baſe de tes actions. ,,

Ainſi parla Crito, & Jupiter ne répondit à ces louanges captieuſes que par un ſourire dédaigneux. *Je conſens, mortels,* leur répondit-il, *à ce que vous exigez de moi; mais, ſi au lieu de la félicité que vous vous promettez, vous ne trouvez qu'une augmentation de diſgraces, ſouvenez-vous alors que vous l'avez voulu; que votre fatale curioſité, & non Jupiter, eſt la cauſe de vos peines.* Il dit, & ordonna à Mercure de donner à ces inſenſés une eſpèce de lunette à deux verres qui avoient la propriété de repréſenter tout ce qui devoit arriver dans le cours de la vie. L'un de ces verres repréſentoit le bonheur, & l'autre, qui étoit plus petit, découvroit les peines & les chagrins auxquels on devoit s'attendre. Jupiter diſparut

retourna dans l'Olympe, peu content de voir les hommes, ces êtres qu'il avoit pris plaisir à former, de les voir, dis-je, se perdre par leur obstination. Des cris confus se firent entendre, on distinguoit les mots de *reconnoissance*, *d'action de grâce*. Si Jupiter leur avoit fait leur bonheur effectif, ils auroient murmuré contre lui ; mais il contentoit leurs fantaisies, ils le bénissoient. Mercure n'eût pas peu de peine à se tirer d'entre cette foule d'imbécilles ; chacun se pressoit, se culbutoit à l'envi pour tâcher d'être le premier à savoir sa destinée. Les jeunes personnes du sexe le ménageoient encore moins. Il seroit impossible de raconter combien essayèrent la lunette, & quel effet cet aspect fit sur eux. Nous nous bornerons à quelques traits singuliers.

Elmire, jeune beauté, âgée de quatorze ans, fut la première qui en fit l'épreuve. Elle s'approcha de Mercure, & lui arrachant la lunette, elle s'empressa de satisfaire son desir curieux. Cette jeune personne étoit ennemie de tout ce qui s'appelle douleur. Elle évitoit avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit blesser ses yeux : elle en prit un singulier, de cacher avec la main

le côté de la lunette, où l'on voyoit les infortunes. Elmire étoit ambitieuſe & coquette. Quoi de plus raviſſant pour elle ! que d'appercevoir des biens immenſes à ſa diſpoſition ; des amans ſans nombre, ſe diſputer l'honneur de ſa poſſeſſion ! Jupiter lui-même deſcendu de l'Olympe pour rendre hommage à ſes attraits ; & Junon, les yeux étincelans de courroux, la menaçant d'une vengeance éclatante. Enivrée d'une proſpérité qui ſurpaſſoit ſon attente, elle ſe crut aſſez ſûre d'elle, de ſon bonheur, pour enviſager tranquillement l'adverſité que le deſtin lui préparoit. Elle tourna la lunette ; mais dieux ! quel fut ſon effroi ! l'avenir ne lui promettoit que deux mois pour jouir de ce qu'elle deſiroit avec ardeur ; une cruelle maladie lui enlevoit ſa beauté, le ſeul avantage qu'elle eût reçu de la nature. Sa vie devoit être très-longue, mais il falloit la paſſer dans une triſte ſolitude ; mépriſée de ſes amans, qui ne trouvoient rien en elle qui pût les dédommager de cette beauté qu'ils adoroient ; raillée de ſes rivales qui triomphoient avec impunité, la triſte Elmire mouroit mille fois ſans pouvoir mourir une. Les deux mois s'écoulèrent ſans qu'elle pût goûter ancun plaiſir. L'avenir la met-

toit hors d'état de jouir du présent. Lui tenoit-on un langage flatteur ? elle n'y répondoit que par des larmes. Se regardoit-elle dans ses glaces ? c'étoit pour déplorer la perte prochaine de ses attraits. Elmire fut malheureuse par sa curiosité ; sans elle, cette jeune personne auroit joui paisiblement des biens passagers, & n'auroit pas anticipé son infortune.

Phocis, que Lacédémone comptoit au nombre de ses héros, prit la dangereuse lunette des mains de la désolée Elmire. Il dirigea le fatal présent avec l'air de la suffisance, parce qu'assuré de son courage, de ses rares qualités, il ne pouvoit imaginer que le sort ne lui fût pas favorable. Phocis attacha ses regards sur le côté du bonheur ; il vit la Victoire enchaînée à son char : des villes soumises, des peuples vaincus implorer sa protection ; des poëtes empressés à recueillir ses hauts faits pour les transmettre à la postérité. Sa vie entière n'étoit qu'un tissu de bonheur sans le moindre mêlange. Phocis seroit mort aussi glorieusement qu'il avoit vécu, s'il n'eût pas voulu réitérer l'épreuve. Il fixa les yeux d'un air triomphant sur le verre du malheur, & vit avec désespoir qu'un tyran fait respecter ses loix par la crainte qu'il ins-

pire ; mais qu'après ſa mort, ceux même qu'il a comblés de faveurs, le déchirent à l'envi & déteſtent ſa mémoire. Son trouble augmenta lorſqu'il vit les ſtatues que la vile adulation lui avoit érigées, abattues, les inſcriptions déchirées, & qu'au lieu des noms de père de la patrie, de héros, de ſage, on y ſubſtituoit avec juſtice ceux de tyran, d'ambitieux & d'injuſte. Il vit la poſtérité l'oublier ou ne s'en ſouvenir que pour abhorrer ſa mémoire. Quel tourment pour un homme qui avoit tout fait, tout haſardé pour acquérir une gloire immortelle ! Quel tourment ! de ſavoir que, peu de jours après ſa mort, tous ces peuples qui lui rendoient hommage, béniſſoient à jamais l'inſtant de ſon trépas. Phocis ne put goûter un moment de repos dans toute ſa vie ; le ſouvenir de ce qu'il avoit vu le tenoit dans une perpétuelle agitation. Au milieu des victoires qu'il remportoit, entouré de ſes flatteurs, il croyoit toujours qu'on alloit le charger d'opprobres, il s'imaginoit entendre les imprécations qu'il méritoit. Combien de fois il maudit l'inſtant où il avoit deſiré de voir cet avenir qui le rempliſſoit de terreur !

La jeune Baucis parut enſuite ; elle s'ap-

procha avec une timidité, une crainte qu'il étoit aifé de remarquer. Toute la ville de Corinthe, où elle avoit pris naiffance, connoiffoit la caufe de fon inquiétude. Elle étoit adorée du jeune & tendre Philémon; fon cœur partageoit l'ardeur qu'elle infpiroit à fon amant; & fon père, vieillard intéreffé, avoit réfufé de confentir à leur union; il l'avoit forcée d'époufer un vieux homme dont tout le mérite confiftoit dans les immenfes richeffes qu'il poffédoit. Baucis reçut avec crainte la lunette prophétique; elle refta un moment incertaine de ce qu'elle avoit à faire. Enfin l'amour, l'efpoir l'encouragèrent; elle y porra les yeux & s'écria, ô grand Jupiter, que vous êtes bon! L'époux de Baucis devoit mourir dans peu d'années; maîtreffe d'elle-même, elle couronnoit fes vœux, la conftance de fon amant, & paffoit de la douleur au plus grand de tous les tranfports. Baucis attendit avec impatience le jour qui devoit combler fes fouhaits. Chaque inftant lui rappeloit l'image de fon bien aimé Philémon, & l'approchoit du moment où elle fe jetteroit dans fes bras. L'idée qu'elle fe formoit de fa félicité fut fi vive, qu'elle répondit aux careffes de fon époux avec la même ardeur

que si c'eût été Philémon. Le vieillard étoit d'autant plus surpris du changement qu'il remarquoit dans les manières de Baucis, qu'il ne l'avoit jamais vue que noyée dans ses pleurs. Il imagina qu'elle feignoit afin de le mieux tromper. Cette pensée redoubla sa jalousie, & le martyre qu'il faisoit souffrir à la jeune Baucis. Premier fruit de sa curiosité, elle dévoroit ses peines présentes, & ne s'occupoit que de l'avenir fortuné qui lui étoit promis. Le vieil époux mourut enfin, & ces deux amans s'unirent. Baucis, au milieu de ses transports, dans les bras même de Philémon, sentit que quelque chose lui manquoit; c'étoit le charme de la nouveauté. Accoutumée depuis dix ans à se former mille images riantes, elle ne trouva pas dans la réalité ce qu'elle avoit imaginé dans le fiction. Ce fut l'ouvrage de sa téméraire curiosité; l'attente la transporta, fit son bonheur pendant dix années, & la jouissance ne lui fit pas éprouver dix instans de plaisir.

Epiménide, jeune homme qui possédoit de grandes qualités, que sa patrie regardoit déjà comme son défenseur, les ternissoit toutes par une inclination malheureuse à suivre les insensés, croyant par-là courir

à la célébrité. Son cœur étoit bon ; il pensoit noblement, & auroit été capable des plus grandes affaires, s'il eût pris la peine de s'en occuper. Epiménide seroit devenu raisonnable, si la manie commune ne l'eût fait courir à la lunette. Il ne savoit pas qu'un regard, un seul regard, lui coûteroit toute sa félicité. Epiménide apprit qu'il seroit grand, qu'il obtiendroit des titres, qu'il seroit considéré dans sa patrie. Quelqu'ambitieux que soit un jeune homme, il ne peut rien souhaiter de plus. Le destin lui promettoit des trésors immenses, & la belle Cléone pour épouse. Epiménide charmé tourna la lunette, & sa joie fut modérée en apprenant qu'il deviendroit malheureux par sa faute. Surpris au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, il voulut savoir comment le malheur dont il étoit menacé, se concilieroit avec les faveurs de la fortune. Il ne vit plus rien. Enchanté, ravi des biens qui lui étoient promis, il s'abandonnoit plus que jamais à toutes les folies, à tous les plaisirs qui l'avoient toujours occupé. Il épousa Cléone, & la rendit l'esclave de tous ses caprices. La fierté d'Epiménide lui fit autant d'ennemis qu'il y avoit de gens sensés ; Cléone ne le flattoit

plus que par intérêt. Les promeſſes des dieux s'accompliſſoient par degrés. Son triomphe étoit complet. Les richeſſes, les honneurs, une épouſe aimable, tout concouroit à faire ſa félicité. Cet imprudent oublia que les biens, les honneurs dont il jouiſſoit, pouvoient lui être ravis auſſi facilement qu'il les avoit acquis. Il reconnut, mais trop tard, le cas qu'on doit faire de toutes ces choſes. Ses ennemis travaillent ſourdement à ſa perte; perſonne ne lui étoit aſſez attaché pour l'en avertir; ainſi il ſe vit tout-à-coup précipité du faîte de la félicité dans l'abîme de l'indigence. Cléone ſe vengea de la captivité qu'elle avoit eſſuyée, en prenant pour amant le plus cruel de ſes ennemis. Ses biens furent la proie de ſes délateurs; il ne lui reſta de tout ce qu'il poſſédoit que cette inſupportable fierté qui lui rendit encore ſon malheur plus ſenſible. Il ne fut plaint de perſonne, tout le monde ſe réjouit de ſon abaiſſement. Cet homme qui ſe croyoit en droit de mépriſer ſes concitoyens, ſe vit délaiſſé du genre-humain. Il vieillit dans la pauvreté, ſe trouva obligé de flatter ceux qu'il dédaignoit, afin de ſoutenir le reſte d'une vie languiſſante. Il mourut enfin,

pauvre, dénué de tout fecours, fa mort n'affecta qui que ce fut ; on regretta feulement de ne pouvoir le tourmenter encore, & on lui refufa un tombeau : c'étoit le dernier outrage qu'on pouvoit lui faire.

Quelle fut la caufe des malheurs d'Epiménide ? Son imprudente curiofité. Son cœur fe gonfla lorfqu'il fut affuré de devenir grand ; la fierté s'empara de fon ame, & ne lui laiffa craindre aucun revers. Avant ce fatal moment, il fe fervoit de fon efprit, de fa raifon pour fe faire un fort ; mais dès qu'il fut fon deftin, il ne daigna plus apporter aucun foin à devenir heureux, n'imaginant pas que les dieux mêmes puffent renverfer leur ouvrage. Combien d'Epiménides fe trouvent dans le même cas.

L'aveugle Miope, que la nature avoit douée de très-peu d'efprit, & d'encore moins de raifon, fut affez folle pour chercher à connoître quel feroit fon fort. Elle prit la lunette d'un air affuré ; elle eut beau la tourner, l'ajufter, elle ne vit rien. Elle s'en prit à Mercure, l'injuria, prétendant que c'étoit un tour qu'il lui jouoit. Tout le monde s'affembla autour d'elle, on rioit ; infenfée, lui difoit-on, toi, qui ne peux voir le foleil, tu veux, tu ofes pénétrer

dans le secres des dieux ! Ces gens là oublioient qu'ils n'étoient ni plus prudens, ni plus raisonnables que celle dont ils blâmoient la folie.

Irus, appuyé sur une canne qui soutenoit son corps défaillant, attendoit impatiemment que la foule qui entouroit Mercure fût dissipée. Ses vêtemens déchirés, son air abbatu, sa posture humiliée, dénotoient assez qu'il n'étoit pas des favoris de Plutus. Il s'approcha enfin du fils de Jupiter, mais ce fut avec une crainte, un saisissement qui le rendoit digne de pitié. Toute sa vie n'avoit été qu'un tissu d'infortune. L'espérance seule l'avoit empêché de succomber. Irus passoit les nuits à se plaindre, à soupirer ; s'il sommeilloit, ses songes le remplissoient d'une terreur nouvelle. Le jour paroissoit ; ses malheurs redoubloient ; il attendoit toujours le lendemain, & ce lendemain tant attendu n'étoit pour lui qu'un redoublement de peines. Le tremblant Irus s'adressa à Mercure, & lui dit : « Fils du puissant Jupiter, ne me laisse pas plus longtemps languir dans la cruelle incertitude qui me dévore. Tous mes malheurs ne sont rien au prix de l'ignorance dans laquelle je vis. Jupiter est dieu, par conséquent il est juste, bon ; il se laif-

fera toucher par mes continuels soupirs. L'espérance n'est qu'une chimère à mes yeux, la certitude est le vrai bonheur. Hélas! je n'en connois point d'autres. Permets que je sache jusqu'à quand je serai malheureux; quelqu'éloignée que soit ma félicité, loin d'en murmurer, je supporterai mes peines avec constance, & bénirai les dieux de l'épreuve qu'ils me font subir. Oui, Irus sera au comble de ses vœux, s'il fait ce qu'ordonnent les destins à son égard.,,

Mercure n'oublia rien pour lui faire perdre cette fantaisie; toutes ces représentations furent inutiles, Irus persista, & Mercure, quoiqu'à regret, lui donna la lunette fatale. Hélas! que vois-je? s'écria douloureusement Irus. Quelle chaîne de malheurs! quoi! mes tristes jours s'écouleront dans la misère? pas un instant de félicité! ô fortune, cruelle fortune! est-ce ainsi que tu te joues des frêles humains? Irus étoit destiné à être toujours misérable. Il perdit, par son indiscrette curiosité, l'espoir d'un changement avantageux. Assuré que le jour qui suivroit n'amélioreroit pas son état, qu'il redoubleroit ses tourmens, il craignoit de le voir paroître, & maudissoit le jour, la

nuit, le ſoleil, les ténèbres & juſqu'à ſa propre exiſtence. La mort, qu'il deſiroit avec ardeur, arriva enfin & combla le ſeul deſir qu'il n'avoit pas formé en vain.

Les hommes, laſſés de n'appercevoir que des malheurs, rebutés d'entendre leurs plaintes mutuelles, furent aſſez injuſtes pour accuſer de nouveau Jupiter. Eh, quoi! s'écrièrent-ils, devoit-il nous découvrir l'avenir pour augmenter nos peines? falloit-il accroître nos tourmens? n'étoit-ce pas aſſez de nous laiſſer entrevoir le peu de momens heureux que ſa cruauté nous deſtine? ſans ſon fatal préſent, nous aurions joui du moment ſans nous inquiéter des malheurs qui nous attendent. Oui, Jupiter n'eſt qu'un tyran qui, ſous l'ombre d'un bienfait, cache une cruauté effective, incompatible avec la qualité de dieu, qu'il oſe uſurper. Jupiter les entendit; leurs reproches, leurs murmures ne le touchèrent plus. Il les plaignit, mais il ne changea pas leur deſtin: il connoiſſoit trop bien l'impoſſibilité d'améliorer ces êtres farouches. Il ſe borna à redoubler ſes bienfaits, à ſecourir les moins coupables; & leur ôta toujours le don de divination qui leur avoit été ſi funeſte.

LES AMES

CONTE ARABE.

NÉ dans la ſuperbe Bagdad, avant la fin du Califat d'Abou-Giaffar Almanzor, 21e. ſucceſſeur du prophète, prince courageux & ferme, vindicatif & avare, & ſous lequel la philoſophie & l'aſtrologie avoient fait de grands progrès : je dus une première éducation à un des ſages que renfermoit cette cité au milieu des fous innombrables qui l'habitoient. Heureux, ſi j'avois toujours cru les conſeils du vieillard Haſſeim qui m'avoit prédit d'aſſez bonne-heure que je ne tiendrois pas longtemps aux principes de ſageſſe dont il s'efforçoit de me remplir !

Azor, me diſoit-il, mon cher Azor ! je vous aime, &, ſi j'avois de plus longs jours à demander à l'être ſuprême, ce ſeroit pour aſſurer votre bonheur, & pour en être témoin. Que je crains, hélas ! quand je ne veillerai plus ſur vous, que la contagion publique ne vous frappe, que tous les avan-

tages dont la providence vous a gratifié ne tournent contre vous, & ne détruisent mon ouvrage! votre fortune, votre figure heureuse, la force de votre constitution, vos dispositions à des talens agréables, votre esprit, tout me fait trembler. O mon élève! emporterai-je cette crainte fatale dans un monde où ma vieillesse va bientôt me faire passer ?

Je rassurois mon guide que je respectois, en m'indignant de ses soupçons; &, ranimant mon zèle pour ses préceptes, j'eus le bonheur de marquer les premiers pas de ma jeunesse par quelques actes de bienfaisance & d'humanité, qui soutinrent ses espérances sur mon compte jusqu'à sa mort, arrivée trop-tôt pour moi.

Tous les désordres triomphoient alors dans l'opulente Bagdad. On y parvenoit par l'impudence & par la bassesse. Un homme destiné en naissant à être le valet de quelque éléphant, avec quelque adresse d'esprit, surtout par les services les plus vils rendus à quelques grands, & par les intérêts accumulés d'une usure infâme, y devenoit un être d'importance, & s'y montroit porté fastueusement sur un de ces animaux qu'il eût dû conduire à l'abreuvoir. On

n'y connoiſſoit plus de pudeur que celle que donne la timide honnêteté de la vertu. Tout s'y animoit pour le plaiſir & par le plaiſir, à ce qu'on diſoit, mais rien n'étoit ſi rare à y rencontrer. Ce mot circuloit dans des milliers de bouches qui ne s'ouvroient que pour bâiller. Les femmes ſans y être belles, y étoient charmantes, parce qu'elles avoient ſu ſe ſouſtraire aux vieilles loix qui enchaînoient ſottement leur ſexe à la pratique de quelques vertus paiſibles, douces & domeſtiques. On y rioit de tout ſans en être plus haï, parce que ce rire embelliſſoit quelques bouches, découvroit quelques dents aſſez blanches, & parce que ce rire étoit par-tout l'expreſſion de la malignité & de l'envie, plutôt que celle du plaiſir. Le mot d'honneur y avoit fait place à celui des honneurs. Celui de mœurs faiſoit pitié. Bagdad enfin, où tout ſe nommoit divin, exquis, délicieux, étoit la corruption même.

Ce n'eſt point ainſi que j'en jugeai lorſque j'eus perdu mon Mentor. Ma raiſon trop foible diſparut avec lui comme il l'avoit redouté. J'oubliai que les plaiſirs que m'avoient procurés les deux ou trois petites actions honnêtes que j'avois faites ſous ſes yeux étoient les plus douces ſenſations que

j'euſſe éprouvées, & qu'elles m'avoient rempli ſans orgueil, de la précieuſe ſatisfaction de ſoi-même, ſans laquelle aucun plaiſir continu, aucun bonheur n'exiſtent.

La femme d'un Emir m'avoit mis à la mode; car il n'étoit pas alors queſtion à Bagdad de l'ancienne & prudente ſéparation des deux ſexes. Il n'y eut point de folies qu'elle ne fît ouvertement & ſans gêne, & auxquelles elle ne m'accoutumât aſſez pour me rendre digne d'en faire à mon tour d'auſſi piquantes. Le génie de ces ſortes d'eſcapades eſt d'y joindre quelque choſe de neuf & de plus impudent que de coutume; j'y réuſſis à merveille, & je fus en peu de temps un des plus jolis ſots de la ville.

Au milieu de tout cela pas un mot du défunt Haſſeim, ou de ſa doctrine, dont la plus petite trace s'effaça dans ma tête; car l'indigent me trouvoit ſans égards, & le malheureux ſans pitié.

Quelques années ſe paſsèrent dans le tourbillon des riens qui m'occupoient tout entier; mais je ne ſais pourquoi, au milieu de l'énivrement & des jouiſſances variées, dont la riante frivolité faiſoit mes délices, je me trouvois peſant & rêveur un jour en rentrant chez moi. On dira: c'eſt le funeſte

ennui; mais je n'ai garde de le traiter si mal, puisqu'il produisit ce que l'on va voir.

Je m'ennuyois donc, parce que j'étois avec moi-même, & que c'étoit (pour trancher le mot) assez mauvaise compagnie. Enfin je m'ennuyois, & je ne concevois pas comment je pouvois payer si cher le désir d'être heureux sans parvenir jamais à l'être, je me levois machinalement de dessus mes oreillers entassés, & je m'y rejetois de même, & je bâillois & je levois les épaules, & j'étendois les bras, & je passois la main sur mes yeux, & je me relevois encore sans savoir pourquoi; & j'avois ouvert vingt tiroirs sans avoir rien vu de ce qu'ils renfermoient, lorsqu'au vingt-unième j'apperçus une médaille sur laquelle un habile artiste avoit gravé jadis la tête respectable d'Hasseim. O, vertueux Hasseim, m'écriai-je! & puis je rougis avec grande raison; car le nom seul de ce sage étoit foudroyant pour moi. Hasseim! répétai-je, échauffé par son image, Hasseim! prends pitié de ton dicisple indigne.

Quel fut mon étonnement lorsque, sans voir personne, j'entendis clairement ces mots : *sors & suis-moi*? La voix mystérieuse me parut avoir gagné mes jardins, & je m'y précipitai.

La même voix qui me rappeloit celle d'Hasseim se faisoit entendre par intervalles, toujours en s'éloignant; & moi de voler toujours à elle. Son projet étoit de me fatiguer sans doute, & elle y réussit; car je tombai de lassitude au bord d'un bassin, où je m'endormis bientôt.

Est-ce un rêve que je vais conter? Est-ce une vision telle qu'en eut jadis le sage Lokman? J'oserois le soupçonner si j'eusse été aussi digne que lui de cette faveur des cieux; mais tout se peint encore à mon imagination comme un évènement sensible, & comme une réalité.

Quoiqu'il en soit, je me sentis transporté par les airs dans une isle qui offroit aux yeux tout ce que la nature a de plus noble & de plus beau dans sa sublime simplicité. J'y fus pénétré de ce respect qu'impose la route sacrée des temples de l'éternel. A peine le nuage qui me descendit mollement dans ce séjour s'éloigna-t-il de moi, que j'apperçus l'ombre d'Hasseim. Mon front toucha aussitôt la terre, & ce ne fut qu'en tremblant que je prononçai son nom.

Azor, relève-toi, me dit-il, & daigne m'écouter pour la dernière fois. Je vais te faire connoître les invisibles habitans de

cette isle jufqu'à préfent inconnue & inacceffible à tout autre mortel que toi; c'eft l'isle des ames. Ne te défie point de ton vieil ami; tu fais qu'il ne trompa jamais perfonne.

Les ames? lui dis-je avec plus de confiance depuis qu'il m'avoit parlé de notre ancienne amitié : quoi donc! refpectable Hafleim, eft-ce ici le magafin des ames que la providence répand chaque jour fur la furface de la terre? Non, me répondit mon fage : ce font celles qui ont déjà habité des corps qui exiftent encore, & dont l'incompatibilité avec leurs enveloppes groffières leur a fait obtenir d'en être féparées. Elles attendent en ce lieu d'exil que la deftruction de leur demeure les rappelle au fein de la divinité dont elles font émanées. — Je ne vous comprends point, Hafleim. — Je le crois. Vous vous figurez peut-être avoir encore la vôtre? Elle eft ici : je vais vous conduire au quartier des ames de Bagdad, & vous pourrez la reconnoître parmi celles de prefque tous vos compatriotes. — Mais comment fe pourroit-il? — Je vous entends, Azor; vous ne concevez pas qu'un corps privé de fon ame puiffe exifter; & moi j'aurois peine à comprendre que le

maître d'une maison, dont on mépriseroit sans cesse les avis & qu'on traiteroit comme un vil subalterne, pût y demeurer long-temps, enfin, que des êtres spirituels fussent toujours enchaînés dans des cachots si peu dignes d'eux. Mais Hasseim, tous mes compatriotes pensent, réfléchissent. — Azor ne dégradez point la pensée, cet exercice profond des esprits; elle n'est telle que par les objets qui l'occupent. — Discuter, combiner, analyser des frivolités, c'est plutôt agir que penser. Ecoutez-moi, vous dis-je; voici le mystère: c'est que l'ame indignée de ses fers, lorsqu'elle obtient du grand être la faveur de les briser, est obligée de laisser la plus mince superficie d'elle-même, une pellicule (s'il est permis de s'expliquer ainsi) un atome, une scorie mille fois plus légère que celles qu'on voit surnager sur les métaux en fusion: & voilà tout ce qui reste à vos concitoyens, à vous même, & ce qui suffit au delà pour toutes les opérations intellectuelles que vous leur supposez; car il ne faut presque que des sens pour tout ce qu'on leur voit faire. Venez, venez, ajouta-t il, dans le quartier de Bagdad, & ce que je vous dis vous paroîtra démontré. Il faut vous dire encore que ces ames sont

obligées de ſe préſenter de temps en temps dans leurs cages, pour voir ſi elles s'y trouveront mieux, & c'eſt delà que viennent les ſynderèſes, les remords, les inquiétudes & les ennuis : mais lorſqu'elles jugent qu'elles ſont toujours parfaitement inutiles, elles revolent ici. Nous ſommes préciſément au moment de leur retour ; ne dites mot, & écoutez.

Arrivé en effet ſous un boſquet de myrtes & d'orangers avec mon conducteur, & ne voyant rien, j'entendis diſtinctement ce que je vais tranſcrire ici.

Première ame. Sommes-nous encore en nombre égal? Quelqu'une de nous eſt-elle reſtée?

Deuxième ame. Pas une à Bagdad, & deux, je crois, à dix milles de la ville.

Première ame. C'eſt bien peu. Et ton Satrape, comment t'a-t-il reçue?

Deuxième ame. Indignement, à ſon ordinaire. Plongé dans la fange de ſes ſens, je l'ai trouvé combinant de nouveaux moyens d'engloutir, s'il le peut, par la faveur dont il eſt honoré, les immenſes tréſors de Giaffar.

Première ame. Cela ne ſera pas aiſé, car ils ſont ſous une triple clef.

Deuxième ame. Tu ſais que l'avidité

trouve le ſecret d'arracher des Soudans ce qu'ils n'aiment pas à donner.

Première ame. Pourſuis.

Deuxième ame. Sa maiſon étoit pleine de gens auxquels il devoit & qui ne remportoient rien, tandis que d'autres apportoient des monceaux d'or pour acheter les injuſtices qu'ils venoient ſolliciter. Je me ſuis fait entendre un moment, il s'eſt mépriſé d'être aſſez foible pour balancer à ſe ſatisfaire. J'ai fui, comme je ferai toujours. Et toi-même, tu n'as pu reſter chez ton Bonze ?

Première ame. Où voulois-tu que je priſſe place entre l'hypocriſie & le déſordre ? Il ne changera pas plus que ton Satrape, & nous ſommes ici pour longtemps.

Pluſieurs ames enſemble. C'eſt préciſément mon hiſtoire.

Première ame. Le maſque de l'hypocriſie s'incruſte par le temps dans la peau, & ne peut plus tomber. Quand on a oſé tromper la divinité, il en coûte ſi peu pour tromper les hommes, & le métier eſt ſi utile, qu'on n'en change point.

Conduit par Haſſeim un peu plus loin, j'entendis un cri qui m'étonna. O ciel ! dit une voix, c'eſt Azor qui me pourſuit, &

que lui importe de me rencontrer ? m'a-t-il ſeulement écoutée une minute ? La voilà, me dit mon ſage, c'eſt votre ame, c'eſt elle-même que vous épouvantez. Ah ! pardon, m'écriai-je, pardon, fille auguſte du ciel ; ah ! daignez rentrer dans mon ſein : je le rendrai digne de vous ; je le ſens au tranſport qu'excite en moi votre préſence.

Ingrat Azor, répondit la voix, tu ſentois autrefois ces tranſports ; mais depuis que tu m'as forcée de te quitter... Reviens, reviens mon ame, repris-je : Haſſeim & vous, m'inſpirez tous deux ; vous m'avez changé pour jamais, j'en jure par toi-même...... A ce mot la voix ne ſe fit plus entendre, & je me ſentis échauffé intérieurement du zèle que donne la vertu, mon ame avoit quitté ſes compagnes, & je crus la poſſéder au moment où mon cher Haſſeim m'embraſſa avec tendreſſe.

En avançant quelques pas nous entendîmes une foule d'ames qui s'entretenoient des paiſibles ſoins du ménage & de la tendreſſe conjugale, du bonheur d'élever de jeunes créatures, qui preſque toutes, apportent en naiſſant le beſoin & l'inſtinct d'imiter, & auxquelles il eſt ſi néceſſaire par conſéquent de n'offrir que de bons exemples.

exemples. Vous les reconnoiſſez bien, me dit Haſſeim ? -- Oh ! oui : ce ſont les ames du plus grand nombre des femmes de Bagdad. -- Elles nous épargnent par cet entretien modeſte bien des détails contraires qui vous auroient amuſé. — Vous me croyez encore le même, je ſuis changé, vous disje. — Je vous en félicite, en ce cas-là vous ne regretterez rien.

L'amour de la patrie étoit plus loin le ſujet d'une converſation touchante, & je reconnus les ames de plus d'un chef de nos Spahis. Cette héroïque vertu que nous inſpirions, dit l'une d'elles, s'eſt donc évanouïe ? L'intérêt, ce bas ennemi de la gloire, eſt donc venu ſe mettre inſolemment à ſa place ? O mes ſœurs ! la baſe de tout ce qu'il peut y avoir de grand & d'élevé parmi les hommes n'exiſte plus : ce ſont les mœurs ; ſans elle tout périt & ſe dénature. Qui les rappellera donc ces mœurs ſi eſſentielles à la ſûreté & au bonheur des états ?

J'entendis enſuite les ames de ceux qui dans Bagdad étoient alors chargés de la perception des revenus de l'état. Elles gémiſſoient de la dureté de ceux qu'elles avoient été deſtinées à animer. Il n'eſt plus d'eſpérance pour nous, diſoit l'une ; leur

gloire eſt attachée à la découverte d'un nouveau ſyſtême de vexation. Recommandez-leur un homme honnête & droit ; vous les verrez plier de dédain leurs larges épaules. Oh qu'ils ſavent bien ſe paſſer de nous ceux-là !

A quelque diſtance étoient d'autres ames que je reconnus au ſtile élégant, pathétique & fleuri. C'étoient celles de ces hommes chargés d'étendre les connoiſſances humaines. Relâcher chaque jour quelques uns des liens de la ſociété, diſoit une ame en ſoupirant, eux qui devroient les reſſerrer par l'exemple & par leurs diſcours ! O ma ſœur, diſoit une autre, ôter l'amitié pure & douce du milieu des hommes ! quelle barbarie ! traiter tous les devoirs de conventions locales & momentanées ! quelle ignorance ! Nous méconnoître, diſoit une troiſième, nous aſſervir aux loix de notre ennemi, aux chaînes mépriſables du corps, nous, mes ſœurs, qui exiſtons aujourd'hui loin d'eux ! Vouloir expliquer tout, rendre compte de tout, croire qu'on s'eſt gliſſé dans le ſanctuaire du très-Haut pour y ſurprendre ſes ſecrets, diſoit une quatrième, quelle préſomption ! quelle ſotiſe ! Et s'attaquer à la Divinité même, s'écrioit une

cinquième, quelle démence & quelle fureur !

Je me portois vers d'autres grouppes, quand tout-à-coup, ſur le bord du même baſſin où j'étois tombé de fatigue, j'ouvris les yeux, & ne vis plus que mes jardins : mais tout ce que je venois de voir étoit auſſi préſent à ma penſée, que ſi ces objets avoient encore été devant moi.

Des malheureux étoient à ma porte lorſque j'y arrivai. Je les fis entrer, je les embraſſai, je voulus moi-même les arroſer de parfums, & je les fis mettre à ma table. Ah ! me dis-je intérieurement, ce n'eſt point un rêve, je fais du bien, je goûte du plaiſir à le faire, mon ame s'eſt vraiment réunie à moi & je ne veux jamais qu'elle s'en ſépare.

Depuis ce temps je m'interroge tous les jours pour ſavoir ſi je n'en ſuis pas réduit à la foible pellicule ou à la ſcorie de mon ame. Le déſir conſtant & voluptueux d'être utile à mes frères, que je conſerve, m'eſt un garant qu'elle n'habite plus l'isle où le ſage Haſſeim me la fit rencontrer. Puiſſent mes concitoyens, en appelant à leur ſecours le ſage Haſſeim, en recevoir le même bienfait que moi, & n'être pas longtemps encore la plus lâche partie d'eux-mêmes !

SONGE MERVEILLEUX,

TIRÉ DU BABILLARD.

JE prenois ces jours paſſés une promenade ſolitaire dans les jardins de *Lincolns'ime ;* & comme il arrive ſouvent aux vieillards qui ont fait peu de progrès dans le monde du côté de la réputation & de la fortune, je réfléchiſſois avec une ſorte de peine à l'avancement rapide & à l'élévation ſubite de pluſieurs perſonnes bien moins âgées que moi, & je murmurois de la diſtribution inégale des richeſſes, des honneurs & des dignités, répandus ſur les différens états de la vie. La nuit me ſurprit dans ces penſées mortifiantes : mais ſon ſilence, joint à la beauté du temps & à ſa ſérénité, me conduiſit à une contemplation qui me cauſa des idées plus agréables. Je levai les yeux vers le ciel : le firmament me parut dans tout ſon éclat ; la multitude infinie d'étoiles dont il étoit orné, formoit un ſpectacle raviſſant pour quelqu'un qui ſe plaît à l'étude des ouvrages de la nature, & je ne

pus l'envifager fans méditer fur le créateur de tant d'objets auffi magnifiques. C'eft dans ces momens de calme que la philofophie infpire la religion, & que la religion ajoute aux plaifirs de la philofophie.

Je me retirai plein de contentement d'avoir paffé quelques heures dans une fi noble occupation, & ne doutant point qu'elle n'influât agréablement fur mon fommeil. En effet, je ne fus pas plutôt endormi ; que j'eus un fonge qui m'affecta prodigieufement. Il avoit quelque chofe de fi majeftueux & de fi impofant, que je ne puis m'empêcher de le rapporter malgré l'incohérence d'idées qu'on peut y découvrir dans plufieurs endroits, & à laquelle les fonges font ordinairement fujets.

Je crus revoir ce même firmament illuminé par les aftres brillans qui m'avoient récréé avant mon fommeil. Mes yeux errans fur fes objets, s'arrêtèrent au figne de la balance : je le confidérai avec attention, & je vis pointer au milieu de cette conftellation & s'accroître par degrés, une lumière extraordinaire qui m'affecta de la même manière que fi j'euffe vu le foleil fe lever en plein minuit. A mefure qu'elle augmentoit en grandeur & en éclat, il me

ſembloit qu'elle approchoit vers la terre. En effet, j'y découvris bientôt comme une ombre entourée de rayons & à qui, peu-à-peu, je reconnus diſtinctement la figure d'une femme. J'imaginai d'abord que ce pouvoit être l'intelligence qui gouvernoit la conſtellation d'où je l'avois vue deſcendre; mais lorſque je fus à portée de la regarder de plus près, elle me parut environnée de tous les attributs avec leſquels on repréſente ordinairement la déeſſe de la juſtice. Son air majeſtueux & terrible étoit adouci par les traits de la beauté la plus éclatante. Si le ſourire ſe mêloit à la douceur de ſes regards, elle rempliſſoit l'ame de joie; le courroux venoit-il à les enflammer, elle y portoit la crainte & l'épouvante. Elle tenoit un miroir que je reconnus bientôt pour celui que les peintres mettent entre les mains de la vérité.

Je vis partir de ce miroir, comme un éclair au milieu du jour, une clarté plus vive que celle qui accompagnoit la déeſſe: toutes les fois qu'elle venoit à l'agiter, le ciel & la terre, tour à tour, étoient illuminés. Quand elle fut deſcendue aſſez près de la terre, pour être vue des mortels & leur faire entendre ſa voix, elle répandit

autour d'elle des nuages variés, qui divisèrent ſa ſplendeur trop éblouiſſante en une infinité des rayons plus tempérés, & par ce moyen elle leur rendit ſon éclat plus ſupportable.

Tous les habitans de la terre, frappés de cet événement étrange, ſe raſſemblèrent dans une vaſte plaine. Auſſitôt on entendit une voix qui ſortit des nuages, & qui annonça que le but de cette apparition étoit de rendre à chacun ce qui lui étoit dû & de lui en aſſurer la poſſeſſion. A cette déclaration ſolemnelle, la crainte & l'eſpérance, la joie & la douleur s'emparèrent des eſprits & les agitèrent de différentes manières. Le premier édit portoit que toutes les richeſſes fuſſent immédiatement rendues à leurs véritables propriétaires : ſurquoi chacun prit en main les titres de ſes poſſeſſions. Comme la déeſſe tourna le miroir de la vérité ſur la multitude, on ſe mit à examiner les différentes pièces, & à la clarté qu'il répandoit. Ses rayons avoient la propriété de mettre en feu tout ce qui étoit fauſſement fabriqué. On vit auſſitôt quantité de papiers s'enflammer, de parchemins ſe plier en ſe rétreciſſant, la cire des ſceaux ſe fondre & couler de toutes

parts, ce qui formoit le ſpectacle le plus bizarre. Souvent le feu ne parcouroit que deux ou trois lignes & s'arrêtoit; & c'étoit aux interlignes & aux codiciles que le feu prenoit ordinairement. Comme la lumière pénétroit juſques dans les retraites les plus cachées, elle découvrit les actes qui s'étoient perdus par accident, & ceux qui avoient été dérobés & recélés à deſſein, ce qui occaſionna une révolution étonnante: les dépouilles de l'extorſion & tous les fruits de la fraude & de la ſubornation furent ramaſſées, & formoient un tas ſi prodigieux, qu'il s'élevoit, pour ainſi dire, juſqu'aux nues. Il fut appelé la montagne de reſtitution; & tous ceux qui avoient été trompés furent invités d'aller y prendre ce qui leur appartenoit.

Alors on vit une foule de miſérables quitter les drapeaux de l'indigence & ſe revêtir d'habits couverts de brocards & ornés de broderies, dont ils dépouillèrent ceux que l'opulence en avoit décorés, & quantité de gens qui avoient joui de fortunes immenſes tombèrent tout-à-coup dans un état de médiocrité; & il leur reſtoit à peine de quoi ſatisfaire leurs beſoins eſſentiels.

Un ſecond édit qui avoit pour but de

ranger tout le genre humain en famille, ordonna que tous les enfans se rendissent auprès de leurs véritables pères. Aussitôt une grande partie de l'assemblée se mit à changer de place, parce que le miroir présentant avec éclat la vérité, chacun étoit conduit, comme par un instinct naturel, vers ses propres parens. C'étoit un spectacle affligeant de voir des chefs de familles nombreuses perdre tout-à-coup tous leurs enfans, & quantité de célibataires chargés de familles considérables. On voyoit d'un côté l'orphelin abandonné trouver un père opulent & se réunir à une famille distinguée: de l'autre, l'héritier présomptif d'une grande fortune se prosterner devant celui à qui, un moment auparavant, il commandoit en maître. Ces changemens auroient pu produire de grandes plaintes, si le malheur n'eût pas été, pour ainsi dire, général, & si la plûpart de ceux qui venoient de perdre leurs enfans ne les eussent retrouvés dans les mains de leurs meilleurs amis.

Après que les hommes qui avoient été victimes de l'usurpation, furent réintégrés dans leurs droits, & que l'ordre naturel fut rétabli dans les familles, on entendit publier un troisième édit qui ordonna que

tous les poſtes honorables fuſſent conférés aux perſonnes qui auroient le plus de mérite & de capacité. Les hommes robuſtes, ceux d'une taille avantageuſe, d'autres qui poſſédoient de grandes richeſſes, ſe préſentèrent ſur le champ avec aſſurance; mais ne pouvant réſiſter à l'éclat du miroir qui les éblouïſſoit, ils retombèrent auſſitôt dans la foule. Ainſi que l'aigle qui eſſaye les yeux de ſes petits aux rayons du ſoleil, la déeſſe éprouvoit la multitude en expoſant chaque individu aux effets du miroir. J'en vis quantité détourner le viſage, ſans doute parce qu'ils reconnoiſſoient leur foibleſſe, & ne ſe ſentoient pas aſſez de mérite pour montrer des prétentions. Il n'y eut que les hommes véritablement vertueux, les ſavans, & ceux qui s'étoient diſtingués ſoit dans le métier des armes, ſoit dans le commerce ou dans les affaires, qui purent en ſoutenir l'éclat. La déeſſe en compoſa d'abord un corps particulier, qu'elle détacha de cette foule prodigieuſe qui la regardoit avec une ſecrette vénération ſe retirer à l'écart; mais comme elle vouloit que tous les poſtes fuſſent remplis convenablement, elle fit différens choix parmi ce corps recommandable, & les emplois les plus élevés, ainſi que

ceux d'une claſſe inférieure, furent diſtribués conformément au mérite, à l'habileté & aux talens de chacun.

Ces actes de juſtice exécutés, les hommes furent congédiés par la déeſſe, & ſe retirèrent. Un inſtant après la plaine fut couverte d'une multitude infinie de femmes A la vue de cette foule aimable, mon cœur treſſaillit. Alors je vis briller ſur leurs viſages l'éclat du miroir céleſte; elles me ſemblèrent plutôt autant de divinités deſcendues à la ſuite de la déeſſe, que des mortelles qui ſe préſentoient devant elle pour ſubir ſes arrêts. Tant de femmes parlant, pour ainſi dire, toutes à la fois, formèrent un tintamare & une confuſion inexprimable; en vain la déeſſe ordonnoit le ſilence; il fallut qu'elle employât la ſévérité pour les rendre attentives à ſes édits. Comme elles avoient été prévenues que l'affaire la plus importante de leur ſexe, c'eſt-à-dire celle de la préſéance dans les rangs, alloit être décidée dans ce moment, le trouble s'étoit répandu parmi elles & y avoit occaſionné beaucoup de diſputes. Les mots naiſſance, beauté, eſprit, talens, richeſſes, retentiſſoient de toutes parts à mes oreilles. Les unes ſe glorifioient du

mérite de leurs époux, tandis que d'autres tiroient avantage de l'empire qu'elles exerçoient sur eux. Quelques-unes se faisoient un grand mérite d'être restées vierges, d'autres se vantoient du grand nombre d'enfans qu'elles avoient mis au monde, plusieurs d'être issues de familles distinguées, & d'autres, d'avoir donné la vie à des personnes qui s'étoient illustrées dans le monde. L'une cherchoit à briller par les agrémens de la danse, l'autre par les accens d'une voix mélodieuse : en un mot, on ne voyoit de tous côtés que lorgnades, signes de tête, jeux d'éventail, sourires, tons de dédain, soupirs affectés, & chacun des artifices que les femmes emploient ordinairement pour captiver notre sexe. La déesse ordonna donc pour terminer toute querelle, que chacune d'elles se placât suivant le plus ou moins de beauté qu'elle avoit. Cette ordonnance les flatta infiniment, & le plus grand nombre mit aussitôt en œuvre tout l'art possible pour paroître davantage. Celles qui se croyoient des agrémens dans la démarche & dans le maintien, cherchoient les moyens de s'avancer & de se reculer, affectoient de faire de faux pas, afin d'avoir occasion de se montrer dans les atti-

tudes les plus ſéduiſantes ; celles dont le ſein étoit formé avec grâce étoient fort empreſſées de lever la tête au-deſſus de la foule, & d'obſerver les endroits les plus reculés ; pluſieurs ſe couvroient les yeux de la main, ſous prétexte de contempler plus aiſément la gloire de la déeſſe : mais dans le vrai, pour faire voir de beaux bras & de jolies mains. Ce fut pour elles une nouvelle ſource de joie lorſqu'elles apprirent que l'édit portoit que chacune d'elles ſeroit elle-même ſon propre juge dans la déciſion de cette grande affaire, & qu'elle alloit occuper un rang conformément à l'opinion qu'elle prendroit d'elle en s'obſervant dans le miroir. La plûpart ſe livroient aux plus douces eſpérances, lorſque la déeſſe fit paroître le miroir de la vérité qui s'agrandiſſoit à meſure qu'il s'approchoit de l'aſſemblée. Il avoit la propriété ſingulière de détruire toutes fauſſes apparences, & il repreſentoit les objets ſans aucun égard pour les traits extérieurs, qui n'avoient pas des rapports au véritable caractère. La déeſſe le fit agir dans un ſi grand nombre de diſpoſitions différentes, que toutes les femmes purent aiſément y contempler leurs perſonnes. On vit bientôt celles qui avoient le

plus de ces dons qui rendent leur ſexe véritablement eſtimable, ſe parer des traits de la beauté la plus éclatante; elles en conçurent une joie pure qui les embelliſſoit encore; on les diſtinguoit aiſément de celles qui poſſédoient le moins de ces perfections, ou qui les avoient mépriſées pour n'en montrer que les apparences. Il eſt impoſſible d'exprimer l'étonnnement & la fureur de ces dernières, lorſque leurs véritables traits leur furent préſentés dans le miroir: quantité, effrayées à la vue de leurs propres figures, tâchoient de briſer le miroir: mais elles ne pouvoient y atteindre. Pluſieurs autres ſe déſeſpéroient de voir leurs appas ſe flétrir au moment où elles les regardoient. La femme emportée, violente, qui avoit entendu tant de fois faire l'éloge de ſon eſprit & de ſa vivacité, crut appercevoir une furie lorſqu'elle ſe regarda dans le miroir; l'amante mercenaire y vit une harpie, & la coquette ruſée un ſphinx, & les unes & les autres conçurent pour leurs figures une averſion & un dégoût proportionné à l'eſtime qu'elles leur portoient auparavant. Pour moi je ne pus voir ſans gémir tant de beaux viſages perdre en un clin d'œil tout leur éclat, pour ſe couvrir

des nuances de la difformité ; il eſt vrai que j'eus en même temps la conſolation d'en voir pluſieurs autres, que j'avois juſques-là regardés comme des chef-d'œuvres de la nature, recevoir par cette épreuve des grâces nouvelles. Quelques-unes étoient ſi modeſtes qu'elles éprouvèrent la plus grande ſurpriſe à la vue de leurs attraits ; j'en remarquai d'autres qui avoient mené une vie auſtère & retirée, dont les traits s'animèrent par les appas les plus vifs & les plus touchans ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une certaine image que j'apperçus dans le miroir, qui me parut être l'objet le plus charmant que j'euſſe jamais vu de ma vie. Ses traits avoient quelque choſe de céleſte ; ſes yeux brilloient d'un feu qui ſembloit animer tout ce qu'elle regardoit. Son air étoit majeſtueux, ſon maintien noble, ſon port élevé ; elle avoit une prééminence marquée ſur toutes les autres femmes.

Je déſirois ardemment de voir celle dont l'image me faiſoit une ſi douce impreſſion, & je la reconnus dans la perſonne qui étoit à mes côtés & ſur le même point de vue que moi, par rapport à la diſpoſition du miroir. C'étoit une petite vieille dont le viſage étoit ſillonné de rides & la tête cou-

verte de cheveux gris ; toutes les fois qu'elle ſe contemploit dans le miroir, ſon viſage s'animoit d'une gaieté pleine de candeur, qui ſembloit élever ſon ame juſqu'au raviſſement. Ce ſonge eut pour moi une ſingularité que je ne puis taire ; c'eſt que je conçus pour elle un penchant ſi vif, qu'il me vint dans l'idée de lui faire des propoſitions de mariage : mais comme j'allois lui adreſſer la parole, elle me fut enlevée, parce qu'il fut ordonné que toutes les femmes qui étoient contentes de leur figure allaſſent ſe placer à la tête de leur ſexe.

Cette aſſemblée d'élite formoit un corps plein de grâces & de majeſté ; mais comme cette diviſion n'occaſionnoit pas ſur la multitude une diminution auſſi conſidérable qu'il eût été à ſouhaiter, la déeſſe, après avoir retiré le miroir, fit quelques diſtinctions parmi les femmes qui n'avoient pas été contentes de leur figure. Elle prononça pluſieurs arrêts qui me parurent très-ſages. Je m'en rappelle deux entr'autres qui m'ont affecté très-vivement. Ils regardoient, l'un, les femmes qui avoient manqué d'indulgence envers leur ſexe, & qui avoient décrié la conduite des autres femmes ; l'autre, celles qui ne s'étoient pas obſervées

avec assez de sévérité sur leurs obligations, & ils avoient pour objet de faire un exemple des unes & des autres.

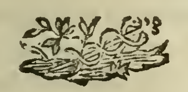
Par le premier, les femmes qui s'étoient livrées au plaisir de la médisance furent condamnées à perdre l'usage de la parole; punition bien humiliante pour les coupables, & vraiment faite pour extirper jusqu'à la racine du vice. Cet arrêt ne fut pas plutôt prononcé, que le murmure continuel qui s'étoit fait entendre dans l'assemblée jusqu'à ce moment, se calma sur le champ. J'étois immobile de surprise & de chagrin de voir un si grand nombre de personnes, que j'avois toujours crues les plus vertueuses de leur sexe, devenir tout-à-coup muettes. Une dame qui se trouva auprès de moi, & à qui je ne pus cacher ma peine, me dit qu'elle étoit étonnée de me voir prendre tant de part à la disgrâce d'une troupe de.... Elle s'arrêta tout court, & je ne tardai pas à reconnoître qu'elle participoit à la disgrâce commune. Ce désastre tomba particulièrement sur cette classe de femmes qui portent parmi nous le nom de prudes: expression trop foible pour donner une juste idée de ces femmes hypocrites; qui ont l'art de s'arroger les avantages qui

ne ſont dûs qu'à la vertu, & qui s'élèvent ſur les ruines de celles qu'elles deshonorent, en divulguant leurs foibleſſes. Par le ſecond arrêt, les femmes qui avoient couru les riſques de devenir mères, devoient paroître aux yeux de toute l'aſſemblée avec les ſignes caractériſtiques de leur chûte. L'exécution de cet arrêt révéla un ſi grand nombre de fautes, que je ſentis redoubler mon reſpect & mon admiration pour le corps précieux que le miroir de la vérité avoit ramaſſé parmi la foule; mais je ne pus m'empêcher de gémir de le voir ſi peu nombreux en comparaiſon du reſte de l'aſſemblée; j'ignore quelle fut la ſuite de cette ſcène importante: apparemment que le ſpectacle nouveau qu'elle offroit à mes regards me frappa trop vivement pour pouvoir le ſupporter plus longtemps.

A mon réveil je ne pus penſer, ſans étonnement, à la bizarrerie de cette eſpèce de viſion, & ce fut un véritable ſoulagement pour moi, lorſque, ſorti tout-à-fait des régions de l'illuſion, je pus me convaincre par la réflexion, que la vertu rencontre parmi le beau ſexe plus de proſélites que mon rêve ne m'avoit donné occaſion de l'imaginer, & qu'il eſt beaucoup

e femmes à qui on peut appliquer ce que Milton fait dire à Adam lorſqu'il s'entretient avec l'ange au ſujet d'Eve, après avoir exprimé le ſentiment de ſa ſupériorité ſur elle.

« Cependant, quand je l'enviſage, elle ſemble ſi parfaite & ſi remplie de la connoiſſance de ſes droits, que ce qu'elle veut faire ou dire paroît le plus ſage, le plus vertueux & le meilleur. La ſcience ſe déconcerte en ſa préſence; la ſageſſe diſcourant avec elle, ſe démonte & reſſemble à la folie. L'autorité & la raiſon l'accompagnent, comme ſi elle eût été conçue dans les idées de dieu indépendamment de moi, pour être la première; enfin les grâces ont élu leur demeure dans ſa perſonne aimable, & elles ont placé autour d'elle, comme une garde angelique, le reſpect & la crainte ».



FERADIR,

CONTE MORAL.

LE calife Aaron Al-Raſchid faiſant un ſoir ſa tournée ordinaire dans les rues de Bagdad, ſeul & déguiſé, apperçut de loin une épaiſſe fumée dans un quartier voiſin. Préſumant que c'étoit quelque incendie, & ſon amour pour la police de Bagdad ne lui permettant pas de différer, il ſe rendit à la hâte à l'endroit où étoit le feu; c'étoit une partie de maiſon qui brûloit. Une foule innombrable d'arabes y étoit accourue : les uns travailloient, d'autres pilloient, & la plûpart ſe contentoient de contempler l'activité de la flamme & les débris qu'elle laiſſoit, lorſqu'un arabe ſortit de ce théâtre de ravage, & traverſant la foule, vint ſe poſter, les bras croiſés, vis-à-vis la maiſon, avec la tranquillité la plus étonnante. Il ſe trouva par haſard placé près du Calife qui venoit d'y arriver, & qu'il ne reconnut pas. Aaron lui demanda quel étoit le maître de cette maiſon? -- C'eſt moi, dit froi-

ement l'arabe... Surpris d'un ſang-froid ſi
nconcevable, le calife lui demanda encore
ourquoi il ſe tenoit ſi tranquille? -- Bon!
épliqua cet homme, je viens de travailler
utant & plus que tous les autres; j'ai fait
ouper les communications afin que le feu ne
t pas de progrès, & actuellement j'exami-
e le peu qu'il en fait. — Cela eſt malheu-
eux pour vous, interrompit le Calife. —
Pas tant! répliqua l'arabe. -- Comment!...
'eſt-ce pas un malheur que de voir brûler
a moitié de ſa maiſon? -- Oui... mais n'eſt-
e pas un bonheur de pouvoir conſerver
'autre?

Le calife ſurpris à l'excès d'un diſcours
 extraordinaire, forma ſur le champ le deſ-
ein d'interroger plus amplement un homme
ui lui paroiſſoit tout-à-fait bizarre; & lui
yant encore fait quelques queſtions, aux-
uelles l'arabe répondit ſur le même ton de
ingularité, le calife s'en retourna conti-
uer ſes viſites nocturnes.

Le lendemain, Al-Raſchid ſe ſouvenant
e l'aventure de la veille, ordonna à un
e ſes eſclaves d'aller chercher le proprié-
aire de la maiſon où l'incendie étoit arrivé.
L'arabe reçut l'ordre avec ſurpriſe, ſuivit
l'eſclave ſans crainte, & arriva au palais
du calife, devant lequel il fut introduit.

L'arabe, après les génuflexions ordinaires, attendit, dans un reſpectueux ſilence, que le calife daignât lui parler. Approche, lui dit ce dernier, me reconnois-tu ? -- Commandeur des croyans, repliqua l'arabe, je vous reconnois pour le ſouverain maître de ma vie. -- Sais-tu que c'eſt moi qui t'ai parlé hier près de ta maiſon ? L'arabe s'inclina reſpectueuſement, & le calife continua : je t'ai fait venir pour ſavoir l'hiſtoire de ta vie, & à quels événemens tu dois la ſingularité du caractère dont j'ai été frappé hier par tes réponſes.

Puiſſant empereur, dit l'arabe, puiſque vous l'ordonnez, je vais vous ſatisfaire.

Je m'appelle Féradir, & ſuis né dans cette ſuperbe ville, de parens qui, au moyen d'un commerce maritime aſſez conſidérable, me laiſsèrent à leur mort une aiſance honnête ; mais le déſir d'amaſſer de plus grands biens, fit que je ne me contentai pas de cette fortune : je voulois être heureux, & je plaçois le bonheur dans la poſſeſſion des richeſſes ; je réſolus donc de continuer la profeſſion de mon père. Un frère que j'avois étant dans les mêmes ſentimens, nous ne ſongeâmes plus qu'à exécuter ce deſſein. Nos richeſſes étoien pla-

cées sur quatre vaisseaux, nous décidâmes d'attendre leur retour. Quelque temps après nous apprîmes la funeste nouvelle que le plus considérable de ces vaisseaux avoit fait naufrage, & qu'un autre avoit été entièrement pillé par des pirates : à cette nouvelle nous demeurâmes anéantis. Mon frère, naturellement plus emporté, murmura contre la divine providence. Les deux vaisseaux qui nous restoient, étoient les moins précieux, & pouvoient essuyer le même sort, ce qui faisoit évanouïr tous nos projets de fortune.

Nous demeurâmes encore quelque temps irrésolus sur le parti qui nous restoit à prendre ; notre chagrin étoit au comble ; lorsqu'un soir, plus abattus qu'à l'ordinaire, nous étions ensemble à rêver & à nous plaindre, je laissai échapper ces mots : O Alla ! que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? Etoit-ce un crime que de chercher à me rendre heureux ? ... Hélas !... je ne le serai jamais !... Tu le seras, tu l'es, dit une voix tonnante qui nous fit tressaillir de crainte & d'étonnement. En même-temps nous vîmes descendre l'immortel Barouk, le génie du bonheur. Mon frère, aigri par le désespoir, ne quitta pas sa place ; pour

moi, je me prosternai & demandai humblement au génie l'explication de ces mystérieuses paroles. Foible mortel ! me dit-il, n'est-ce pas un bonheur de ne perdre que deux vaissieaux, lorsque tu pouvois en perdre quatre ? ... Puissant génie ! répliquai-je, n'eût-il pas été plus heureux de n'en perdre aucun ? ... Oui, mais au moins ton malheur n'est pas au comble, & cependant tu te plains comme s'il ne te restoit plus rien.

Ce peu de mots fut un baume salutaire qui se répandit dans tous mes sens ; j'attendis que le génie consolateur réprît la parole ; il le fit : tu voulois être heureux ! le bonheur parfait est-il fait pour des êtres imparfaits ? non ; apprends que l'homme le plus heureux n'est que celui qui a moins de malheurs que les autres, & que c'est la persuasion où l'on est d'être moins malheureux, qui constitue le seul bonheur que vous pouvez goûter. Que cela te suffise. Je n'ajoute plus qu'un mot : *tu seras heureux lorsque tu seras malheureux.*

Le génie, à ces mots, disparut avec la promptitude du foudre redoutable émané du trône céleste. J'étois demeuré dans un enthousiasme divin : j'en fus distrait par un éclat

éclat de rire de mon frère. Quoi ! dit-il, vous avez la foibleſſe d'écouter un pareil oracle ? que veut dire ce génie avec ces dernieres paroles : *tu ſeras heureux lorſque tu ſeras malheureux* ; impie, dit la même voix, pour prix de ton blaſphême, tu éprouveras un ſort contraire, & *tu ſeras malheureux lorſque tu ſeras heureux.*

Mon frère inſulta de nouveau à la puiſſance céleſte par ſa coupable tranquillité. Pour moi, les paroles du génie avoient fait ſur mon âme l'effet du plus brillant des aſtres ſur les nuages épais qui cachent ſes rayons aux yeux des mortels : tous mes doutes, tous mes chagrins s'étoient diſſipés, & je n'étois plus occupé de la perte de mes vaiſſeaux, que par le ſouvenir agréable de l'heureuſe apparition que cette perte m'avoit procurée.

Cependant je réſolus de voyager & d'aller rendre grâce ſur le tombeau du ſaint prophête, de l'apparition conſolante du génie. Mon frère voulut être du voyage, par la ſeule envie de ſe diſtraire. Nos vaiſſeaux étoient encore bien éloignés de leur retour. Nous partîmes donc ; mais à peine avions-nous fait une demi-journée de chemin, que mon frère ſe ſentit preſſé d'une ſoif

extraordinaire ; le plus prochain caravanſérail étoit encore bien éloigné, & il n'y avoit aucun ruiſſeau ſur notre route, mon frère murmuroit déjà : ah ! diſoit-il que je ſerois heureux de pouvoir me déſaltérer ! je ſerois le plus content des hommes... Il achevoit ces mots, lorſqu'une ſource d'eau ſortit d'un tronc d'arbre qui étoit près de nous. Mon frère but cette eau avec une avidité incroyable ; mais à peine eût-il ſatisfait cette brûlante ſoif, qu'il s'écria que la faim qu'il commençoit à ſentir, étoit mille fois plus grande que la ſoif qu'il venoit d'appaiſer : il ne ſe préſenta cependant aucun mets, & j'admirai dès-lors la juſtification de l'oracle du génie. Nous continuâmes notre route, & ayant trouvé le ſoir un caravanſera-il, nous y entrâmes, mon frère ſe reput à ſon aiſe : mais il ſe plaignit enſuite de la laſſitude & fut ſe coucher.

Le lendemain, en ſortant du caravanſerail une tuile vint à ſe détacher du toit, tomba ſur moi, & me fit une contuſion à la tête ; j'eus à peine le temps de jeter un cri, que la cheminée tomba à quatre pas de moi ; je m'écriai : Que je ſuis heureux !... Comment, dit mon frère, c'eſt un bonheur de recevoir une tuile ſur la

tête ?... comment, mon frére, lui repliquai-je, ce n'eſt pas un bonheur d'en être quitte à ſi peu, tandis qu'à quatre pas plus loin j'étois écraſé par la cheminée ?... mais il eût été plus heureux d'éviter l'un & l'autre... Mais, répondis-je, il eût été plus malheureux auſſi de recevoir l'un que l'autre.

Mon frère ſe prit à rire de ce qu'il appeloit ma ſimplicité, & nous reprîmes notre marche. Au bout d'une heure, il ſe plaignit du froid, qui étoit exceſſif. Au milieu de ſes plaintes, nous vîmes paſſer un des viſirs de ce magnifique empire ; il étoit dans un char fourré d'hermine & de toutes les peaux les plus chaudes. Ah ? s'écria mon frère, convenez qu'on eſt bien heureux de voyager ainſi à l'abri du froid, de la laſſitude & de tous les déſagrémens auxquels nous ſommes expoſés. Pour cette fois, je ſentis la vérité de ce que me diſoit mon frère, & j'enviai le ſort du viſir; mais ayant tourné la tête derrière moi, j'apperçus un pauvre faquir qui avoit le corps à moitié découvert, la tête & les pieds nuds, preſque mort de froid, & traînant à peine ſa maſſe épuiſée. Je le fis voir à mon frère : convenez auſſi, lui dis-je, qu'on

eſt plus heureux encore d'être vêtu comme nous, que comme ce malheureux faquir? il y a plus de différence de lui à nous, que de nous au viſir; ce dernier a du ſuperflu, nous avons le néceſſaire, & ce pauvre homme n'a ni l'un ni l'autre. Le viſir eſt heureux, nous le ſommes moins que lui, mais ce faquir ne l'eſt pas du tout. Je crus m'appercevoir que ces paroles faiſoient impreſſion ſur mon frère, & je m'en félicitois; mais il étoit deſtiné à ſubir l'accompliſſement de l'oracle.

Nous étions déjà aſſez près de Médine, lorſque mon frère apperçut & ramaſſa auſſitôt trois bourſes qui étoient tombées à terre; nous les ouvrîmes, il y en avoit deux qui étoient remplies de ſéquins & de diamans de la plus grande beauté; la troiſième ne contenoit que des jetons de cuivre. Je me félicitois de ce bonheur ineſpéré: mon frère, loin de m'imiter, ſe mit à s'exhaler en plaintes amères ſur le peu de valeur de la troiſième bourſe: ah! s'écrioit-il, j'ai plus de chagrin de la voir ſi pauvre, que de joie de trouver les deux autres ſi bien remplies: quel cas faire d'un bonheur ſi malheureuſement troublé!

Vous pouvez juger, magnifique empereur

(continua Féradir) à quel point je fus surpris d'une insatiabilité si étrange ! mais il est impossible de vous figurer à quel excès monta mon indignation, lorsque mon frère me signifia que je n'avois aucun droit à prétendre dans cette fortune. Je rougis de lui voir des sentimens aussi bas, & je lui en fis les plus vifs reproches : mais il s'emporta ; & me jetant les trois bourses : hé bien ! dit-il, prenez-les donc seul, ces richesses, puisque je ne puis avoir tout, je ne veux rien.

L'oracle n'étoit-il pas bien accompli ? le bonheur de mon frère se changeoit en tourment par son insatiable cupidité. J'eus pitié de sa folie, & je lui protestai que je ne voulois point qu'une pareille aventure causât notre désunion ; que son amitié m'étoit plus précieuse que ce trésor, & que je le priois instamment de le garder en entier. Il ne se le fit pas répéter ; & profitant de mon désintéressement, il garda les diamans, & employa son or en achats de différentes marchandises, qu'il plaça sur des vaisseaux destinés à aller au Caire ; & s'embarquant sur un de ces mêmes vaisseaux, il me fit ses adieux, & partit pour cette foire célèbre.

Je partis aussi de mon côté ; & après plu-

ſieurs aventures qu'il eſt inutile de raconter, j'arrivai à Médine, où je remplis pieuſement le but qui m'y avoit conduit. J'y ſéjournai quelque temps, après quoi je me remis en marche pour retourner à Bagdad où j'arrivai enfin, non ſans beaucoup de peines & de fatigues, qui avoient quelquefois laſſé ma conſtance, mais dont je me conſolois toujours en enviſageant de plus grands malheurs qui auroient pu m'arriver.

Rentré dans Bagdad, j'appris que les deux vaiſſeaux qui étoient ſur mer lors de mon départ, étoient de retour; le produit des marchandiſes vendues étoit immenſe; je le recueillis; & j'en deſtinai la moitié à mon frère. Cependant j'employai ma moitié à l'acquiſition de la maiſon dont une partie fut brûlée hier, & content de ma fortune, je fixai entièrement mon ſéjour dans cette ville.

Quelques années après, je reçus la nouvelle de la mort de mon frère. Il avoit fait la fortune la plus brillante: mais ſon inſupportable ſoif du bonheur lui ayant exagéré la perte de trois diamans ſuperbes qu'il avoit, il en devint inconſolable, & ſes immenſes richeſſes ne lui paroiſſant plus pouvoir ſuffire à ſes vœux, la douleur le mit au tom-

beau. Ses dernières dispositions étoient en ma faveur; je donnai des larmes sincères à son trépas, & je recueillis le fruit de tant de travaux dont il n'avoit pas su jouïr.

Me trouvant alors possesseur d'une fortune considérable, je résolus de la partager avec une compagne. Je fis choix d'une jeune arabe nommée Zéluma. Elle m'accepta : quelques intrigues qu'elle avoit eues avec un jeune arabe nommé Aboulem, ne m'épouvantèrent pas, vu les assurances que l'on me donna que leur liaison étoit entièrement rompue. Enfin tout étoit prêt pour unir nos destins : nous étions à la veille du jour fixé pour cet accord; le hasard ou l'amour conduisirent mes pas chez ma belle Zéluma... Figurez-vous mon désespoir!... Aboulem & elle, occupés à mériter ma colère, en consommant ma honte... Furieux, je m'élance sur ces deux traîtres, je plonge le poignard dans le cœur du perfide Aboulem. En vain son amante demande grâce, & pour lui & pour elle... Ses larmes, ses cris, ses prières, ses efforts, ses menaces... rien ne me touchoit. Je retirai le poignard sanglant du corps d'Aboulem, & le plongeant à coups redoublés dans le sein de la perfide.... Va, lui criai-je, va rejoindre ton indigne amant,

puiſque le don de mon cœur & de ma fortune n'ont pu te toucher.... Elle expira.... Dieu!... qu'elle étoit encore belle!... Je quittai ce théâtre de carnage; & animé du plus violent déſeſpoir, je courus dans le deſſein de me jeter dans le précipice le plus profond: j'étois déjà ſur le ſommet du plus haut rocher... déjà je prenois un eſſor furieux.... Je me ſentis retenir fortement par le bras; je me retourne : c'étoit un ſaint faquir, dont l'hermitage étoit fixé ſur ce rocher. Qu'avez-vous ? me dit-il, quel malheur!... Ah! lui dis-je, laiſſez-moi abréger le cours d'une vie que j'ai en horreur. Mais encore, reprit-il, confiez-moi vos peines, peut-être y a-t-il quelque remède. J'inſiſtai fortement: je m'échappai pluſieurs fois, il me retint toujours; enfin je jugeai que je m'en débarraſſerois en lui contant mon infortune. Saint Faquir, lui dis-je, eſt-il homme plus malheureux que moi?... violemment épris d'une jeune arabe d'ici près, j'étois au moment de goûter le bonheur le plus parfait, j'accourois pour lui renouveller mille proteſtations d'un amour éternel.... Je l'ai trouvée.... O ciel!... je l'ai trouvée dans les bras du plus perfide des hommes.... Oh! oh! interrompit le

Faquir, cela n'eſt pas ſi malheureux d'avoir été éclairé de la ſorte avant d'être uni à elle... Ces mots furent un trait de lumière; j'eus peine à concevoir comment j'avois pu me croire ſi infortuné, tandis qu'un jour de plus je l'aurois été bien davantage; & ſans remède. Je baiſai le bas de la robe du vénérable vieillard, & le quittai, bien réſolu de ne plus m'exagérer mes malheurs.

Depuis ce temps, continua Féradir, je mène la vie la plus heureuſe; j'ai toujours dans la mémoire les paroles de Barouk, *tu ſeras heureux lorſque tu ſeras malheureux*. Je l'avois éprouvé dans cette dernière cataſtrophe; car c'eſt être heureux que d'être garanti d'un grand malheur par un moindre.

Toutes ces aventures, magnifique ſeigneur, m'ont aguerri contre l'adverſité, & m'ont accoutumé à n'enviſager les évènemens que du bon côté... La ſcène du monde n'offre à mes yeux qu'un tableau riant, où tout eſt repréſenté ſous une forme agréable. Je m'empreſſe de faire diſparoître le mal en lui oppoſant le bien. Je ne cherche & ne trouve que le mieux dans les choſes qui n'offrent que le pire aux yeux des autres hommes. Je ne ſais ſi ma phi-

lofophie fera goûtée d'eux : mais elle me fuffit, & je préfère mon erreur agréable à leur vérité affligeante.

Féradir finit ainfi fon hiftoire; le calife loua fa philofophie, & lui offrit la place de grand vifir qui étoit vacante; mais l'arabe la refufa en lui difant : commandeur des croyans, je n'ai jamais cherché que le bonheur; je l'ai trouvé, je le goûte : ce feroit m'en priver que d'accepter vos offres généreufes. On n'eft pas parfaitement heureux quand on devient, par fon élévation, l'objet de l'envie des autres, dût-on même ne les pas craindre. Aaron, tranfporté de plaifir d'un défintéreffement fi héroïque, embraffa l'arabe, & le congédia, en jurant qu'il n'avoit jamais rencontré un homme qui méritât, à plus de titres, le nom de philofophe, prodigué fi mal à propos fouvent à des hommes qui, par leur orgueil feulement à s'en parer, s'en rendent indignes tous les jours.



L'ÉPREUVE
OU
AMÉÏDE,
CONTE ORIENTAL.

AMÉÏDE règnoit ſur une de ces parties de l'Inde, qui ſe ſont le moins reſſenties des ſecouſſes dont cette multitude d'états a été ſi ſouvent agitée. Ce prince avoit apporté au monde ce don de la nature, peut-être le plus précieux & le plus rare, la ſenſibilité, d'où émanent preſque toutes les vertus. Les flatteurs & les valets de cour, qui s'emparent en quelque ſorte des premiers momens de l'exiſtence des grands, n'étoient point parvenus à corrompre les penchans heureux d'Améïde. Fils d'un père qui s'étoit montré lui-même un prodige de bonté, il cherchoit encore à le ſurpaſſer par la bienfaiſance & l'amour de la juſtice : car ces deux qualités doivent néceſſairement s'allier dans un ſouverain jaloux de remplir ſes devoirs. Ce prince n'ignoroit pas combien le ſceptre eſt

pesant dans de jeunes mains ; il sentoit toute l'importance de l'art de règner : rejetant tous les genres d'éclat, & aimant à s'envelopper de la modestie, il ne vouloit de parure ni dans ses actions, ni dans ses habits. Améïde ne s'occupoit que d'assurer la félicité dont jouissoit son peuple, aussi n'accabloit-il point de largesses d'insatiables favoris. Les revenus de l'état, disoit-il, ne m'appartiennent point; je ne suis que l'économe de mes sujets, & je leur dois compte, ainsi qu'à moi-même, des dépenses qu'exige l'administration. Un père éclairé dans sa tendresse, doit, par une juste distribution, partager son bien entre ses enfans, & ne pas admettre ces odieuses préférences qui ne peuvent faire un heureux qu'aux dépens du bonheur de l'autre. Si je savois que dans mon royaume il y eût un seul homme exposé à ressentir le besoin de la faim, je ne pourrois me résoudre à prendre la moindre nourriture : l'existence de tant d'humains est la mienne, & je suis le premier cœur que leurs souffrances déchiroient. De tels sentimens méritoient des éloges ; aussi les courtisans vouloient-ils épuiser les louanges pour Améïde, mais ils y mettoient en vain une adresse infinie. Le monarque, au

moindre mot qui le flattoit, témoignoit une humeur repouſſante, & c'étoit courir les riſques d'une diſgrace, que d'entreprendre de le louer. Les beaux eſprits cependant s'obſtinoient à lui prodiguer quantité de panégyriques & de vers, qu'il ſe gardoit bien de lire ; ils avoient déjà répandu des lambeaux de l'hiſtoire d'Améïde, que ce prince fit ſagement ſupprimer, comme des monumens de la plus ſervile adulation, & du menſonge le plus groſſier & le plus criminel. Il ne pouvoit faire un pas qu'il ne trouvât des ſtatues, des obéliſques, des arcs de triomphe érigés en ſon honneur, & il ordonnoit qu'on les abattît avec la même activité qu'on les relevoit ; des prêtres même avoient eu la baſſeſſe ſacrilège de comparer ce ſouverain à dieu, & de lui élever des autels. Améïde indigné renverſa de ſes propres mains ces édifices de la plus honteuſe idolâtrie, & de la plus arrogante impiété, punit ſévèrement les auteurs de cette flatterie dégoûtante, & défendit, ſous peine de mort, qu'on profanât le nom de la divinité, en y mêlant le ſien. Il étoit prêt à épouſer une jeune princeſſe dont il ſe croyoit aimé, & qui devoit à cet hymen futur la poſſeſſion aſſurée d'une ſouveraineté conſidérable, que lui avoit laiſſée ſon père.

Ameïde étoit dans l'uſage de ſe dérober à la foule importune des courtiſans, & de faire ſeul d'aſſez longues promenades, il prétendoit que la ſolitude nourriſſoit l'ame, & qu'on ne pouvoit guère ſe fortifier dans la pratique des vertus, ſans ſe rendre un compte fidèle à ſoi-même des diverſes impreſſions qu'on éprouvoit. Il s'étoit égaré un jour ſous l'ombrage épais d'un petit bois de cocotiers; pluſieurs ruiſſeaux rafraîchiſſoient cette retraite délicieuſe. Ameïde s'y livroit à une douce rêverie; il rencontre un vieillard auquel l'âge prêtoit un air impoſant de majeſté; la méditation même ſembloit être gravée ſur ſon front; un feu céleſte animoit ſes regards; toute ſa perſonne annonçoit un ſage formé par le temps & par l'expérience: il paroiſſoit être venu en ce lieu, comme Ameïde, pour s'étudier & réfléchir. Le ſouverain l'aborde: --- Mon père, commettrois-je une indiſcrétion? Me ſeroit-il permis de céder au déſir de converſer avec vous? Vous connoiſſez, ſelon les apparences, tout le prix de la retraite, & je ne doute pas, en recherchant votre entretien, que je n'éclaire mon eſprit, & que je n'échauffe mon cœur. Seigneur, répond le vieillard....... Ameïde ne le laiſſe pas ache-

ver. --- Comment! je vous ferois connu? --- Oui, je fais que j'ai l'honneur de parler à un roi, au puissant Améïde, d'autant plus digne de mes hommages, qu'il cherche à s'y dérober. --- Oublions, mon père, je vous prie, le monarque de l'Inde, & daignez n'envisager qu'Améïde; tout me promet de votre part des leçons salutaires; & les rois, peut-être plus que les autres hommes, ont besoin de lumières & d'instruction.

Le souverain & le vieillard ont alors un de ces entretiens qui agrandissent la sphère des idées, & dont le résultat est d'apprendre à devenir meilleur, & plus éclairé sur ses obligations & ses devoirs. Vous êtes donc bien assuré, dit le vieillard, à la fin d'une conversation approfondie, que vous aimez la vertu pour elle-même, sans aucune vue d'intérêt; que vous faites le bien uniquement pour le plaisir de le faire? Assurément, replique d'un ton ferme Améïde; le besoin de compter mes jours, mes momens par de bonnes actions, est nécessaire à mon ame. Je devrois n'être point aimé, & me voir défiguré par l'ingratitude & la calomnie, que je ne changerois pas de façon de penser & d'agir: c'est en vain qu'on se montreroit injuste à mon égard; le bonheur

des autres sera toujours le mien. --- Vous êtes-vous bien interrogé, seigneur, & donneriez-vous votre parole que rien ne seroit capable d'altérer en vous des sentimens si nobles & si désintéressés ? --- Je m'engagerois par les sermens les plus solemnels... Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! Vous verriez que je vous ai dit la vérité. Je vous crois, seigneur : eh bien ! je vais vous soumettre à une épreuve terrible. Le vieillard met la main dans son sein, & en tire un petit miroir qu'il présente au prince. Cette glace, qui ne trompe jamais, vous offrira les hommes tels qu'ils sont ; d'un coup-d'œil vous saisirez le sort qui vous attend, après que vous aurez quitté la vie. Regardez, examinez bien, & osez encore être vertueux & bienfaisant.

Toute l'ame du monarque étoit en quelque sorte attachée sur le miroir : il voit d'abord ses courtisans, contre lesquels il falloit qu'il armât son autorité pour repousser leurs louanges adroites ; il les voit insulter secrètement à ses images, les percer de coups ; le souverain ne peut s'empêcher de dire : ils sont bien faux ! Ces beaux esprits qui trafiquoient de leur vile adulation, barbouilloient des épigrammes in-

jurieuſes, & des libelles clandeſtins contre le prince! Quel ſpectacle le frappe, lorſqu'il ſera deſcendu au tombeau! le peu de ſtatues qui ſeront échappées à ſes recherches, tomberont briſées ſous les outrages d'une populace effrénée; l'hiſtoire le peindra ſous les couleurs les plus menſongères & les plus abominables; ces miniſtres ſacrilèges des autels, qui, malgré ſes défenſes, s'obſtinoient à vouloir l'adorer comme dieu même, le maudiront. Mais ce qui affecte davantage Améïde, c'eſt l'infidélité & la perfidie de la princeſſe qu'il brûloit d'épouſer; il la voit dans cette glace ſacrifiant ſes lettres à un amant favoriſé : alors le miroir échappe des mains du monarque.--- Je vous l'avouerai, mon père, j'ai de la peine à réſiſter à ce coup! Si vous ſaviez combien je l'adore! Je lui aſſurois en moi un défenſeur de ſes états. Et voilà donc quelle eſt la récompenſe de la vertu!--Seigneur, elle n'en a point d'autre. Après de telles connoiſſances, perſiſtez-vous dans le plan de vie que vous vous êtes tracé? Rien ne me fera changer, mon père, & cette vertu ſi mal payée, n'en ſera pas moins chère à mon cœur.

Le ſouverain vouloit encore parler au

vieillard; il ne ſait comment il a pu ſe dérober à ſes yeux : il le cherche vainement dans ce bois. Améïde revient dans ſon palais, bien déterminé à ſuivre la route qu'il s'étoit ouverte; mais la ſérénité avoit fui de ſon ame; ſouvent il s'écrioit : ô Dieu ſuprême! c'eſt donc là le prix que tu réſerves à ceux qui s'efforcent de te repréſenter ſur la terre. Mais quand tu confondrois le ſage & le juſte, ce qui eſt impoſſible à la divinité, quand tu n'exiſterois pas, ſerois-je moins obligé à faire le bien, & goûterois-je moins de plaiſir à m'acquitter de mes devoirs, & à rendre mon peuple heureux? L'effort qui coûta davantage au monarque, fut de ne point donner ſa main à l'objet de ſon amour, & de lui épargner juſqu'au moindre reproche. Il ſe conſola de ce ſacrifice, en maintenant la princeſſe dans la poſſeſſion de ſon royaume, avec le même zèle que s'il eût été ſon époux; il aſſigna des penſions aux ſavans, encouragea les arts, défendit les privilèges des prêtres, étendit enfin ſa bienfaiſance ſur tout ſon empire. Il eſt vrai qu'un jour ſon ſecret, en quelque ſorte, lui échappa. Un courtiſan ouvre la bouche pour le louer : arrêtez, dit Améïde, je vous connois. Vous

ne m'abuſerez point; je ſais que le menſonge eſt ſur vos lèvres, que les hommes ſont des bêtes farouches que rien n'eſt capable d'apprivoiſer : oui, vous êtes tous des ingrats, des perfides; mais j'ai plus de plaiſir à m'occuper de votre bonheur, que vous n'en goûtez à méconnoître mes bienfaits. Je l'éprouve, je le ſens : c'eſt en vain que tout s'unit pour lui refuſer le ſalaire qui lui eſt dû; la vertu porte avec ſoi ſa récompenſe, & je n'en deman de point d'autre au ciel.

Il arrive qu'au bout d'un an, Améïde ſe retrouve dans cette ſolitude où il avoit fait la rencontre du vieillard. Au moment que ce prince ſe rappeloit ſon aventure, le même vieillard s'offre à ſa vue, & courant dans ſes bras: -- prince, permettez que je vous témoigne ma joie; rien ne m'eſt caché : je ſais de quelle façon vous vous êtes conduit, que, malgré l'affreuſe vérité que je vous ai fait connoître, vous ne vous êtes point démenti dans votre bienfaiſance, que votre peuple n'a perdu aucun de ſes droits ſur votre cœur, que le bonheur d'autrui a fait le vôtre, qu'enfin *vous aimez la vertu pour elle-même*. L'avenir vous a dévoilé des images déſagréables; reprenez le miroir,

& rendez justice à l'être des êtres. Améïde, pour la seconde fois, fixe les yeux sur cette glace trop fidèle : il étend la vue sur un espace immense ; il est, pour ainsi dire, transporté dans les cieux. Que de merveilles le frappent ! Quel torrent de délices s'épanche dans son sein ! comme les mortels, les soins qui les agitent, comme la terre s'est perdue à ses regards ! Il entend une voix : — Améïde, c'est ici le séjour de l'éternelle félicité, c'est ici que la vertu remonte à sa source, se repaît à jamais de la contemplation de son auteur. Ta place est marquée parmi les génies bienfaisans, & tu iras de monde en monde distribuer les faveurs de cette providence dont tu as pu accuser la sagesse. Améïde, dans l'extase, veut rendre le miroir au vieillard, & se trouve environné d'une lumière céleste d'où sort un jeune homme resplendissant de toute beauté, & déployant ses aîles d'une blancheur éblouïssante : — Ne cherche plus ton vieillard : c'est moi, Améïde ; j'avois pris ces traits pour jouïr dans un entretien familier du spectacle de ton ame ; elle est digne de la divinité : tu vois que la vertu ne demeure pas sans récompense, & que le ciel peut la consoler des injustices de la terre. Je suis le

génie qui veille ſur toi. Après ta mort, tu partageras mes honneurs, & tu inſpireras tes ſentimens. Ah! s'écrie Améïde, je ferai donc toujours du bien!

Fin du trent-cinquième volume.

TABLE DES CONTES.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

M. SELIS.

CONTES CHOISIS.

Fin de la Table du Tome trente-cinquième.



